

**SAS [129] – La
manipulation
Yggdrasil**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA MANIPULATION YGGDRASIL

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



129

LA MANIPULATION YGGDRASIL

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

Photo de la couverture : Michael Moore

Arme fournie par : armurerie Courty et fils, à Paris

Maquillage : Georges Demichelis

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Malko Productions, 2000.

ISBN 978-2-3605-3408-1

CHAPITRE PREMIER

Agathe Mertens promena un regard plein de fierté sur la cinquantaine de journalistes de la presse écrite, de la radio et de la télévision, qui s'étaient déplacés jusqu'au Holiday Inn du parc industriel d'Evere, dans la banlieue nord-est de Bruxelles, à un jet de pierre du quartier général de l'OTAN.

Pour une obscure ex-secrétaire de l'OTAN, c'était la gloire ! Elle se pencha vers le micro placé devant elle sur l'estrade d'où elle dominait la salle et lança d'une voix vibrante de satisfaction :

— Merci à tous d'être venus. Je suis prête à répondre à toutes vos questions sur l'assassinat du Premier ministre suédois Olaf Palme à la demande d'une branche secrète de l'OTAN, le 28 février 1986.

Le brouhaha des conversations se tut instantanément. Agathe Mertens tamponna discrètement ses pommettes. L'atmosphère était irrespirable dans la petite salle de conférence mise à sa disposition par le Holiday Inn. Sous les spots de la télé, dans la fumée des innombrables cigarettes et avec la chaleur humaine des journalistes entassés comme des sardines, cela tenait du sauna.

Agathe Mertens fixa la salle avec un sourire un peu mécanique, attendant la première question.

Cette conférence de presse faisait suite à un grand article paru deux jours plus tôt dans le quotidien bruxellois *Le Soir*. Dans une très longue interview, Agathe Mertens, qui venait d'être licenciée de son poste à l'OTAN – secrétaire à l'Executive Secretary – avait affirmé, après avoir quitté ses fonctions, connaître le secret de l'assassinat du Premier ministre suédois, Olaf Palme, onze ans plus tôt, le 28 février 1986 à Stockholm ! Meurtre jamais élucidé, en dépit de multiples fausses pistes où la police suédoise avait accusé successivement les Kurdes du PKK pro-soviétique, un déséquilibré suédois, des Croates, le terroriste palestinien Abu Nidal, les Iraniens, le KGB, des marchands d'armes...

On avait même arrêté, à l'époque, un suspect que l'épouse d'Olaf Palme, Lisbeth, qui se trouvait avec lui au moment du meurtre, avait reconnu. Un certain Chris Peterson, pâle voyou drogué, qui avait été jugé, déclaré coupable en première instance pour être finalement acquitté, faute de preuves. Le seul témoignage de la veuve du Premier ministre, légitimement bouleversée, n'avait pas suffi. En matière de justice l'adage latin *Testis unus, testis nullus*(1) avait joué, et le voile était retombé sur le mystère de l'assassinat d'Olaf Palme. Le temps avait passé, et il ne restait plus de ce drame qui avait bouleversé la Suède, pays réputé pour son pacifisme, qu'une plaque de cuivre scellée

dans le trottoir de l'avenue Sveagatan, à l'intersection de Tunnelgatan, là où Olaf Palme avait été frappé d'une unique balle de calibre 357 Magnum tirée à bout touchant. Le projectile lui avait fait éclater l'aorte, le tuant instantanément.

Et voilà que, onze ans après, ce crime sans coupable revenait sous les feux de l'actualité à la faveur de la déclaration inattendue d'Agathe Mertens.

Une première main se leva dans la salle. Un journaliste de la Dernière Heure, de Bruxelles.

— Mme Mertens, vous maintenez qu'Olaf Palme a été assassiné à la demande de l'OTAN ?

— Absolument, martela Agathe Mertens. Cependant, ce sont deux agences fédérales américaines, la CIA et la DIA(2), qui ont évalué dans un premier temps la capacité de nuisance du premier ministre suédois. Une des divisions de la DIA, l'ITAC(3), avait appris qu'Olaf Palme avait prévu de se rendre en Union soviétique en mars 1986 afin d'y rencontrer Boris Zagladine, le responsable du Département international du Parti communiste d'Union soviétique. Le but de cette rencontre était d'obtenir des Soviétiques une déclaration d'intention de neutralisation de l'Europe du Nord, en échange de la démilitarisation de la Scandinavie. Bien entendu, les Soviétiques étaient prêts à promettre n'importe quoi en échange de ce qu'ils recherchaient depuis près de quarante ans !

Quelques instants de silence, puis un autre journaliste observa :

— Olaf Palme ne représentait que la Suède, pays déjà neutre ?

— Faux, rétorqua sèchement Agathe Mertens. Depuis longtemps, Olaf Palme poussait ses voisins norvégiens et danois à quitter l'OTAN, pour proclamer la neutralité de la Scandinavie. Il les avait pratiquement convaincus. Ce qui était d'autant plus facile que Gorbatchev, nouveau maître de l'Union soviétique, avait une bien meilleure image que ses prédécesseurs à l'étranger.

— Cela aurait été grave pour l'OTAN, cette neutralisation de la Scandinavie ? demanda un autre journaliste.

Foudroyé aussitôt par le regard bleu d'Agathe Mertens.

— Très grave, confirma-t-elle. L'OTAN a été créé en 1949, au début de la Guerre froide, afin de contrer une éventuelle offensive soviétique en Europe de l'Ouest. Comme vous le savez, il s'agit d'une alliance militaire entre l'Europe de l'Ouest et les États-Unis, avec un commandement intégré et des troupes américaines stationnées dans les pays adhérents. Le flanc nord de l'OTAN était chargé de surveiller les mouvements des sous-marins soviétiques porteurs d'engins nucléaires opérant à partir de Mourmansk, le seul port soviétique libre de glaces toute l'année. Et, également, les mouvements de troupes soviétiques, le long de la frontière finlandaise et norvégienne. Si le

projet d'Olaf Palme avait abouti, l'OTAN serait devenu « aveugle » dans cette région, permettant éventuellement une attaque surprise.

Un lourd silence suivit sa réponse. Le « profil » d'Olaf Palme rendait plausibles les accusations de l'ex-secrétaire de l'OTAN. En effet, ce dernier, président du Parti socialiste suédois, puis, Premier ministre de 1969 à 1976, et de 1982 à 1985, n'avait jamais fait mystère de ses opinions pro-soviétiques et anti-américaines. Il venait d'être réélu. Or, depuis des années, il avait multiplié les gestes hostiles à l'Amérique et à l'OTAN, s'opposant au déploiement en Europe des missiles Pershing II, face à la formidable menace soviétique, proposant en 1984 un gel des armements, unilatéral bien sûr, prenant parti pour tous les mouvements de libération sponsorisés par l'Union soviétique, de la Swapo de Namibie aux Sandinist du Nicaragua, soutenant Cuba et, bien sûr, le Nord-Vietnam. Il avait accueilli en Suède les déserteurs américains et comparé les bombardements de Hanoi au massacre d'Oradour-sur-Glane !

Toutes ses prises de positions allaient toujours dans le même sens : un soutien sans faille à l'Union soviétique. Aussi, tous les experts du Renseignement le considéraient-ils comme un « compagnon de route », un des nombreux agents d'influence de l'URSS, zéloteurs stipendiés ou naïfs du communisme. Ceux que Lénine appelait les « idiots utiles ».

— C'est donc la CIA qui aurait fait assassiner Olaf Palme ? demanda le correspondant du Spiegel.

— Non, répliqua aussitôt Agathe Mertens. C'est une cellule secrète de l'OTAN, le SOPS – Spécial Operations Planning Staff – qui a tout mis au point. Le nom de code de cette opération était Yggdrasil. Il s'agissait de l'élimination physique d'Olaf Palme. D'après mes sources, ce dernier aurait été abattu par un tueur professionnel, ancien membre de la Savak (4), récupéré par la CIA pour de sales besognes au Liban, durant la guerre civile. Cet homme aurait été aidé sur place, en Suède, par des membres du réseau Gladio.

— C'est quoi Gladio ? demanda aussitôt le correspondant d'El Pais.

Agathe Mertens répondit aussitôt avec l'application d'un professeur rempli de patience.

— Les réseaux Gladio étaient des structures secrètes destinées à organiser une résistance au cas où l'Armée rouge déferlerait sur l'Europe. Développés en Scandinavie, y compris en Suède, bien que ce pays ne soit pas membre de l'OTAN, ils comprenaient des militaires, des policiers et des militants de mouvements anti-communistes. Ils s'appelaient dans la terminologie OTAN « réseaux stay-behind »(5). Ils ont été créés dans les années 50, n'ont jamais été activés, mais il restait dans chaque pays un noyau dur.

Nouveau silence, rompu par le correspondant de la BBC.

— Quelles sont vos sources, madame Mertens ?

Agathe Mertens prit une inspiration profonde, ce qui gonfla sa poitrine, déjà importante, et lança :

— Il y en a plusieurs. D'abord, un fonctionnaire de l'ITAC, que j'ai rencontré ici, à Bruxelles, et qui était au courant de nombreuses opérations secrètes menées par les Américains. C'est lui qui, le premier, m'a parlé de l'Opération Yggdrasil, en m'expliquant comment elle avait été montée. Grâce à ses informations, j'ai pu fouiller dans les archives « classifiées » de l'OTAN et y découvrir des traces écrites de l'Opération Yggdrasil. Des documents que je vais vous remettre maintenant !

Elle brandit une liasse de photocopies, documents intérieurs de l'OTAN tamponnés du sceau « Cosmic » ou « Top secret ».

— Qui est ce fonctionnaire de l'ITAC ? demandèrent d'une seule voix plusieurs journalistes.

Agathe Mertens laissa passer quelques secondes de silence avant de répondre d'une voix claire :

— Georges Cromwell. Il a donné sa démission de l'ITAC en 1994.

— Où est-il, maintenant ?

Les questions fusaient de tous les côtés.

— Il s'était retiré à Boca Raton, en Floride, répliqua Agathe Mertens d'une voix forte, pour couvrir le brouhaha.

— Et maintenant ?

— Il est mort, martela-t-elle d'une voix grave. Officiellement d'une crise cardiaque. Il y a trois semaines. Après m'avoir fait part de craintes pour sa vie. C'est une des raisons pour lesquelles je me suis décidée à parler. Je ne voudrais pas finir comme lui.

Un silence de mort suivit sa déclaration. Les journalistes étaient partagés entre le scepticisme devant cette histoire rocambolesque, et le trouble devant la précision des accusations d'Agathe Mertens. Le correspondant de La Stampa rompit le silence.

— Personne d'autre que Georges Cromwell ne peut confirmer vos accusations ?

Agathe Mertens brandit à nouveau les documents qu'elle avait distribués aux journalistes.

— Lisez tout ceci ! lança-t-elle. Vous y trouverez le nom d'un général suédois, membre de Gladio, le général Brunns, qui est mêlé à l'Opération Yggdrasil. Lui est bien vivant !

Après avoir assené ce coup final, elle se leva, lissa sa robe qui moulait une poitrine, certes soutenue par une armature puissante, mais encore orgueilleuse, ramassa ses papiers et l'exemplaire du Soir qui titrait sur huit colonnes : « Olaf Palme a-t-il été assassiné par l'OTAN ? ». Au moment où elle s'apprêtait à descendre de l'estrade, un journaliste leva la main et demanda en anglais :

— Mrs Mertens, je suis le correspondant à Bruxelles du New York

Times. J'ai appelé ce matin le chef du bureau de presse de l'OTAN, Mr Jamie Shea, au sujet de votre interview. Il dément formellement vos allégations. Il considère cette histoire comme une invention rocambolesque. Qu'avez-vous à répondre ?

Agathe Mertens toisa le journaliste américain de ses yeux bleus et répondit avec un rire joyeux :

— Vous ne pensez quand même pas qu'ils vont avouer ! Lisez les documents que je vous ai remis et continuez l'enquête. Soyez courageux. Ce n'est pas la première fois que l'OTAN ment. (Enchaînant, elle lança d'une voix vibrante de satisfaction :) Merci à tous d'être venus ! Je crois que vous n'avez pas perdu votre temps. Maintenant, bon appétit !

Tandis que les journalistes refluaient, Agathe Mertens descendit de l'estrade, arborant un sourire ravi. La cinquantaine alourdie d'une vingtaine de kilos superflus, ce qui en faisait une « tour » portée par deux solides jambes gainées de bas noirs, les cheveux trop blonds, les traits un peu empâtés, elle avait encore un sourire accrocheur d'ancienne dévoreuse d'hommes. On sentait que sa grande bouche trop maquillée ne demandait qu'à reprendre du service.

Alfred Jonnart, le journaliste du Soir qui l'avait interviewée, l'attendait en bas de l'estrade.

— Bravo ! Tu as été formidable ! dit-il en l'entraînant.

Avec sa barbe, son allure négligée, sa silhouette épaisse, il ressemblait à un doux marginal. Avant la conférence de presse, il n'en menait pas large. Bien sûr, il croyait à l'histoire d'Agathe Mertens, sinon il n'aurait pas poussé son journal à la publier. Il savait qu'elle avait toujours affiché des opinions pacifistes et neutralistes. Mais il n'avait pas révélé à son rédacteur en chef qu'Agathe Mertens avait été longtemps sa maîtresse, même si c'était d'une façon intermittente. C'est d'ailleurs au fil de cette liaison qu'elle était devenue sa « source » au sein de l'OTAN. Il l'avait rencontrée le plus simplement du monde, au cours d'une conférence de presse, et l'avait draguée sans trop de mal. Grâce à ce contact, il était devenu au Soir le spécialiste de l'OTAN. Sa relation avec Agathe Mertens s'était enrichie de convictions politiques communes, des opinions de gauche plutôt pacifistes et nettement anti-américaines. À leurs yeux, l'OTAN était une machine de guerre montée par les Américains pour menacer les pays pacifiques du bloc soviétique. Évidemment, avec la chute du Mur de Berlin et la fin de la guerre froide, tout cela était un peu passé de mode.

Jusqu'à ce qu'en 1997, l'OTAN revienne à la une des médias. Ce qui était impensable dix ans plus tôt était en train de se produire ! D'anciens satellites de l'Union soviétique, comme la Pologne, la Tchéquie et la Hongrie, allaient rejoindre l'OTAN ! Ce qui faisait

évidemment grincer des dents à Moscou. C'était aussi pour cette raison que les révélations de l'ex-secrétaire avaient eu tant de retentissement.

Dans le sillage d'Alfred Jonnart, Agathe Mertens, impériale, la tête haute, le buste agressif, fendait la foule des journalistes, un sourire mécanique plaqué sur sa grande bouche. Un journaliste courut après elle :

— Madame Mertens, savez-vous ce que signifie Yggdrasil ?

Agathe Mertens se retourna avec un sourire.

— Oui. C'était le nom d'un mouvement étudiant suédois d'extrême droite, dans les années 20.

Elle continua sa route, débouchant dans le couloir froid du Holiday Inn. Alfred Jonnart l'entraîna par le bras.

— Viens, fit-il, je t'emmène déjeuner.

Sa Golf était garée dans le parking de l'Holiday Inn. Ils longèrent le champ de maïs qui jouxtait l'hôtel avant de tourner à droite pour rejoindre l'avenue Léopold III menant à Bruxelles. Quelques années auparavant, c'était encore la campagne, puis une vaste zone industrielle avait surgi, englobant les installations de l'OTAN, qui s'étendaient sur toute la commune d'Evere, à une dizaine de kilomètres du centre de Bruxelles.

Alfred Jonnart repassa devant le QG de l'Alliance atlantique, qui occupait plusieurs hectares le long de l'avenue Léopold III. Sa petite voiture était envahie par le parfum capiteux d'Agathe Mertens. Celle-ci s'était arrosée de Shalimar. En dépit de sa silhouette trop plantureuse, elle aimait toujours séduire et sa grosse poitrine faisait encore fantasmer le petit personnel.

— Où va-t-on ? demanda-t-elle.

— Au Cygne Noir, annonça fièrement le journaliste. C'est le journal qui paie.

C'était un des meilleurs restaurants de Bruxelles, tout à côté de la Grand-Place.

* *

*

Agathe Mertens vida d'un trait son verre de Château Latour 1982. Ils en étaient à leur seconde bouteille, après avoir commencé, comme apéritif, par du Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989, qui avait également accompagné le saumon fumé à la Petrossian. L'ex-secrétaire de l'OTAN buvait sec. Alfred Jonnart jouait distraitemment avec une boulette de pain, après avoir terminé son ris de veau. Il alluma une Gauloise blonde, avec un Zippo tout neuf à l'effigie de la mascotte de la coupe du monde de football, et dit :

— Je vais devoir répondre à des tas de questions, maintenant que cette histoire prend autant d'importance. Il faudrait que tu m'en dises plus sur ce Georges Cromwell.

Agathe Mertens, à son tour, attrapa le paquet de Gauloises blondes posé sur la table, en alluma une, et commanda au garçon un Defender Success on the rocks tandis que le journaliste se contentait sagement d'un thé « Tante Irina » de Petrossian au goût russe.

— C'est vrai, confirma-t-elle. Il s'agissait d'un haut fonctionnaire de la DIA venu ici en mission pour un mois. Je l'ai rencontré dans le bureau de l'Executive Secretary. Il m'a tout de suite draguée et nous sommes sortis ensemble.

— Comment avait-il accès à ce genre d'information ?

— À la DIA, il avait travaillé à l'ITAC. Je te l'ai dit.

Alfred Jonnart continua d'une voix insistante :

— Mais pourquoi t'en a-t-il parlé, à toi ?

Agathe Mertens ne se troubla pas.

— Il était pété ce soir-là. On avait fait la tournée des bars de l'avenue Louise. Il avait besoin de parler. Cette opération Yggdrasil l'avait dégoûté, mais il était tenu au secret. Il avait peur, même.

— De quoi ?

Agathe Mertens eut un geste expressif, mimant un pistolet avec ses doigts.

— Pan ! Pan ! fit-elle. Deux dans la tête.

— Et pourtant, il t'en a parlé...

Elle baissa la tête devant son verre vide.

— Ouais, admit-elle, mais on était devenus vraiment copains...

— Tu avais couché avec lui ?

Les yeux cobalt de l'ex-secrétaire étincelèrent. D'une voix de stentor qui fit se retourner les gens de la table voisine, elle lança :

— Dis donc, tu ne vas pas me faire une scène de jalousie ! Moi, je ne te demande pas quand tu baisses ta femme...

Alfred Jonnart rougit jusqu'aux oreilles et dit à voix basse :

— Bon, ça va ! Je m'en fous. Je veux seulement être sûr, tu comprends. Parce que après la conférence de presse d'aujourd'hui, l'OTAN va réagir. Il faut que je sois ferré à glace...

L'article du Soir avait déjà été repris en France et en Allemagne. Il risquait d'y avoir d'autres rebondissements. Agathe Mertens attendit que le garçon lui ait resservi du vin pour dire d'un ton plus conciliant :

— N'aie pas peur. Tout ce que je t'ai dit est vrai. Après le départ de Georges Cromwell, j'ai commencé à fouiller dans les archives, lorsque je faisais des heures supplémentaires. J'avais accès à tout, même au coffre personnel du directeur de la sécurité. C'est là-dedans que j'ai trouvé les documents que je t'ai donnés. Il y avait tout un dossier qui s'appelait Yggdrasil. Je ne t'ai même pas tout dit. Aujourd'hui, il y a

encore des choses qui me reviennent.

— Quoi ? demanda anxieusement le journaliste.

— Un truc marrant. Un télégramme envoyé à un parlementaire américain, un type avec un nom italien. Ça disait « L'arbre suédois va tomber ». L'arbre suédois, c'était Olaf Palme. Ce sont des assassins, conclut-elle d'un ton plein de conviction. D'ailleurs, Georges Cromwell était dégoûté. Il savait trop de choses. Lui aussi a donné sa démission.

— Tu n'as pas donné ta démission, corrigea le journaliste d'une voix douce. Ils t'ont virée...

— Ouais, admit l'ex-secrétaire. Ces salauds m'avaient promis de me garder encore trois ans. Mais le chef du personnel voulait faire entrer une petite qu'il saute... Tu veux un dessert ? Moi, je prends des profiteroles.

L'OTAN, bien que structure militaire, employait plusieurs centaines de Belges. D'abord à la sécurité extérieure, le contrôle d'accès. Puis, environ deux cents à l'entretien et près de deux cent cinquante secrétaires obligatoirement bilingues. Une aubaine dans un pays touché par le chômage. Chaque employé disposait d'un badge d'identité rouge délivré par le service de sécurité.

Pendant qu'Agathe Mertens terminait ses profiteroles, Alfred Jonnart nota le nom de Cromwell, l'ex-agent de la DIA. Agathe Mertens disait la vérité. Tout se tenait. Ses motivations n'étaient peut-être pas aussi nobles qu'elle le prétendait – le dégoût d'un meurtre politique –, mais peu importe. Ce n'était pas la première fois dans l'histoire du monde qu'une employée congédiée se vengeait.

Lui allait bénéficier de cette vengeance. En s'y prenant habilement, il se ferait peut-être envoyer par le Soir à Stockholm. Pour rencontrer le général Brunns. Il demanda timidement :

— Tu ne sais rien de plus sur le type qui a flingué Olaf Palme ?

— Cet Iranien de la Savak ? fit Agathe Mertens en achevant de lécher le chocolat des profiteroles. Non, mais Georges connaissait son nom. Il paraît qu'il vit à Beyrouth ou dans le coin.

Alfred Jonnart, tout en demandant l'addition, lui jeta un regard aigu.

— Et toi, tu n'as pas peur ?

Elle haussa les épaules.

— Bof, j'ai dit tout ce que je savais. Enfin, presque tout. Je suis bien contente d'avoir emmerdé ces salauds d'Américains. Ils m'ont assez exploitée. Ils n'oseront pas.

— Qui, « ils » ?

— Ceux qui ont monté ce truc. Ils sont toujours là dans l'ombre. À faire leurs saloperies.

De son geste machinal et habituel, elle lissa sa robe sur ses gros seins, adressant à Alfred Jonnart un regard direct, un peu humide.

— Tu me raccompagnes ou je prends un taxi ?

Divorcée, Agathe Mertens partageait un appartement avec sa fille Astrid.

— Je te raccompagne.

* *

*

La rue Fernand-Léger, à Evere, était bordée de tristes maisons de deux étages au toit d'ardoise. Des fenêtres carrées, des façades blanchâtres. On aurait dit du préfabriqué. Evere, banlieue dortoir, abritait le petit peuple travaillant dans les parcs industriels des alentours. Agathe Mertens, qui avait somnolé durant le trajet, se réveilla brusquement quand Alfred Jonnart s'arrêta devant le numéro 24.

— Viens, fit-elle, je t'offre un dernier verre.

Elle sortit de la voiture sans attendre la réponse. Le journaliste la suivit jusqu'au petit appartement qu'elle occupait au rez-de-chaussée. Des pièces minuscules, encombrées de bibelots de pacotille, baignaient dans un éclairage indirect et une odeur de choux. Un camion passa et fit trembler les vitres. Agathe Mertens jeta son sac sur le canapé et poussa un gros soupir.

— Je suis bien contente que ça soit fini !

Elle se tourna vers le journaliste, lui adressant un sourire canaille.

— Pas toi ?

— Si, fit Alfred Jonnart. Tu as été formidable !

Elle s'était rapprochée de lui, à le toucher, ses yeux bleus brillant d'une lueur salace. Dans la pénombre, elle paraissait plus jeune et Alfred Jonnart sentit soudain un picotement agréable courir le long de sa colonne vertébrale. Cela s'était passé exactement ainsi lorsqu'ils s'étaient retrouvés pour qu'elle lui parle de l'opération Yggdrasil.

Agathe Mertens venait de s'appuyer à lui, le bassin en avant. Ses yeux dans les siens, elle posa les deux mains sur sa chemise et s'empara de ses mamelons, les faisant rouler entre ses doigts. En même temps, une petite langue rose se faufila entre ses lèvres épaisses, comme un serpent tentateur, et se glissa dans la bouche du journaliste, s'y agitant aussitôt comme un animal pris au piège.

Alfred Jonnart démarra comme une formule 1. En dépit de son apparence physique, Agathe Mertens était toujours une salope pleine de ressources. Il sentit son ventre s'embraser, alors que l'idée de rendre hommage à celle qu'il appelait dans le secret de son cœur la « grosse vache » lui répugnait. Ses sensations immédiates étaient certes agréables, mais il y avait la suite...

Agathe Mertens respirait plus vite. Son regard se voila, sa langue

recula et elle demanda d'une voix rauque :

— T'as pas envie de t'amuser avec mes tétons ? Avant, tu aimais bien... Ils sont toujours pareils, tu sais.

Le journaliste baissa les yeux sur la poitrine opulente. Agathe devait porter un soutien-gorge ultraléger, car les pointes de ses seins crevaient le tissu. Comme un automate, il remonta ses mains et les prit entre ses doigts. Elles avaient toujours été extraordinairement longues et sensibles. Quand il se mit à les faire tourner, en les serrant fort, Agathe poussa un feulement animal.

— Ah oui, c'est bon ! Continue !

De son côté, elle agaçait habilement la poitrine du journaliste. Comme sa chemise la gênait, elle en défit les boutons et glissa ses mains à même sa peau, pour une caresse encore plus précise. Malgré lui, Alfred Jonnart pressa son ventre contre la grosse femme, dans un mouvement réflexe. Agathe lui adressa un sourire salace.

— Ça te plaît, hein, petit cochon ! Tu bandes ?

Pour vérifier, elle abandonna un mamelon et glissa une main entre leurs deux corps, empoignant le membre déjà durci et le massant à travers le tissu.

Ils oscillaient tous les deux, debout au milieu de la pièce. Tantôt Alfred Jonnart tordait les longues pointes, tantôt il malaxait les gros seins mous. Agathe gémit.

— Attends, tu vas me faire jouir. Je veux que tu me lèches.

Fébrilement, elle défit le haut de sa robe, écarta son soutien-gorge, dévoilant les longues pointes brunes dardant au centre de larges aréoles. D'autorité, elle colla la bouche d'Alfred Jonnard contre sa peau tiède, tandis que ses doigts habiles faisaient descendre son zip et qu'elle saisissait le membre dénudé à pleine main, le masturbant avec lenteur. Le journaliste ferma les yeux, avec une unique pensée : « Pourvu qu'elle ne me demande pas de la baiser. »

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Agathe Mertens le poussa sur le petit canapé.

— Viens là, mon petit cochon, tu seras mieux ! dit-elle de sa voix la plus salope.

À peine était-il assis qu'elle acheva de baisser son pantalon et s'agenouilla devant lui. Le membre du journaliste était maintenant vertical, enserré dans les doigts d'Agathe. Celle-ci tira la peau vers le bas, dégageant l'extrémité rubiconde.

— Dis donc, je ne me souvenais pas qu'elle était aussi belle, minaуда-t-elle. Tu en as un beau morceau !

Elle se pencha en avant et glissa le sexe dressé entre ses gros seins. Alfred Jonnart faillit exploser tant la sensation, au contact de la peau tiède, était exquise. Agathe recula et croisa son regard.

— Ne m'oublie pas ! lança-t-elle.

Alfred Jonnart était rassuré : elle ne voulait pas se faire baiser. Il essaya d'oublier le corps épaissi dissimulé sous la longue robe et reprit ses caresses, torturant brutalement les longues pointes puis malaxant à pleines mains les gros seins d'Agathe Mertens. Pendant un moment, on n'entendit que leurs souffles courts et quelques brefs gémissements. Le regard flou, Agathe semblait regarder à l'intérieur d'elle-même. Comme un métronome, sa main montait et descendait le long du membre bandé. Soudain, ses doigts se resserrèrent brutalement, elle ouvrit la bouche sur un cri rauque, son regard chavira. Et sa poitrine sembla se dégonfler comme un ballon.

— Petit salaud ! fit-elle d'une voix faible, tu m'as fait jouir !

Puis sa bouche s'abaissa et elle engloutit le sexe dressé jusqu'à la racine. Alfred Jonnart sentit sa langue danser un ballet endiablé sur le gland hypersensible et Agathe Mertens se mit à le pomper comme si sa vie en dépendait, tout en le masturbant furieusement. À ce régime, il sentit très vite la sève monter de ses reins et s'arc-bouta avec un grognement rauque, tandis qu'il se vidait dans la bouche accueillante d'Agathe.

— Salope, gémit-il. Ce que tu sucés bien !

La bouche pleine, l'ex-secrétaire de l'OTAN ne répondit pas. Il avait l'impression qu'elle lui avait aspiré la moelle épinière. Lentement, la bouche abandonna son sexe encore dur.

— Tire-toi ! lança Agathe. J'ai trop envie de me mettre ta belle queue entre les cuisses.

Pas reconnaissant pour un sou, Alfred Jonnart sauta sur ses pieds et se rajusta avec une célérité digne d'éloges, pour fuir une éventualité aussi abominable... La poitrine de sa fellatrice se soulevait encore lourdement et une de ses mains disparaissait sous la longue robe.

— Je t'appelle demain, lança Alfred Jonnart. Je voudrais que tu retrouves l'adresse où habitait ton copain Georges, à Boca Raton !

— Ouais, je vais chercher, fit Agathe Mertens d'une voix mourante.

Le journaliste était encore excité quand il reprit le volant de sa Golf. Malgré ses quatre-vingts kilos, Agathe l'avait fait jouir comme un soleil. En plus, si elle lui communiquait les coordonnées de son informateur, cela lui donnerait peut-être l'occasion de se rendre en Floride enquêter sur la mort de Georges Cromwell.

La vie était belle.

* *

*

Agathe Mertens sortit de chez elle en survêtement, ce qui la faisait ressembler à une baleine blanche. Mais elle s'en foutait : il était sept heures du matin et elle avait l'habitude de faire son jogging tous les

jours avant d'aller au travail. Depuis sa « retraite », elle avait continué, comme un automate.

Elle remonta la rue Fernand-Léger, tournant à gauche dans l'avenue Jules-Bordet qui venait se jeter dans l'avenue Léopold III. Elle traversa quand le feu passa au rouge, gagnant une contre-allée séparée de la grande avenue par une haie d'arbres : l'avenue de la Fusée.

Là seulement, elle se mit à courir, ses seins ballottant lourdement. Remontant en direction des bureaux de Digital où travaillait sa fille Astrid. Elle courait au milieu de la chaussée, la bouche ouverte. Elle avait parcouru une centaine de mètres lorsqu'elle entendit une voiture derrière elle. Sans même se retourner, elle inclina sa course vers la droite et de la main lui fit signe de la doubler.

Le bruit du moteur qui accélérât brutalement la fit se retourner. Elle eut le temps de voir le capot et la calandre d'une grosse voiture – Mercedes ou BMW – puis l'aile droite la heurta à la hanche avec une violence inouïe, la projetant en avant.

Sa tête heurta brutalement le macadam. Juste avant de perdre connaissance, elle eut le temps d'éprouver une sensation abominable. La voiture, au lieu de chercher à l'éviter, était en train de passer sur sa tête, la roue avant faisant craquer sa boîte crânienne, tout le poids du véhicule l'écrasant.

Elle avait cessé de vivre lorsque la voiture noire s'éloigna dans la contre-allée, qu'elle quitta en face de l'entrée de l'OTAN, signalée par sa file de taxis et ses drapeaux, pour reprendre à sage allure la direction de Bruxelles.

CHAPITRE II

La manchette du Soir s'étalait sur cinq colonnes, en caractères gras : « UNE EX-SECRÉTAIRE DE L'OTAN MEURT APRÈS DES RÉVÉLATIONS TROUBLANTES » !

Malko lut l'article qui accompagnait la photo du corps, dissimulé sous une bâche, d'Agathe Mertens. Des témoins circulant sur l'avenue Léopold III avaient vaguement aperçu la secrétaire se faire renverser par une grosse voiture dont personne n'était sûr de la marque. De couleur sombre. Une plaque belge, reconnaissable à ses chiffres rouges, mais sans plus de précision. Agathe Mertens avait été heurtée à la hanche, projetée sur le sol, et la voiture lui était ensuite passée dessus. L'ex-secrétaire de l'OTAN était décédée d'une fracture du crâne, sur-le-champ. Bien entendu, le conducteur n'avait pu être retrouvé.

La seconde partie de l'article concernait les révélations qu'Agathe Mertens venait de faire, d'abord au Soir, ensuite lors de sa conférence de presse. Ses accusations contre l'OTAN au sujet du meurtre d'Olaf Palme étaient reprises en détail. Dans un encadré on lisait les dénégations indignées du porte-parole de l'OTAN, Jamie Shea, qui répétait que l'Alliance n'avait rien à voir avec le meurtre du Premier ministre suédois ni, bien entendu, avec l'étrange accident qui avait coûté la vie à Agathe Mertens.

Malko reposa le journal sur le bureau de Thomas Jenkins, le chef de station de la Central Intelligence Agency à Bruxelles, et leva les yeux sur l'Américain. Il se sentait d'humeur légère. Un soleil printanier brillait sur Bruxelles, la somptueuse Alexandra, sa fiancée de toujours, l'avait accompagné pour une razzia de dentelles et de sets de table, afin de renouveler le linge de maison du château de Liezen. Il l'avait quittée à regret une demi-heure plus tôt, plus excitante que jamais, moulée dans un pull qui soulignait sa magnifique poitrine, serrée dans une jupe Alaya beige incroyablement ajustée, d'où émergeaient deux longues jambes gainées de bas clairs.

Il l'aurait bien culbutée sur le grand lit de l'Hôtel Amigo avant son rendez-vous à l'ambassade américaine, mais, visiblement, Alexandra était pressée d'aller faire son shopping. Il avait donc dû se contenter de glisser une main entre ses cuisses. La jupe était si serrée qu'il n'avait pu qu'effleurer du bout des doigts le nylon soyeux de sa culotte. Il en avait encore les terminaisons nerveuses toutes palpitantes.

Il eut soudain envie de se venger de cette petite frustration sur le chef de station de la CIA.

Avec son visage long et sévère, ses cheveux gris aplatis sur le côté, son allure terne et sa pipe, Thomas Jenkins était la caricature du fonctionnaire incolore, inodore et sans saveur. Malko lui adressa un sourire complice, plein d'innocence.

— Vous n'auriez pas dû faire ça aussi près de l'OTAN, fit-il d'une voix suave. Cela crée un rapprochement fâcheux.

Thomas Jenkins s'empourpra d'un seul coup, comme un gamin surpris en train de se masturber, et ôta sa pipe de sa bouche, muet d'horreur devant une telle insinuation sacrilège. L'homme debout à côté de lui, un colosse rougeaud aux cheveux blancs, les traits taillés à la serpe, des yeux bleus délavés, un accent du Sud à couper au couteau, sursauta :

— Sir, vous ne...

Oscar Peck voyait Malko pour la première fois. Il était le responsable de la sécurité de l'OTAN. Un ancien du FBI. Devant son expression outragée, Malko se dit qu'il ne fallait pas prolonger la plaisanterie.

— I was just pulling your leg(6), affirma-t-il. Je ne doute évidemment pas que vous n'êtes pour rien dans ce regrettable... accident. Mais je me mets aussi à la place de tous ceux qui ont lu ce journal et qui peuvent croire que...

— C'est un tissu de mensonges abominables ! éructa Thomas Jenkins qui avait retrouvé sa voix. Des accusations sans aucun fondement. De la désinformation vicieuse.

Il en bégayait de fureur. L'image des cuisses d'Alexandra s'estompa et Malko se dit qu'il fallait aller au charbon... Un coup de fil de la station de Vienne de la CIA lui avait demandé trois jours plus tôt de faire un saut à Bruxelles, pour une « consultation ». Il se méfiait un peu de ce mot. Sa dernière « consultation », trois mois plus tôt, l'avait mené au Zaïre(7), le plongeant dans un univers où on « consultait » surtout à l'arme automatique...

Dans l'avion, il avait lu l'affaire Mertens rapportée par le Kurier de Vienne. D'ailleurs, la plupart des médias européens avaient repris cette information. Peut-être ne l'auraient-ils pas fait si Agathe Mertens n'était pas morte tragiquement, le lendemain de sa conférence de presse. En dépit des dénégations indignées de Thomas Jenkins, tout le monde ne considérait pas l'OTAN comme une organisation pleine de morale et de civisme, et incapable de manips tortueuses.

Il se tourna vers Oscar Peck.

— Mister Peck, dit-il, puisque vous êtes certain – et bien placé pour l'être – que rien de cette histoire n'est vrai, pourquoi ne pas laisser les choses se calmer ?

C'est Thomas Jenkins qui répondit à sa place.

— Pour cela ! lança-t-il en tendant à Malko une liasse de

documents.

Malko ouvrit le classeur. Il y avait une trentaine de coupures de presse de différents journaux européens, et tous réagissaient au meurtre probable de l'ex-secrétaire de l'OTAN ! Bien sûr, personne n'accusait l'OTAN directement, mais le simple fait de lier les deux choses n'était pas une bonne propagande.

Le chef de station de la CIA dit d'une voix plus calme :

— Avant de faire appel à vous, j'ai demandé l'avis de Langley. Moi aussi, ma première idée était de ne pas réagir, sinon par un communiqué de l'OTAN, ce qui a été fait. Seulement, Washington est intrigué par cette affaire.

— Intrigué ?

L'Américain tira un peu sur sa pipe, en jouant avec son Zippo au sigle de la CIA. Chaque administration américaine en possédait, à son sigle spécifique.

— Oui. La mort brutale de cette jeune femme a démultiplié l'impact de ses accusations. Elle serait encore vivante, nous aurions laissé les choses se tasser. Ce n'est pas la première fois que l'on accuse l'OTAN ou la Company de crimes abominables. On a voulu assassiner Castro, le président du Guatemala, le colonel Khadafi, Amin Dada, et j'en passe. Seulement, en ce moment, nous avons une raison particulière de n'offrir aucune vulnérabilité à nos ennemis.

— Laquelle ? interrogea Malko, qui, lui aussi, jouait avec son Zippo siglé à ses armes, en se demandant quand il pourrait retrouver Alexandra.

— Cette année est celle de l'élargissement de l'OTAN à certains pays de l'Est, enchaîna Oscar Peck d'un ton solennel. Nous voulons que notre organisme donne une image transparente, irréprochable. Les trois pays concernés – Pologne, Tchéquie et Hongrie – n'ont pas encore donné leur réponse définitive. Nous savons que les Russes sont furieux de cet élargissement, bien qu'ils ne puissent l'empêcher. Inutile de prêter le flanc à leurs critiques. Je vois déjà le président Eltsine critiquer les Polonais ou les Tchèques de vouloir s'affilier à une organisation d'assassins...

Il se tut. Un ange passa, volant vers l'Est, drapé de probité candide. Voilà pourquoi Washington avait réagi avec autant de vigueur à cette affaire somme toute banale. Malko comprit qu'il ne s'en sortirait pas facilement.

— Bien, dit-il, qu'attendez-vous de moi ?

Ça allait le changer du Zaïre où il avait démêlé, quelques mois plus tôt, une sombre magouille d'anciens mobutistes. Ici, au moins, il était dans un pays civilisé. Oscar Peck lissa ses beaux cheveux blancs en brosse et dit, en se penchant en avant :

— Langley dit beaucoup de bien de vous. Moi, je voulais faire

appel au FBI, mais monsieur Jenkins en a décidé autrement. J'espère que vous ne nous décevrez pas. Nous voulons savoir qui a tué Agathe Mertens. Et accessoirement, pourquoi elle a lancé cette histoire folle.

Malko lui jeta un regard en biais.

— Pour la première partie, vous ne faites pas confiance à la police belge ?

— Non, laissa sèchement tomber Thomas Jenkins. Ils sont nuls. Voulez-vous que je vous dresse la liste des affaires importantes non élucidées à ce jour ? Depuis les Tueurs du Brabant, dont vous vous êtes d'ailleurs occupé(8), jusqu'à l'affaire Dutroux ? Bien sûr, j'ai eu un contact avec eux. La Gendarmerie royale pense qu'il s'agit d'un accident suivi d'un délit de fuite. Autrement dit, ils ne vont pas s'exciter. Ils n'ont ni le type, ni le numéro de la voiture qui a heurté Agathe Mertens. Dans dix ans, on y sera encore.

Malko ne voyait pas comment, lui, débarqué à Bruxelles la veille, pourrait faire mieux qu'un service de police local. Effectivement, ce n'était pas de ce côté-là, classique, qu'il fallait chercher.

— Qui était cette Agathe Mertens ? demanda-t-il.

Oscar Peck tira une fiche de sa serviette et chausa ses lunettes.

— Agathe Mertens était secrétaire à l'OTAN depuis vingt-trois ans, annonça-t-il. Elle a gravi différents échelons pour se retrouver au Secrétariat exécutif. Elle avait été licenciée le 30 juin.

— Pourquoi ?

Le directeur de la Sécurité de l'OTAN eut l'air embarrassé.

— Depuis quelques mois, Agathe Mertens ne donnait plus satisfaction. Elle arrivait fréquemment en retard, parfois en ayant un peu trop bu, et s'entendait très mal avec son nouveau chef, M. Jim Morney. Il semble même qu'elle lui ait fait des avances. Il s'en est plaint. Nous avons convoqué Agathe Mertens qui s'est montrée très grossière, prétendant même que c'était lui qui s'était rendu coupable de « sexual harassment ». Ce qui semble peu vraisemblable, ajouta-t-il diplomatiquement, étant donné leurs physiques respectifs.

— Et alors ? demanda Malko, qui commençait à s'ennuyer au récit de ces minuscules turpitudes administratives.

— Nous avons décidé de licencier Mme Mertens, annonça Oscar Peck, avec des conditions très généreuses. Nous pensions qu'avec la préretraite, c'était OK. D'ailleurs, elle semblait avoir accepté nos conditions.

La belle naïveté américaine.

— Et professionnellement ?

— Pas grand-chose. Nous savions qu'elle était liée à ce journaliste du Soir, Alfred Jonnart. Qu'elle était probablement sa maîtresse. Mais les informations qu'il a publiées jusque-là n'étaient pas gênantes.

— Elle n'avait jamais été approchée par un Service étranger ?

Oscar Peck secoua la tête.

— Pas que je sache. Il n'y a rien de tel dans son dossier.

— Et les documents qu'elle a distribués à la presse ?

Thomas Jenkins reprit la parole au bond.

— Ce sont des pages arrachées à des mémos interne de l'OTAN, faisant effectivement allusion aux problèmes que posait la Suède en 1985, en raison de son prosélytisme neutraliste. Mais le document principal, celui qui envisage une action contre Olaf Palme, est un faux.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? interrogea aussitôt Malko.

L'Américain se leva, tenant une page de mémo marquée du sceau COSMIC TOP SECRET, et il mit le doigt sur la date.

— Regardez la date dans la marge : 10/7. Le 10 juillet 1985. Il y est question d'une réunion à laquelle participait l'amiral suédois Aldernon. Or, ce dernier a été malade pendant quatre mois. Il ne se déplaçait pas...

Malko regardait le document tapé à l'en-tête du SOPS.

— Qu'est-ce que c'est que le SOPS ?

— Special Operations Planning Staff, répondit Oscar Peck. Une structure qui étudie les problèmes délicats à gérer, ceux qui demandent des « réponses » appropriées.

— Et l'ITAC ?

Cette fois, Thomas Jenkins répondit.

— C'est une division de la DIA : Intelligence Tactical Assessment Center. Nous travaillons beaucoup avec eux...

— Je vois, dit Malko. Donc, ces documents sont des faux ?

— Nous n'avons pas retrouvé les originaux, affirma Oscar Peck. Mais de toute façon, ils ne font pas allusion à un assassinat éventuel d'Olaf Palme. Simplement aux problèmes posés par la neutralité militante de la Suède, qui essayait alors d'entraîner les autres pays de la région à se retirer de l'OTAN. Il s'agit d'un problème politique ouvert. Pas d'un complot.

— Est-il exact que si Olaf Palme avait pu entraîner la Norvège et le Danemark à se retirer de l'OTAN, l'Alliance en aurait beaucoup souffert ?

Thomas Jenkins prit le temps de réchauffer le métal de son Zippo entre ses doigts avant de répondre.

— Certainement, finit-il par reconnaître. Les stations d'écoute situées au nord de la Norvège permettent de suivre les sous-marins soviétiques porteurs d'engins nucléaires basés dans la presqu'île de Kola, à Mourmansk. Ces stations fermées, le flanc nord de l'Alliance atlantique serait devenu aveugle... Évidemment, aujourd'hui, tout cela peut faire sourire. Mais en 1986, le Mur de Berlin n'était pas encore tombé et l'Union soviétique était toujours menaçante.

— Et cette opération Yggdrasil dont fait état un des documents de

l'OTAN produit par Agathe Mertens ?

— Je n'en ai jamais entendu parler, affirma Oscar Peck.

— Moi non plus, renchérit Thomas Jenkins.

Silence. Oscar Peck sortit un paquet de Gauloises blondes de sa poche et en alluma une. Malko regardait le ciel d'un bleu inouï, à travers la baie vitrée. Cette affaire n'était pas aussi simple qu'elle le paraissait à première vue. Qu'une secrétaire licenciée ait voulu se venger, rien de plus banal. Mais cela n'expliquait pas tout.

— Si ces documents sont des faux, remarqua-t-il, il faut bien qu'ils aient été fabriqués par quelqu'un... Pensez-vous qu'Agathe Mertens en ait eu la capacité ?

Re-silence devant cette question piège. Oscar Peck, après un coup d'œil au chef de station de la CIA, finit par reconnaître :

— Je ne pense pas qu'elle en ait eu la possibilité.

— Donc, conclut Malko, Agathe Mertens n'a pas agi seule. À mon avis, ce genre de manip ne peut être le fait que d'un grand Service... Or, Mr Peck affirme qu'Agathe Mertens n'a jamais eu de contact avec un Service étranger.

— J'ai dit que nous ne l'avions pas détecté, corrigea aigrement le patron de la sécurité de l'OTAN. Je ne peux pas affirmer à cent pour cent qu'il n'y en a pas eu. D'ailleurs, à cette époque, je n'étais pas à Bruxelles, mais encore au FBI.

— C'est très vicieux, souligna Thomas Jenkins. Les organismes cités dans ces documents existent réellement, ITAC comme le SOPS. Mais ils n'ont pas les activités que Mrs Mertens leur attribue. L'ITAC fait du contre-espionnage et le SOPS analyse l'environnement de l'OTAN pour y déceler des menaces potentielles. Il est également exact que le Premier ministre suédois Olaf Palme ne comptait pas au nombre de nos amis...

C'était une litote.

Malko regarda un des documents fournis par Agathe Mertens lors de sa conférence de presse. Un télégramme expédié par l'ambassadeur des États-Unis à Stockholm au State Department, en octobre 1985. Le texte en était explicite : « Sujet Flanc Nord de l'OTAN / Agenda du Premier ministre suédois / Un contact au bureau du PMS a permis de connaître les plans du Premier ministre pour son voyage en Union soviétique au premier trimestre 1986. Il s'agit d'obtenir de l'Union soviétique une compensation formelle à l'éventuel retrait de la Norvège et du Danemark de l'OTAN. »

— Ce télégramme est authentique ? interrogea-t-il.

Thomas Jenkins répondit immédiatement.

— Je le crois. Le State Department l'a confirmé.

— Comment Agathe Mertens en a-t-elle eu connaissance, ici, à Bruxelles ? s'étonna Malko.

Silence lourd. Oscar Peck tira longuement sur sa Gauloise blonde avant de répondre :

— Je me suis aussi posé cette question. J'ai une réponse possible. En étudiant le dossier de sécurité de Mrs Mertens, j'ai eu la confirmation de ce qu'elle a avancé, elle a bien été en contact avec un fonctionnaire de la DIA en mission à Bruxelles en 1992, Georges Cromwell.

— Un contact professionnel ? demanda Malko.

— Non, fit, pincé, l'ancien du FBI. Strictement privé.

— C'est donc bien ce Georges Cromwell qui lui aurait communiqué ces informations ?

Oscar Peck baissa la tête.

— La DIA a été très déçue par l'attitude de Georges Cromwell.

— C'est-à-dire ?

Oscar Peck se renfroigna encore plus.

— Georges Cromwell a donné sa démission en 1994. Il a par la suite rompu son devoir de réserve en dénonçant, dans des conférences ou auprès de médias américains, certaines opérations « immorales » menées par son agence. Il est apparu comme ayant des opinions ultra-libérales, incompatibles avec ses missions.

Autrement dit, un gauchiste. La CIA avait déjà connu ce genre d'aventures.

— Georges Cromwell avait été en poste à Beyrouth, continua Oscar Peck. C'est probablement lui qui a raconté à Mrs Mertens cette histoire absurde de tueur à gages iranien travaillant pour la CIA.

Un ange passa en se voilant la face. Comme si les grands services n'avaient jamais recouru à des solutions expéditives pour résoudre certains problèmes délicats.

— Il aurait été intéressant de l'interroger, releva Malko.

Le chef de la sécurité de l'OTAN ressembla soudain à « Droopy », le chien triste des dessins animés de Tex Avery.

— Il est mort il y a trois semaines, dit-il. Il a eu une crise cardiaque à l'aéroport de Jacksonville, en Floride. Il n'a pas pu être ranimé.

— Une vraie crise cardiaque ? ne put s'empêcher de demander Malko.

Devant le regard noir des deux Américains, il n'insista pas. C'est lui qu'on allait cataloguer comme gauchiste.

Thomas Jenkins s'ébroua.

— Il faut impérativement éclaircir les circonstances de la mort d'Agathe Mertens, dit-il d'un ton péremptoire. C'est la seule façon d'arrêter définitivement cette histoire. Sinon, elle rebondira pendant des mois et l'image de l'OTAN va beaucoup en souffrir.

— Comment ?

— Il y a une personne à interroger : sa fille, Astrid. Je n'ai pas

voulu la contacter. Peut-être sait-elle quelque chose. Elle habitait avec sa mère.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind. Midi, il avait le temps d'aller retrouver Alexandra.

* *

*

La rue Fernand-Léger à Evere respirait toute la tristesse des banlieues modestes. Malko gara son Audi de location derrière une semi-remorque et gagna la porte du 24. Il avait attendu la fin de la journée pour être sûr de trouver la fille d'Agathe Mertens. Ce qui lui avait donné un après-midi de détente avec Alexandra. Ils avaient flâné dans toutes les boutiques élégantes de l'avenue Louise, regardant au passage les dernières créations de l'architecte d'intérieur Claude Dalle dans une grande galerie de décoration, pour revenir passer agréablement le reste de l'après-midi à l'Amigo.

Il sonna et entendit des pas : des hauts talons martelant un parquet. La porte s'ouvrit à la volée. Il aperçut, à contre-jour, une grande blonde à la poitrine imposante, une Junon moulée d'un pull canari et d'une jupe qui ne lui avait pas coûté cher si elle l'avait achetée au mètre. Des cuisses et des jambes fortes, des escarpins. Un mètre quatre-vingts sans peine.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'un air méfiant.

— Vous êtes Astrid Mertens ?

— Oui. Pourquoi ?

La jeune femme ne semblait pas du tout décidée à le faire entrer.

— J'enquête sur la mort de votre mère, annonça-t-il de sa voix la plus douce. Puis-je entrer ?

Le regard bleu s'éteignit brutalement.

— Vous appartenez à la Sûreté ?

— Non, je travaille pour...

Le regard bleu vira au noir.

— Vous êtes un de ces salauds d'Américains qui ont tué ma mère ! lança Astrid Mertens.

Sans attendre la réponse de Malko, elle tourna les talons. Il eut juste le temps de faire un pas à l'intérieur.

Astrid Mertens venait de surgir dans la minuscule entrée, tenant fermement un fusil à pompe. Le regard flamboyant de fureur, elle enfonça l'extrémité du canon si violemment dans l'estomac de Malko qu'il en eut le souffle coupé.

Le claquement de la culasse armée d'une main décidée expédia une brutale décharge d'adrénaline dans ses artères. Astrid Mertens avait le doigt crispé sur la détente. Elle tremblait de rage. Malko était à un

millimètre de l'éternité. La décharge de plomb de chasse allait lui faire dans le ventre un trou gros comme une soucoupe. Il chercha le regard de la fille d'Agathe Mertens et trouva la haine à l'état pur.

— Je vais vous tuer, salaud ! siffla-t-elle. Comme vos amis ont tué ma mère. Pour avoir eu le culot de venir me narguer jusqu'ici.

CHAPITRE III

Le temps sembla se figer. Malko, la respiration bloquée, tous les muscles contractés en un effort réflexe et futile, ne regardait qu'une chose : l'index crispé d'Astrid Mertens sur la détente du fusil à pompe. Même si elle n'avait pas vraiment l'intention de le tuer, il suffisait d'une fraction de seconde d'énervement ou d'un sursaut involontaire. Il la voyait trembler de tout son corps, dans un état second. Une voiture passa derrière eux, dans la rue, sans s'arrêter. Avec une infinie lenteur, il recula de quelques centimètres, comme s'il avait le pied sur une mine. La pression du canon sur son ventre diminuait légèrement.

— Salaud ! répéta Astrid Mertens avec la même conviction.

Le regard de Malko remonta jusqu'aux yeux bleus embués de larmes. Il eut l'impression d'avoir passé le plus dur.

— Je ne suis pas américain, dit-il d'une voix aussi calme que possible, et j'ignore qui a tué votre mère. Je suis venu à Bruxelles pour tenter de le découvrir.

Le canon du riot-gun s'abaissa de quelques centimètres et Astrid Mertens, un peu calmée, lui lança :

— Vous savez qu'elle a été assassinée, hein ! Vous n'êtes pas comme ces salauds de gendarmes qui parlent d'accident.

Le soulagement de Malko fut de courte durée. Astrid était toujours aussi énervée, son doigt était toujours crispé sur la détente et l'arme menaçait désormais ses parties vitales...

— Mademoiselle Mertens, dit-il, je suis venu simplement pour savoir ce que vous pensiez. Si vous ne souhaitez pas me parler, je m'en vais. Me tuer ne ferait hélas pas revenir votre mère.

Brutalement, les traits d'Astrid Mertens se défirent, ses yeux s'emplirent de larmes et ses épaules furent secouées de spasmes. En se détendant, elle avait abaissé le canon du fusil à pompe, le détournant vers la gauche. La détonation assourdissante prit Malko par surprise. Des plombs sifflèrent, un nuage de poussière s'éleva du plancher et des bibelots posés sur une desserte volèrent en éclats. Astrid Mertens avait involontairement appuyé sur la détente ! Elle poussa un cri, et se cacha le visage dans ses mains, lâchant carrément le fusil à pompe qui tomba à terre.

L'âcre odeur de la cordite emplissait la petite entrée. Malko étternua, repoussa la porte, et, les tympanes encore vibrants, amena doucement Astrid Mertens en pleine crise de nerfs jusqu'à un petit canapé du living-room où elle s'effondra. Il comprenait pourquoi l'OTAN avait attendu pour la contacter.

— Pardon, pardon ! gémit-elle, je ne voulais pas vous tuer.

— Ce n'est rien, affirma-t-il.

L'abandonnant quelques instants, il alla fouiller dans un meuble-bar, y trouva une bouteille de cognac Gaston de Lagrange VSOP, remplit un verre et l'apporta à la jeune Belge. Elle le vida d'un coup, s'empourpra, reposa brutalement le verre et essuya ses yeux pleins de larmes.

— Excusez-moi, fit-elle, ça va mieux. Je n'ai pas dormi depuis deux jours. Et je l'aimais tellement, ma mère...

De nouveau, un flot de larmes la submergea. Assis en face d'elle, Malko attendit qu'elle se calme. C'était une belle plante blonde, plutôt vulgaire, les traits lourds, mais sexy en diable. Peut-être aurait-elle quelque chose à dire...

* *

*

Le petit salon ressemblait à une fumerie. Astrid Mertens, les yeux rouges, enchaînait Gauloise blonde sur Gauloise blonde, en dévidant sa pauvre histoire. Malko avait l'estomac tordu par la faim. Alexandra devait trépigner de fureur au bar de l'Amigo : il était huit heures moins le quart. Impossible d'arrêter la jeune Belge, qui, hélas, ne disait rien d'intéressant. Sinon sa conviction profonde que sa mère avait été assassinée sur l'ordre de l'OTAN...

Profitant d'une pause, alors qu'Astrid vidait son troisième verre de Gaston de Lagrange VSOP sur glace, Malko demanda :

— Vous pensez qu'elle n'avait pas tout dit à ce journaliste du Soir ?

Elle inclina la tête affirmativement.

— Oui. Elle m'a dit qu'elle avait gardé des « munitions ». Des détails importants. Mais je n'en sais pas plus.

Astrid Mertens ruminait sa tristesse et ses souvenirs, et Malko cherchait l'occasion de se retirer. À part un risque certain, sa visite n'avait servi à rien. Astrid Mertens ne pouvait le mettre sur aucune piste. Soudain, elle demanda :

— Vous avez vu Alfred Jonnart ?

— Le journaliste du Soir ? Non.

— Vous devriez. Il était très lié à ma mère. C'était son copain, à un moment. Elle l'aimait beaucoup. Il sait peut-être des choses qu'il n'a pas dites dans son journal. Je vais vous donner son numéro chez lui, parce qu'il n'est pas beaucoup au Soir.

Elle se leva et revint avec un petit carnet rouge.

— C'était l'agenda de ma mère, bredouilla-t-elle, de nouveau en larmes. Voilà : 024 329 812. C'est à Bruxelles. Appelez-le de ma part.

Elle se laissa tomber sur le canapé. Malko en profita pour poser une carte de visite personnelle sur un guéridon et s'esquiver.

— Je vais vous laisser.

Astrid se releva brusquement, dévoilant presque toutes ses longues cuisses charnues. Elle était aussi grande que Malko. Les lèvres gonflées, la poitrine en avant, elle attirait au moins autant le viol que la compassion.

— Je ne voulais pas vous tuer, répéta-t-elle en tirant sur sa jupe. Mais je vous ai pris pour un de...

— ... Ces salauds, compléta Malko. Ce n'est pas grave, mais le parquet est bien abîmé. Pourquoi avez-vous un fusil à pompe chez vous ?

— À cause des cambrioleurs... Il y en a beaucoup. Mais je ne sais pas m'en servir. C'est maman qui l'avait acheté.

— Si vous vous souvenez de quelque chose, je vous ai laissé mon téléphone. N'hésitez pas à m'appeler, lui dit-il avant de partir.

Il fonça à l'Amigo, mais Alexandra n'était pas au bar. Il trouva un message disant qu'après l'avoir attendu, elle était allée dîner avec des amis. Déçu, Malko composa sur son portable le numéro d'Alfred Jonnart.

* *

*

Avec sa barbe soyeuse et sa voix douce, hésitante, Alfred Jonnart ressemblait un peu à un pasteur... Plutôt négligé, massif, sa chemise n'arrivant pas à cacher son embonpoint, il jeta un regard atterré à l'énorme steak-frites que venait de déposer devant lui le garçon de la brasserie Rubens.

— Il ne faut pas que je mange tout ça ! soupira-t-il. Toutes les semaines, je suis pesé... Je fais partie des « weight-watchers ». Si j'ai pris des kilos, je reçois une amende.

— Vous ne mangerez pas demain, conseilla Malko, qui s'était contenté d'une salade.

Lorsqu'il avait appelé le journaliste, celui-ci rentrait tout juste du Soir. Ils s'étaient donné rendez-vous au Rubens, une brasserie de la rue de la Montagne, au cœur de Bruxelles. Malko s'était présenté comme reporter au Kurier de Vienne, et Alfred Jonnart n'avait posé aucune question. Flatté d'être interviewé par un confrère étranger. Lorsqu'il eut nettoyé son assiette, Malko se résolut à lui poser la question de confiance.

— Que pensez-vous, d'abord, de l'histoire d'Agathe Mertens ?

Le journaliste lui adressa un regard surpris.

— Mais elle est vraie, évidemment ! Sinon, je ne l'aurais pas publiée.

Il était si sincère que Malko en fut gêné. C'était un homme clair,

dans lequel on lisait à livre ouvert. Il tenta de le déstabiliser.

— Agathe Mertens était votre maîtresse, m'ont dit les gens de l'OTAN.

Alfred Jonnart sourit dans sa barbe.

— Maîtresse, c'est un bien grand mot. Une copine avec qui je baisais de temps en temps. Mais c'était il y a longtemps. On se voyait comme ça, et elle me donnait quelques informations. Mais quand elle m'a appelé pour me parler de l'histoire Olaf Palme, il n'y avait plus rien entre nous depuis longtemps. D'abord, j'ai été sceptique, mais Agathe n'était pas une folle, ni une mythomane... Elle m'a révélé beaucoup plus de choses qu'il n'y avait pas dans mon papier.

— Et ça ne vous a pas étonné que l'OTAN ait fait assassiner le Premier ministre suédois ?

Le journaliste belge fit la moue, avec un sourire mélancolique.

— Vous savez, la CIA avait bien essayé d'empoisonner Fidel Castro. En Amérique latine, les Américains ont fait tuer beaucoup de monde. C'est un de leurs hommes qui a assassiné l'évêque de San Salvador, Mgr Romero. En Afrique, ils ont fait assassiner Patrice Lumumba et beaucoup de dirigeants progressistes. Alors, pourquoi pas Palme ? J'ai l'impression qu'il leur posait un sacré problème.

Visiblement le cœur d'Alfred Jonnart penchait à gauche... Mais il semblait de bonne foi. Malko commençait à être troublé. Il chercha un autre angle.

— De son aveu même, cela fait pas mal de temps qu'Agathe Mertens était en possession de ces informations, remarqua-t-il. Pourquoi avoir attendu si longtemps pour en parler ?

Alfred Jonnart alluma une Gauloise blonde, en regardant tristement son assiette vide.

— C'est la question que je lui ai posée, dit-il posément. Voilà ce qu'elle m'a dit. La première personne à lui avoir parlé du meurtre d'Olaf Palme, c'est cet agent de la DIA qui est venu à Bruxelles et avec qui elle a eu une aventure, Georges Cromwell. C'est à la suite de ce qu'il lui a dit qu'elle a cherché et trouvé des documents, ici, à l'OTAN, qui corroboraient ces révélations. Dès lors, elle a été persuadée qu'il disait la vérité... Ils étaient restés en contact téléphonique. Ce Cromwell semblait avoir entrepris une sorte de « croisade » contre ses anciens employeurs. Par idéalisme. Il disait savoir beaucoup de choses sur les opérations clandestines sanglantes des Américains. Agathe l'a eu au téléphone il y a six mois. Il était très excité et lui a dit avoir identifié l'assassin d'Olaf Palme. Le fameux mercenaire iranien. Il avait l'intention d'aller le voir.

— Où ?

Alfred Jonnart secoua la tête.

— Je l'ignore. Il ne le lui a pas indiqué. Il lui a seulement dit qu'il

se sentait en danger, que ses recherches étaient dangereuses.

Malko se sentit soudain mal à l'aise.

— Georges Cromwell est mort, dit-il. Il y a quelques semaines, aux États-Unis.

Le journaliste acquiesça.

— Je sais. Ça ne vous paraît pas suspect ?

— J'ai posé la question aux gens de l'OTAN. Ils disent qu'il a eu une crise cardiaque.

Alfred Jonnart eut un sourire ambigu.

— Une crise cardiaque ? Elle serait venue bien à point. Agathe pensait qu'il risquait d'être assassiné.

— Vous le croyez aussi ?

— Bien sûr, je n'ai pas de preuves, mais c'est bien possible... C'est déjà arrivé dans des affaires semblables. Même chez nous en Belgique. On fait taire les témoins gênants... C'est en partie ce qui a décidé Agathe à parler.

Malko avait du mal à cacher son trouble. Pourquoi, plus de dix ans après, l'affaire Palme refaisait-elle surface ? Dans son métier, il ne croyait pas aux coïncidences. Il devait y avoir une logique à cet enchaînement étonnant. Des révélations explosives, étayées par des documents secrets sur un crime non élucidé vieux de onze ans, une crise cardiaque et ensuite la mort suspecte d'Agathe Mertens... À la fin, il en éprouvait une sensation de malaise. Alfred Jonnart le regardait par en dessous, en tirant sur sa Gauloise blonde. Malko relança la conversation.

— Vous allez continuer l'affaire ?

— Oui, fit Jonnart, sans explication. Au journal, ils n'étaient pas chauds au début. Ici, l'OTAN, c'est sacré. La mort d'Agathe a tout changé. Ils y croient, eux aussi. Ils m'ont donné le feu vert pour aller en Suède.

— En Suède ? s'étonna Malko. Ce n'est pas là-bas que vous trouverez le meurtrier d'Agathe Mertens. S'il y a eu meurtre...

Alfred Jonnart caressa sa barbe avec un sourire doux.

— Je ne pense pas. Mais il y a là-bas un témoin important. Son nom apparaît dans les documents « COSMIC TOP SECRET » de l'OTAN. Le général Jerker Brunns. Peut-être acceptera-t-il de parler. Je suis en train de chercher son adresse. Moi je voulais aller en Floride enquêter sur la mort de Georges Cromwell, mais ils n'ont pas voulu.

— Que faisait ce Brunns ?

— Il était membre du réseau Gladio suédois et, d'après Agathe, il aurait participé à l'opération Yggdrasil.

— Je croyais que c'était un Iranien qui avait tué Olaf Palme ?

— Il avait besoin de logistique locale...

— Bien sûr, approuva Malko.

C'est Thomas Jenkins qui allait être heureux. D'autant qu'Alfred Jonnart risquait de ne pas être le seul journaliste à avoir cette idée. Il demanda l'addition. Le temps avait changé, et il tombait quelques gouttes.

— Vous avez une carte ? demanda timidement Alfred Jonnart.

Malko lui en donna une à l'en-tête du Kurier, dont le rédacteur en chef le couvrait.

— J'irai peut-être en Suède, moi aussi, dit-il. Je vais demander à mon journal.

— Alors, peut-être à un de ces jours, conclut Alfred Jonnart, ravi de son dîner.

* *

*

Thomas Jenkins, le chef de station de la CIA, tirait sur sa pipe éteinte d'un air absent. Son visage avait pris une teinte gris souris qui le rendait encore plus sinistre. Les doubles vitrages arrêtant le bruit de la circulation, ils auraient pu se croire dans un caisson insonorisé. Les voitures défilaient trois étages plus bas comme des fantômes impalpables.

Malko arrivait au bout de son récit. L'Américain ôta sa pipe de sa bouche, comme s'il s'arrachait une dent.

— My God ! dit-il d'une voix blanche. Il ne faut surtout pas que ce journaliste parle au général Brunns. Ni lui, ni un autre.

Tous les feux rouges s'allumèrent en même temps dans la tête de Malko.

— Pourquoi ?

Thomas Jenkins mit plusieurs secondes à répondre.

— Cela n'a rien à voir avec leur prétendu complot Yggdrasil, affirma-t-il. Mais le général Jerker Brunns a pendant des années travaillé secrètement pour l'OTAN.

— Mais la Suède n'en fait pas partie, objecta Malko.

— Justement, fit l'Américain. Les Suédois possèdent sur la Baltique deux stations d'écoute permettant de localiser les sous-marins soviétiques : Muskö et Kariskfona. Théoriquement, nous n'avions pas accès aux informations recueillies par ces stations, en raison, justement, de la neutralité suédoise. Or, le général Brunns, grâce au réseau Gladio dont il faisait partie, a pu nous faire parvenir ces informations. Pendant des années, cela nous a rendu des services inestimables... Vous comprenez que je n'ai pas envie qu'on exhume ce problème aujourd'hui...

— Dans ce cas, suggéra Malko, ne serait-il pas plus simple d'envoyer un message à ce général suédois, lui enjoignant de ne pas

répondre aux questions des journalistes ?

— Bien sûr, bien sûr, reconnut Thomas Jenkins, mais nous n'avons pas eu de contacts avec lui depuis longtemps. Il est à la retraite. Nous ignorons dans quel état d'esprit il se trouve. Peut-être est-il devenu pacifiste, comme ce salaud de Georges Cromwell, et va-t-il se mettre à raconter des horreurs...

Malko faillit suggérer de le tuer, comme les autres ! Mais il se retint à temps.

— Vous allez partir pour la Suède, conclut Thomas Jenkins. Avant tout, il faut verrouiller le général Brunns.

Devant l'expression étonnée de Malko, Thomas Jenkins, après s'être assuré d'un regard circulaire que la porte était fermée, émit un petit sifflement désagréable avec sa pipe vide, fit claquer sèchement le capot du Zippo posé sur son bureau et laissa tomber :

— Cela ne vous a pas étonné que la Company fasse appel à vous ?

— J'avoue ne pas y avoir pensé, reconnut Malko. Pourquoi ?

— La procédure normale serait que le service de sécurité de l'OTAN traite ce genre d'affaire, expliqua le chef de station. Nous n'y sommes impliqués ni de près ni de loin. Seulement, l'ordre est venu de la Maison-Blanche de mener une enquête indépendante de celle de l'OTAN. En effet, Oscar Peck ne dispose pas d'agents capables de mener une enquête à l'extérieur. Eux assurent la sécurité intérieure de l'OTAN. Et le contre-espionnage.

— Il y a le FBI...

Il crut que Thomas Jenkins allait se signer... Ce dernier secoua énergiquement la tête.

— Le FBI ! Vous n'y pensez pas. Avec leurs gros sabots ! Et puis, ils n'ont pas le droit d'enquêter hors des États-Unis.

— La Company non plus, remarqua perfidement Malko.

Thomas Jenkins lui expédia un regard noir.

— Je crois que vous êtes mêlé aux opérations clandestines depuis assez longtemps pour savoir que nous y arrivons. Avec des méthodes différentes. Et des gens différents. Comme vous.

— Merci, fit Malko, pince-sans-rire.

— Des gens comme Oscar Peck sont tout juste bons à retrouver des voleurs de poules, conclut avec mépris le chef de station de la CIA.

La collaboration entre agences fédérales faisait tous les jours des progrès...

Malko était quand même de plus en plus perplexe. On l'envoyait mener une enquête sur une affaire qui n'existait pas, qui avait été décrite par Oscar Peck comme un « ramassis de fantasmes malsains ». Comme pour le décider, Thomas Jenkins ajouta vivement :

— Ne prenez pas cette affaire à la légère ! Washington est très nerveux. N'oubliez pas que c'est l'année de l'élargissement de l'OTAN.

Il faut que l'Alliance garde une image intacte, propre, intègre. Or, Olaf Palme était l'enfant chéri des Soviétiques. Il leur a rendu des tas de services, par naïveté ou conviction, nous n'en saurons jamais rien. Il a emporté ses secrets dans sa tombe. Je vais peut-être vous apprendre quelque chose. Savez-vous combien de non-Soviétiques ont eu l'insigne honneur d'avoir un timbre à leur effigie émis en Union soviétique ?

— Non, avoua Malko.

Thomas Jenkins brandit son index et son majeur d'un air satisfait.

— Deux ! En soixante et onze ans. Le premier s'appelait Richard Sorge. Ce fut peut-être le meilleur espion de la Seconde Guerre mondiale. Il travaillait pour l'Union soviétique à l'ambassade d'Allemagne à Tokyo et fut en mesure d'apporter à Staline des renseignements incroyables, dont la date de l'attaque allemande contre l'Union soviétique, en juin 1941, l'opération « Barberousse ». Il a été pendu par les Japonais en janvier 1945, à Tokyo. Les Soviétiques avaient refusé de l'échanger, pour ne pas avouer son appartenance au Komintern. Avant son exécution, un représentant de l'ambassade soviétique à Tokyo vint le voir dans sa cellule pour lui annoncer que le camarade Staline l'avait fait « Héros de l'Union soviétique », mais qu'il était impossible de le sauver. Ils n'avaient plus besoin de lui...

— Je connais cette histoire, approuva Malko.

— Six mois après, un timbre fut émis en Union soviétique, à l'effigie du camarade Richard Sorge. Héros de l'Union soviétique. Quarante ans plus tard, en avril 1986, un autre timbre est sorti en Union soviétique, à l'effigie d'Olaf Palme, combattant de la Paix.

Un ange traversa le bureau, les ailes frappées de l'étoile rouge à cinq branches, symbole du communisme.

— Vous pensez qu'Olaf Palme était un agent soviétique ? demanda Malko.

Thomas Jenkins posa avec soin sa pipe sur la table.

— Certains, et non des moindres, en sont persuadés, d'autres le supposent. L'histoire tranchera. En tout cas, agent ou pas, il leur a rendu d'éminents services.

— Ils ne l'ont quand même pas liquidé ?

— Non, bien sûr. Mais, s'ils peuvent voler à son secours, tout en nous causant des emmerdements, ils n'y manqueront pas. Déjà, deux ans après sa mort, le KGB avait réalisé un film disant que nous, la CIA, avions assassiné Palme. Les Suédois l'ont passé à la télé, mais à une heure tardive. Aujourd'hui, si on leur donne du grain à moudre, ils vont se déchaîner.

Il griffonna quelques mots sur une carte et la tendit à Malko.

— Voilà le nom et le téléphone de mon homologue à Stockholm : Burt Hower. Il est prévenu. Take care.

Malko se leva.

— Qu'est-ce que je dois faire exactement à Stockholm ? M'assurer que le général Brunns ne dira pas de bêtises aux journalistes ? Puisque l'opération Yggdrasil n'a jamais existé que dans l'imagination d'Agathe Mertens, il n'y a aucune enquête à effectuer...

Thomas Jenkins fixa longuement Malko, puis laissa tomber, d'une voix pour la première fois mal assurée :

— Je veux m'assurer que personne n'a menti dans cette histoire. Que nous avons les cuisses propres.

» Autrement dit, la CIA n'était pas tout à fait certaine qu'il n'y ait pas de cadavre dans le placard. Et que l'OTAN, pur et dur, n'ait pas glissé un tout petit doigt dans une inavouable manip qui s'était terminée par la mort du Premier ministre, Olaf Palme, probable agent d'influence de l'Union soviétique.

CHAPITRE IV

L'autoroute E-4 déroulait son double ruban d'asphalte au milieu d'un océan de sapins, creusé, de-ci de-là, d'îlots de grands ensembles hideux, du même blanc uniforme, propres et froids comme des hôpitaux, sans plus de charme qu'une borne kilométrique. Les maisons individuelles – de minuscules chalets de bois – étaient l'exception. La Suède était le pays du collectivisme... Beaucoup de gens travaillaient à Stockholm, mais préféraient habiter à plusieurs dizaines de kilomètres du centre, pour fuir une pollution urbaine inexistante.

Ce paysage monotone, ajouté à l'allure d'escargot de conducteurs terrorisés par une police aussi féroce qu'omniprésente, inclinait au sommeil. Bizarrement, les Suédois conduisaient phares allumés, en plein jour. Par sécurité... Malko, au volant de son Audi de location, avait du mal à garder les yeux ouverts et faillit rater le panneau indiquant Sigtuna.

Il changea rapidement de file, sans mettre son clignotant, ce qui lui valut plusieurs coups de klaxon réprobateurs. Dans le cœur de chaque Suédois sommeillait un policier. La bretelle menait à un lacs de routes secondaires et il dut ralentir pour lire les indications données par le chef de station de la CIA à Stockholm, Burt Hower. Celui-ci avait indiqué comment atteindre la maison où s'était retiré le général Jerker Brunns, l'ami de la CIA et des Américains. Il habitait à une trentaine de kilomètres au nord-est de Stockholm, dans une région légèrement vallonnée, très résidentielle.

Malko était arrivé le matin même et s'était installé au Grand Hôtel, le meilleur de la ville, face au Strömmer, le bras de mer séparant le nord de la ville de Gamla Stan, la vieille ville abritant le château royal. Bien qu'on ne soit qu'en septembre, cela sentait déjà l'hiver : les vapeurs blancs qui en été servaient à visiter Skärgården, l'archipel à l'est de Stockholm, étaient déjà désarmés. Signe d'ouverture sur le monde, trois horloges Breitling, au-dessus de la réception de l'hôtel, donnaient l'heure de New York, de Stockholm et de Tokyo.

Le rendez-vous avec le général Brunns n'avait posé aucun problème. Burt Hower lui avait téléphoné lui-même, annonçant la visite d'un « ami », sans plus de détails. D'origine suédoise, parlant couramment la langue, Burt Hower, petit, rondelet et chauve, n'avait aucune idée de la raison de la visite de Malko. Il avait seulement reçu pour instruction de répondre à ses demandes. Quant au général Brunns, il savait seulement que c'était un ancien collaborateur de la Company.

Suivant scrupuleusement ses indications, Malko tournait et virait

au milieu des sapins. Il arriva enfin à un petit chemin descendant en pente douce vers un grand lac : Munkhomsvagen. Le numéro 6B était un chalet de bois à la peinture écaillée, au milieu d'un jardin en friche. Une planche surmontée d'un petit drapeau suédois, au-dessus du portail, indiquait « J. BRUNNS ». Le soleil, déjà bas sur l'horizon, se reflétait dans le lac en contrebas. On se serait cru à des centaines de kilomètres de Stockholm.

Le chalet du général à la retraite, de plain-pied, était plutôt modeste, mais les militaires font rarement fortune. Malko poussa le portail, suivit la petite allée de pierre et appuya sur la sonnette, déclenchant un carillon cristallin. Il avait du mal à croire que, dans cette retraite paisible, il allait trouver les réponses aux questions que se posait la CIA.

La porte de bois s'ouvrit et il distingua une silhouette dans la pénombre de l'entrée. Une voix de femme dit en anglais :

— Please, come in.

Malko obéit. Il régnait dans le chalet une température de sauna qui contrastait avec la fraîcheur extérieure. Celle qui l'avait accueilli alluma et il put la voir. Une grande blonde en fin de quarantaine, au regard bleu, au visage volontaire, avec un menton presque prognathe, une grande bouche à peine maquillée. Elle était vêtue d'une longue robe noire très fluide, tombant jusqu'aux chevilles, qui découvrait des bottines au bout pointu très 1900.

— Vous êtes M. Malko Linge ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je suis Léna, la compagne du général Jerker Brunns.

Le ton de sa voix indiquait qu'elle en était très fière. Son sourire plein de sensualité et ses seins orgueilleux firent penser à Malko que la retraite du général suédois ne devait pas être trop triste...

— Le général est-il là ? demanda-t-il.

Léna posa une main légère sur son avant-bras.

— Bien sûr ! Venez, il vous attend.

Il la suivit dans une pièce tout en longueur, dont les murs disparaissaient sous les tableaux et les photos, en face de grandes baies donnant sur le lac.

Le général Jerker Brunns se trouvait tout au fond de la pièce, allongé sur un divan. Ses cheveux blancs et ses traits creusés aux pommettes saillantes, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, lui donnaient un peu l'aspect d'une momie. Il semblait très grand et très maigre.

Un verre à la main, il avait l'air de somnoler. Un guéridon à côté de lui supportait un plateau avec des biscuits, du saumon fumé, du brie, une boîte de thé des steppes de Petrossian et un véritable bar ! De l'Aquavit, de la vodka Absolut, du Defender Very Classic Pale, du

Cointreau, de la bière.

Léna appela d'une voix douce :

— Jerker.

Le général souleva les paupières, posa son verre, esquissa un sourire découvrant des dents abîmées et tendit une main osseuse à Malko.

— Welcome ! Welcome ! dit-il d'une voix cassée. Sit down and have a drink(9).

Malko s'installa à côté de lui et Léna prit place en face de Malko, croisant les jambes assez haut pour qu'il aperçoive, émergeant des bottines, des bas noirs brillants et opaques. Puis, Malko reporta son regard sur son hôte, pour vérifier sa première impression. Atterré, il fut certain que l'officier supérieur suédois était saoul comme une grive.

* *

*

Léna se pencha à son oreille et murmura quelques mots en suédois. Aussitôt, il se produisit une sorte de miracle : Jerker Brunns se redressa, lissa ses cheveux blancs et déplia sa grande carcasse pour prendre la main tendue de Malko dans les deux siennes.

— Ça me fait tellement plaisir de vous voir, dit-il d'une voix légèrement pâteuse. Il y a longtemps qu'on n'avait pas fait appel à moi. Et pourtant, je suis votre ami ! Un de vos meilleurs amis dans ce pays. Que puis-je faire pour vous ?

Il ajouta quelques mots en suédois pour Léna, qui se précipita sur le plateau chargé de bouteilles. En un clin d'œil, elle eut versé un verre de Defender Very Classic Pale au général, une vodka à Malko et se confectionna un « Kamikaze », à base de Cointreau, de vodka et de citron. Malko observait le général Brunns. Ce dernier pensait visiblement que la CIA venait lui demander un nouveau service. Il leva son verre :

— Sköl !

Il le vida d'un trait et le reposa. Léna sourit à Malko, et dit :

— Jerker est un peu amer, parce qu'il a rendu beaucoup de services à votre pays et que personne ne s'occupe plus de lui. Il n'est même pas invité à la fête du 4 Juillet.

Malko n'essaya pas d'expliquer qu'il n'était pas américain ; pour le général suédois, puisqu'il venait de la part de l'ambassade, c'était automatique. Ce vieil homme l'intriguait. Il avait encore le regard vif, son anglais rugueux était tout à fait compréhensible et il semblait jouir de toutes ses facultés... Il se pencha vers lui.

— Je sais que vous avez rendu beaucoup de services depuis Gladio,

dit-il.

Au mot de Gladio, l'œil de Jerker Brunns s'alluma.

— C'était il y a longtemps ! dit-il. J'étais lieutenant. Nous, dans l'armée suédoise, nous enrégions d'être neutres. J'ai toujours détesté le communisme. Quand j'ai été recruté pour organiser Gladio ici, je pensais que nous allions servir très vite : on sortait de la guerre de Corée et on ne parlait que de menaces à l'Est. Je me souviens, j'ai été reçu par un homme très gentil à votre ambassade. Je me rappelle encore son nom : William Colby. Il a organisé une conférence en Grande-Bretagne avec des officiers de différents pays de l'OTAN. Il m'a demandé de créer une structure secrète, destinée à animer un mouvement de résistance, en cas d'invasion soviétique.

Le général Brunns n'avait pas perdu la mémoire. William Colby, avant de diriger la CIA dans les années 70, avait été en poste à Stockholm.

— Et vous l'avez fait ? demanda Malko.

Le général Brunns, ravi d'évoquer ses souvenirs, se resservit du Defender.

— Bien sûr ! J'ai recruté des jeunes officiers et des policiers. Tous des gens sûrs, anticomunistes viscéraux. J'ai baptisé cette structure Yggdrasil, continua-t-il. C'est le nom d'un arbre qui tient un rôle important dans la mythologie suédoise.

Malko sentit son poulx monter vertigineusement. Yggdrasil, c'était justement le nom de code de l'opération dénoncée par Agathe Mertens, celle qui visait à l'élimination physique d'Olaf Palme, près de trente ans après la création du réseau Gladio en Suède.

Léna, silencieuse, posait son regard brillant alternativement sur Malko et sur son vieil amant.

— Jerker est un homme formidable, dit-elle avec chaleur. Il a fait des tas de choses.

Pour célébrer ces exploits passés, elle se resservit Cointreau et vodka pour un « Kamikaze » à assommer un mammoth.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda Malko.

Jerker Brunns eut un sourire mélancolique.

— Les Soviétiques ne nous ont jamais envahis. Mais j'ai continué à aider l'OTAN. Je recueillais pour son compte des informations de nos stations d'écoute militaires qui surveillaient les sous-marins nucléaires soviétiques. J'ai conservé mon réseau, en partie, afin de repérer les éléments anti-OTAN, susceptibles de saboter notre action. Un haut fonctionnaire de la Säpo(10) m'y a aidé. À son tour, il a recruté des gens sûrs au sein de la police. L'idée était toujours la même : lutter contre la subversion. Ils ont donné quelques bonnes corrections aux Turcs du PKK qui travaillaient avec le KGB. Bien sûr, ce n'était pas légal, mais, hein...

Il eut un petit rire et se versa une nouvelle rasade de Defender Very Classic Pale. Malko était fasciné et troublé. Agathe Mertens n'était pas une mythomane... L'homme qu'il avait devant lui pouvait être l'organisateur du meurtre d'Olaf Palme. Il fallait absolument en avoir le cœur net.

— Vous n'aviez pas de problème avec le gouvernement suédois ? demanda-t-il innocemment.

Le visage du général Brunns s'assombrit.

— Si, bien sûr ! Dès que ce traître d'Olaf Palme est devenu Premier ministre !

On y était.

— Pourquoi dites-vous « traître » ? interrogea Malko.

— Parce que c'en est un, un traître de classe ! fulmina Jerker Brunns. Sa mère était née Von Knirien. Une grande famille aristocratique. Lui-même a travaillé à l'Information Býrö, le renseignement militaire en 1951. Il était officier de réserve. Mais ensuite, il a été recruté par les Soviétiques, il a pris la tête du parti socialiste et a entrepris de démolir ce pays.

— Vous pensez vraiment que c'était un agent soviétique ?

Jerker Brunns le foudroya du regard.

— Évidemment. Tout le temps qu'il a été Premier ministre, il a tout fait pour aider les Soviétiques. D'abord, il a créé la commission Palme, pour dénucléariser la Scandinavie. Un vœu de Moscou. Il a cassé notre marine, en ne gardant que quelques petits bâtiments et sept sous-marins. Il voulait fermer les stations d'écoute de Muskö et Kariskfona, parce qu'elles gênaient les Soviétiques. Lorsqu'on lui signalait des incursions de sous-marins soviétiques dans nos eaux territoriales, il ne réagissait pas. Il a « cassé » la Säpo, en mutant ses meilleurs éléments, ceux qui luttaient contre les agents du KGB pullulant dans notre pays.

Il se tut, essoufflé, les yeux rouges, et termina la bouteille de Defender. Malko n'en revenait pas de cette virulente prise de position. Il ne regrettait plus d'être venu à Stockholm. Il se jeta à l'eau.

— Vous n'avez rien fait pour contrer ces agissements ?

Jerker Brunns hocha vigoureusement la tête.

— Si, bien sûr.

Mais il ne s'expliqua pas. Comme si, soudain, il craignait d'en dire trop. Malko était sur des charbons ardents. Il attendit quelques instants, mais le général Brunns, son excitation retombée, semblait se désintéresser de sa présence. Sa tête retombait doucement sur sa poitrine et ses yeux se fermaient. Il fallait le relancer. Malko sortit de sa serviette l'article du Soir et le lui tendit.

— On reparle du meurtre d'Olaf Palme, dit-il. Vous ne pensez pas que cela pourrait être ennuyeux ?

Jerker Brunns rouvrit les yeux, jeta un coup d'œil distrait à l'article

avant de le tendre à Léna en bredouillant quelque chose en suédois.

— Il n'a pas ses lunettes, expliqua-t-elle, il préfère que je lui lise.

Elle commença sa lecture, tandis que le général savourait son verre de Defender à petites gorgées. Léna lisait d'un ton monotone, expédiant parfois une œillade brûlante à Malko. Visiblement, cette visite l'excitait beaucoup... plus que Jerker Brunns, qui n'ouvrit même pas les yeux au passage où on mentionnait Yggdrasil et l'assassinat de Palme : il semblait somnoler. La nuit était totalement tombée et les lampes du living-room diffusaient une faible clarté. Léna termina sa lecture sans que le général réagisse. Un peu gênée, elle sourit à Malko.

— Tous les soirs, il s'endort comme ça. C'est passionnant, cette affaire. Quand j'ai connu Jerker, je menais une vie idiote, j'avais un magasin de saris sur Sveawagen. Il m'a fait connaître des tas de gens intéressants.

Ses yeux brillaient à nouveau. Il fallait être bien allumé pour porter des saris à Stockholm... Malko hésitait à la questionner sur la position du groupe dirigé par le général Brunns à l'égard d'Olaf Palme. Elle l'ignorait probablement. Le seul à pouvoir l'éclairer était Jerker Brunns lui-même.

— J'aimerais bien parler encore avec lui, dit-il.

Léna se leva et secoua légèrement le général.

— Jerker ! Réveille-toi !

Il sursauta, entrouvrit les yeux brièvement et lâcha d'une voix pâteuse :

— Le ministre d'État était un salaud ! Un rouge !

Malko sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Si un journaliste recueillait ce genre de parole historique définitive, personne ne douterait plus des accusations d'Agathe Mertens. Le menton sur sa poitrine, Jerker Brunns s'était endormi. Étant donné la quantité d'alcool qu'il avait engloutie, il ne risquait pas de se réveiller de sitôt. Léna fixa Malko et rompit le silence.

— Jerker souffre beaucoup du dos, c'est pour cela qu'il boit un peu...

Un peu... À vue de nez, il avait liquidé une bouteille entière de Defender. Léna renchérit :

— Demain, il sera tout à fait bien. Il faut le laisser se reposer, maintenant.

Malko était bien de cet avis et esquissa le geste de se lever. Elle l'arrêta d'un sourire.

— Attendez ! Vous avez le temps. Je suis heureuse de voir quelqu'un. Les visites sont rares. Les amis du général ne se déplacent pas beaucoup. Bientôt c'est l'hiver, on ne bougera plus.

Elle se reversa du Cointreau et de la vodka pour un nouveau « Kamikaze » et termina la bouteille de vodka pour Malko. Jerker

Brunns était aussi immobile que s'il était mort, et bizarrement, Léna, elle, semblait pleine de vie. Malko écouta d'une oreille distraite son bavardage, ses histoires de saris, de vie mondaine. Lorsqu'elle se taisait, son regard se posait sur lui d'une façon insistante, presque gênante. Sans cesse, elle croisait et décroisait les jambes, comme si elle était mal assise. Finalement, après un coup d'œil ostensible à sa Breitling Crosswind, Malko se leva :

— Je crois que je vais regagner Stockholm.

— Vous n'avez rien mangé, fit Léna d'un ton de reproche.

— Je n'ai pas faim, affirma Malko, qui avait lui aussi pas mal bu.

Quand pourrai-je revoir le général ?

Léna se leva à son tour.

— Nous allons à Stockholm demain matin, dit-elle.

— Dans ce cas, nous pourrions déjeuner ensemble, suggéra Malko.

Léna parut enchantée.

— Bien sûr. Où ?

— Je ne connais pas bien Stockholm...

Elle réfléchit quelques instants avant de proposer timidement :

— Il y a la brasserie Riche, dans Birger-Jarls Gatan, à côté du Dramatiska Teatern.

— Parfait, approuva Malko. Je vous attendrai vers midi et demi. Je vous laisse le numéro de mon portable, au cas où vous auriez un empêchement.

Il le griffonna sur un bristol. Léna s'était penchée par-dessus son épaule, il pouvait sentir le parfum dont elle s'était arrosée et il lui sembla que les pointes de ses seins frôlaient son dos, mais c'était sûrement par inadvertance. Il fallait absolument qu'il reparle au vieux général. Lui seul pouvait lui dire si la CIA mentait ou non. Il traversa le living, Léna le rejoignit dans la minuscule entrée.

— Je suis ravi d'avoir bavardé avec vous, dit-il.

Elle le regardait fixement, très droite, un sourire ambigu aux lèvres. Soudain, ses yeux bleus prirent une expression différente, trouble. Elle se rapprocha et colla sa bouche contre l'oreille de Malko, comme pour lui confier un secret. Elle dit d'une voix égale, avec son charmant accent :

— Vous n'aviez pas envie de parler de tout ça, ni de m'écouter en parler. Je vous ai observé. Vous pensiez à tout autre chose.

Elle se tut, reprit son souffle et conclut :

— J'aimerais que vous me fassiez jouir.

Pour confirmer son désir, elle lui mordilla le lobe de l'oreille, comme un chat qui joue. Elle se rapprocha encore et, cette fois, ses seins se pressèrent bien contre lui. Ses yeux dans les siens, elle précisa :

— Jerker dort. Et il ne me baise plus depuis longtemps.

Une bouche qui sentait bon le Cointreau s'écrasa doucement sur la sienne. Les mains de Léna se nouèrent dans le dos de Malko et elle se serra de toutes ses forces contre lui, le pubis en avant. Elle l'embrassa habilement, bougeant doucement, guettant l'éveil de son désir. Malgré lui, Malko épiait les bruits du living-room, mais aucun signe de vie n'en provenait. Léna devait être sûre de son coup. Patiemment, elle continuait son entreprise de séduction. Avec une souplesse inattendue, elle se laissa glisser et s'accroupit sur le plancher. Malko sentit deux mains agiles le libérer, puis une bouche chaude se referma sur lui.

Léna ne s'attarda pas à cette gâterie. Dès qu'elle le jugea en état de lui rendre hommage, elle se releva avec la même souplesse, le prit par la main et l'entraîna silencieusement. Elle poussa une porte, alluma une lumière tamisée. Malko découvrit une chambre tapissée de papier à fleurs, sobrement meublée. Léna se retourna, lui fit signe d'entrer et le poussa vers le lit où elle le fit s'asseoir. Sans même refermer la porte, elle s'approcha, prit sa longue robe noire à deux mains et la releva jusqu'à la taille, découvrant ses jambes gainées de longs bas noirs opaques et brillants, retenus par d'épaisses jarretelles rouges qui encadraient un triangle d'un blond éblouissant, que rien ne couvrait.

Elle s'approcha alors et, face à Malko, se laissa doucement glisser sur ses genoux, s'emplant d'un geste précis sur le sexe dressé. Au moment où il la pénétrait, elle exhala un soupir rauque. Rejetant sa tête en arrière, elle s'accrocha comme une noyée au cou de Malko. Elle était si prête qu'il eut l'impression d'être englouti dans une caverne humide et brûlante. Puis, Léna commença à se balancer avec lenteur, d'avant en arrière, se soulevant parfois pour retomber, encore mieux empalée. Le souffle court, concentrée sur le plaisir qu'elle faisait monter en elle, elle ne disait pas un mot, se servant de Malko comme d'un simple instrument de plaisir.

Malko ne pensait plus au général, dans la pièce voisine. Toute cette histoire était folle. Soudain, Léna s'agita de plus en plus vite, un sifflement sortit de ses lèvres, tout son bassin fut agité d'une violente secousse et elle retomba contre lui, toujours empalée. C'est alors qu'elle réalisa qu'il la transperçait toujours, qu'il n'avait pas joui. Aussitôt, elle repartit de plus belle, déclenchant très vite le plaisir de Malko. Lorsqu'elle sentit la semence l'envahir, elle devint comme folle, cria et eut un second orgasme.

Le temps de récupérer, elle s'arracha de Malko, laissant sa robe retomber jusqu'à ses chevilles. Tandis qu'un peu étourdi, il se rajustait, elle sortit de la chambre. Ils se retrouvèrent dans l'entrée. Léna arborait le sourire de la Joconde. Son maquillage avait un peu coulé, mais toute son attitude exprimait une satisfaction profonde.

— Il dort, dit-elle. À demain, au Riche.

Elle n'embrassa même pas Malko, se contentant d'un sourire

affectueux. En redescendant Munkhomsvagen, il se demanda si elle avait prémédité son coup, ou si elle ne mettait jamais de culotte pour exciter son vieil amant. Cela n'avait qu'une importance relative. Tout dépendait du rendez-vous du lendemain. À jeun, le général Brunns allait-il accepter de parler ? Ses sentiments à l'égard d'Olaf Palme ne faisaient aucun doute : il le haïssait.

Malko se demanda soudain si la CIA ne l'avait pas envoyé à Stockholm en sachant ce qu'il allait y trouver : les traces d'un vieux complot pas très ragoûtant, terminé par un meurtre.

* *

*

Le Riche était un des rares endroits de Stockholm un peu vivant, au début de Birger-Jarls Gatan. Arrivé en avance, Malko avait eu le temps de flâner sur les « Champs-Élysées » de Stockholm. Admirant au passage une boutique de décoration proposant les dernières créations de l'architecte d'intérieur parisien Claude Dalle. Des ensembles Art Déco, des tables en laque, de quoi réchauffer la froideur scandinave. Malko s'était installé à la terrasse et admirait, pour tuer le temps, des tableaux modernes exposés dans la salle. Il y avait peu de monde. Les Suédois déjeunaient peu et vite.

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind. Le général et Léna étaient en retard de vingt bonnes minutes. Il composa le numéro de Sigtuna.

Pas de réponse.

Donc, ils étaient en route.

Une minute ne s'était pas écoulée, que son portable sonna. Il reconnut immédiatement la voix de Léna. Ce qu'elle dit lui expédia une sérieuse décharge d'adrénaline dans les artères.

— Venez vite, fit-elle. Je suis à la station de métro Ostermalmstorg. Sur le quai 1. Il s'est passé quelque chose de terrible.

CHAPITRE V

— Où est cette station ? demanda-t-il.

— Un peu plus haut dans Birger-Jarls Gatan. Venez vite !

Sa voix était entrecoupée de sanglots, elle pouvait à peine parler. À peine eut-elle raccroché que Malko s'informa auprès du garçon. La station se trouvait à une centaine de mètres, en remontant l'avenue. Cinq minutes plus tard, Malko s'y engouffrait, l'estomac noué. Le premier sous-sol ressemblait à toutes les stations de métro du monde avec ses boutiques, son odeur aigre et ses murs gris. Ensuite, on se serait cru en Russie : un colossal escalier mécanique d'un blanc d'hôpital semblait plonger dans les entrailles de la terre.

Trente mètres plus bas – il avait l'impression d'être un spéléologue –, Malko déboucha dans la station proprement dite, au sol de marbre noir. Il n'y avait que deux quais, les murs étaient recouverts de dessins, tagués à mort. À part ça, tout était d'une propreté incroyable, pas un papier par terre, pas d'odeur. Il regarda autour de lui et, repérant le panneau PAR, vit immédiatement le groupe de badauds au bout du quai. La circulation était interrompue, une rame stoppée au milieu de la station. Plusieurs policiers en uniforme essayaient de disperser les badauds. Une large zone du quai était isolée par des rubans jaunes marqués Polis. Malko repéra Léna, très élégante dans un tailleur noir. Elle le vit aussi et se précipita vers lui. La main qu'elle posa sur son bras tremblait. Ses yeux bleus étaient pleins de larmes. Elle bredouilla :

— Venez !

Ils franchirent le cordon jaune pour s'arrêter devant une forme humaine recouverte d'une toile grise d'où émergeait un pied chaussé d'un bottillon de cuir.

— Jerker est tombé sous le métro, balbutia Léna. C'est affreux... Il était...

Elle se tut, incapable d'en dire plus. Malko regarda les traînées de sang sur le quai et l'avant de la motrice immobilisée. Mort, Jerker Brunns semblait encore plus grand. Des ambulanciers apparurent avec une civière et emportèrent le cadavre. Malko entraîna Léna à l'écart.

— Que s'est-il passé ? Vous n'étiez pas avec lui ? Vous êtes venue en métro de chez vous ?

— Non. Nous avons pris la voiture jusqu'au terminus de la ligne, au nord de Stockholm, et ensuite le métro. Nous sommes descendus ici. Jerker marchait derrière moi. Comme toujours. On se disputait toujours à cause de cela. J'ai entendu une rame arriver et puis des cris. Je me suis retournée et... mon Dieu, c'était horrible ! La motrice était

arrêtée au milieu du quai et Jerker avait disparu. Il était là, en bas, sur les rails. Il y avait... Coupé en deux...

Elle marchait comme un automate. Un des policiers en train d'interroger les témoins de la scène la rattrapa et ils échangèrent quelques mots en suédois.

— Il me demande si je peux passer à la morgue pour identifier formellement le cadavre, expliqua-t-elle. C'est la loi. Je n'ai pas la force maintenant.

Ils sortirent d'Ostermalmstorg et partirent à pied vers le Riche. Léna s'y effondra, secouée par de violents sanglots. Discrètement, Malko commanda deux cognacs Gaston de Lagrange XO. Autant gagner du temps. C'était quand même une fâcheuse coïncidence, que le général Brunns meure accidentellement juste avant de s'entretenir avec lui...

* *

*

Léna avait les yeux rouges comme un lapin russe. Elle avait à peine touché à son assiette de fruits de mer, mais bu coup sur coup les deux cognacs. Son intermède érotique de la veille avec Malko semblait appartenir à un autre monde.

— Dites-moi tout ce qui s'est passé depuis hier soir, demanda-t-il.

— Ce matin, Jerker s'est levé très tôt comme toujours, expliqua Léna. Il a lu l'article que vous aviez laissé et m'a posé des tas de questions. Il semblait très affecté, inquiet même. Il m'a dit à nouveau que la mort d'Olaf Palme avait été une bénédiction... qu'il avait peur aussi : que votre visite ne lui cause des ennuis...

— Pourquoi ?

Malko était sur des charbons ardents. Est-ce que la CIA lui avait menti ?

Léna secoua la tête en décortiquant une grosse crevette.

— Je ne sais pas. Jerker ne me disait pas tout et je ne le connaissais pas il y a onze ans.

Malko chercha son regard embué de larmes.

— Pensez-vous que le général Brunns ait été mêlé au meurtre d'Olaf Palme ? D'une façon ou d'une autre ?

Léna mit longtemps à répondre.

— Je l'ignore, finit-elle par dire. Nous n'en parlions jamais. Lorsque je l'ai connu, c'était encore frais et il m'en a parlé.

— Pour dire quoi ?

— Que ce n'étaient pas les Kurdes, mais que c'était une bonne chose qu'on les soupçonne... Il semblait en savoir beaucoup. À l'époque, il allait régulièrement aux réunions d'un club de base-ball de

la police de Norrmalm présidé par son ami Gunnar Larsen. Beaucoup faisaient partie de l'organisation Yggdrasil.

— Et vous, vous en faisiez partie ?

Léna esquissa un sourire triste.

— Jerker m'avait dit que ce n'était pas pour les femmes. Mais que si les Soviétiques envahissaient un jour la Suède, on m'utiliserait pour aller séduire les officiers russes...

Elle se voyait assez bien en Mata-Hari. Il se retint de s'embarquer dans ces contes de fées. Il y avait un cadavre déchiqueté à la station Ostermalmstorg et une raison pour cela.

— Vous pensez que ces policiers ont été mêlés au meurtre d'Olaf Palme ?

Léna renifla.

— Peut-être. Yggdrasil transmettait régulièrement aux Américains des informations sur les militants anti-OTAN, sur les taupes soviétiques. Je sais que Gunnar Larsen faisait surveiller le ministre d'État.

Autrement dit, Olaf Palme. Malko se félicitait de sa visite en Suède. Plus aucun journaliste ne pourrait interroger Jerker Brunns, mais ce qu'il était en train de découvrir était explosif... Ils terminaient leurs fruits de mer dans un silence de mort et un restaurant presque vide. Léna commanda ensuite une « Margarita » : tequila, Cointreau et lime. Elle la but en silence, puis leva soudain les yeux sur Malko.

— Je me demande si c'est un accident...

Il sentit son pouls monter à 150.

— Vous croyez qu'on l'a tué ?

Léna secoua lentement la tête.

— Non. Mais il était très angoissé ce matin. À cause de votre visite. Avant de partir, il a cherché à retrouver le numéro de Gunnar Larsen. Il me l'a demandé, mais je ne l'avais pas.

— Je croyais que c'était un de ses intimes.

— Ils partageaient les mêmes convictions politiques, corrigea-t-elle, mais ils se voyaient peu à titre privé. La chute du Mur de Berlin a changé beaucoup de choses. Yggdrasil n'avait plus de raisons d'exister, après. Les Russes sont devenus nos alliés, ou presque. Il y a une délégation de la Säpo à Moscou, au KGB...

La fin de la guerre froide avait dû être un choc terrible pour tous ces combattants de l'ombre qui voyaient leur cause disparaître sans jamais avoir vraiment combattu. Un jour, ils avaient réalisé qu'ils ne servaient plus à rien. Les grands Services qui les manipulaient les avaient oubliés, tout simplement. Et dans la guerre de l'ombre, on ne donne même pas de médailles. Simplement, un jour, les téléphones ne répondent plus.

Malko imaginait la frustration d'un homme comme Jerker Brunns,

qui avait lutté toute sa vie pour une cause, probablement rendu de grands services, et qui passait à la trappe... Le plus troublant, c'était le nom qu'il avait choisi tous sur organisation... y avait-il deux Yggdrasil ?

— Il a pu joindre ce Gunnar Larsen ?

— Non, mais il voulait le faire. Je me demande s'il n'a pas préféré disparaître plutôt que de vous dire certaines choses.

— Il se serait donc suicidé ?

Léna retint ses larmes.

— C'était un homme courageux. Il a lu votre article. Peut-être s'est-il dit qu'il risquait de créer des problèmes aux Américains. C'était un homme trop droit pour nier ce qu'il a fait.

Malko demeura silencieux. Était-il vraiment responsable de la mort du général Brunns, si ce dernier s'était suicidé ? Sa sensation de malaise ne se dissipait pas. Il ne connaîtrait la vérité qu'en allant plus loin.

— Je voudrais retrouver Gunnar Larsen, dit-il, pouvez-vous m'aider ?

Léna alluma une cigarette.

— Je ne sais pas, je suis fatiguée. Triste aussi. J'aimais beaucoup Jerker. Vous pouvez me raccompagner à Sigtuna ?

* *

*

Noyé dans les sapins, avec le lac au fond, le cottage de Jerker Brunns avait un air pimpant contrastant avec la tristesse de Léna. Celle-ci adressa un sourire navré à Malko.

— Je voudrais être encore hier soir... C'était bon. Jerker ne me baisait plus, j'avais des araignées dans le chat... C'est pour ça que...

Elle avait encore des progrès à faire en anglais... Elle embrassa Malko et rentra dans la maison.

Il reprit la route de Stockholm, plus perplexe que jamais. Si Jerker Brunns s'était vraiment suicidé, c'était la preuve qu'il se sentait responsable de la mort d'Olaf Palme, et qu'il ne voulait pas risquer de compromettre la CIA. Donc, la thèse d'Agathe Mertens était la vraie.

Il regagna Stockholm en proie au doute. Le chef de station de la CIA n'était pas chez lui, mais l'aurait-il aidé ? De retour à l'hôtel, il consulta un annuaire. Il y avait des dizaines de milliers de Larsen en Suède, et des centaines de Gunnar Larsen dans la capitale...

Soudain, il se souvint de son dernier passage à Stockholm, et d'Ingrid Stor. La jeune femme qui travaillait pour le KGB sous couverture « culturelle »(11). Ils ne s'étaient pas quittés en mauvais termes. Il reprit son annuaire. Elle y était.

Ingrid Stor. Une Suédoise de Malmö travaillant pour le KGB comme agent d'influence. Journaliste, elle se déchaînait à l'époque contre les dissidents de tous poils. C'est elle que le KGB avait fait monter à l'assaut pour récupérer un dissident américain, Lee Updike, et l'emmener à l'Est. Grâce à Malko, la manœuvre avait échoué.

On décrocha. Une voix de femme fit « hullo ».

— Ingrid ?

Il ne devait pas avoir l'accent suédois, car Ingrid Stor demanda aussitôt en anglais :

— Yes. Who are you ?

— Malko. Malko Linge. Do you remember ?

Un bref silence, puis un rire clair.

— Sure ! Where are you ?

— À Stockholm.

— C'est gentil de me téléphoner...

— Voulez-vous dîner avec moi ?

Nouveau rire.

— Pourquoi pas ?

— Au Café Opéra ? Neuf heures ?

— Pas de problème.

* *

*

L'interminable bar du Café Opéra était pris d'assaut, comme tous les soirs. Des hordes de jeunes dans les tenues les plus fantaisistes se déversaient dans cette brasserie collée à l'opéra, au charme kitsch. De magnifiques lustres de cristal rehaussaient un plafond peint en bois sculpté, dans le plus pur style baroque flamboyant. Les filles étaient belles, vêtues de longues robes, souvent de type oriental : les bébés palestiniens adoptés vingt ans plus tôt avaient grandi. Les hommes faisaient assaut d'originalité. À l'extrémité du bar, un grand jeune homme avait natté ses cheveux en deux tresses, ainsi que sa barbe. Près de l'entrée, une foule compacte se pressait autour d'une table de black-jack à la mise limitée à cinq couronnes⁽¹²⁾. Le vice était toléré en Suède, mais dans des limites raisonnables.

De sa table près du bar, Malko vit arriver Ingrid Stor. Elle n'avait presque pas changé en dix ans : une Walkyrie blonde, cent quatre-vingts centimètres de femelle dans une tenue à faire bander un mort. Un haut de mousseline noir soulignant les deux obus de la poitrine, une mini de cuir noir s'arrêtant en haut des cuisses, suivant la courbe d'une croupe callipyge à coller tous les neurones d'un trappiste, et de hautes bottes noires à talon.

Tous les poivrots du bar en oublièrent leur Pilsen pression pour

quelques secondes. Impériale, Ingrid Stor traversa la salle sans un regard pour ces cloportes. Malko se leva et elle lui planta un baiser en pleine bouche, sans hésitation. Puis elle le dévisagea, une lueur amusée dans ses yeux bleu saphir.

— Je ne pensais jamais te revoir, camarade prince.

Malko l'enveloppa d'un regard critique ; peut-être deux kilos de plus, mais, après tout, elle n'avait que quarante-deux ans. Une bête superbe. Un garçon arriva et elle commanda en suédois. Il revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989 et un plateau avec du brie et du saumon fumé.

— Il faut fêter nos retrouvailles, dit-elle ; c'est là que nous nous étions vus pour la première fois, non ?

— Exact. Tu étais la maîtresse de Lee Updike. Sur commande.

Elle fit la moue.

— Oh, il ne baisait pas mal...

— Tu travailles toujours pour la même maison ? demanda-t-il.

Ingrid Stor vida d'un coup sa coupe de champagne.

— Non, ces salauds m'ont laissé tomber il y a six ans. Ils n'avaient plus besoin de moi. J'ai épousé un « soffer » (13) qui me draguait depuis pas mal de temps et j'ai divorcé il y a deux ans. Je m'ennuyais trop avec lui, il ne pensait qu'à la musique classique. Mais je travaille toujours à P2. Je suis rédactrice en chef de la section culturelle. Et toi ?

Malko se dit qu'il était inutile de ruser.

— Moi, j'ai toujours le même employeur, dit-il.

Ingrid Stor lui jeta un coup d'œil en dessous.

— Bravo. Alors que se passe-t-il à Stockholm ?

— Rien pour le moment, dit Malko. Mais il s'est passé...

— Quoi ?

Le vacarme augmentait, des jeunes arrivaient par grappes pour boire, manger ou jouer aux deux tables de black jack. Le vice à dose homéopathique. Le Café Opéra était toujours aussi somptueusement bizarre avec son plafond évoquant la chapelle Sixtine et son animation, mais le bruit était saoulant.

— Olaf Palme.

Ingrid Stor posa sa coupe de Taittinger et le fixa, une surprise sincère dans les yeux.

— Olaf Palme ! Mais il était déjà mort quand tu es venu.

— Je sais, dit Malko. Mais il y a eu des faits nouveaux et nous cherchons à savoir qui l'a tué !

Ingrid Stor éclata de rire.

— Mais c'est vous, les Américains, la CIA ! On a même fait un film là-dessus, en Union soviétique. J'étais chargée de le faire passer en Suède ! Mais les Suédois l'ont programmé à une heure du matin.

Malko éprouva un désagréable picotement au creux des reins. On en revenait toujours au point de départ. Il se pencha à travers la table pour éviter de hurler.

— En dehors de la ligne officielle, tu n'as jamais rien su de cette affaire ?

Elle se rejeta en arrière, le fusillant de la pointe de ses seins en obus.

— Rien, dit-elle. J'étais à un rang tout bas dans l'Organisation. On a parlé des Kurdes, il y a eu un Suédois arrêté, jugé, condamné, puis acquitté. Ça n'intéresse plus personnel. Si tu veux rendre visite à Olaf Palme, ajouta-t-elle, il est enterré dans une jolie église blanche de Sveagatan, pas loin de l'endroit où il a été tué...

Malko sentait qu'elle lui disait la vérité. Ingrid Stor se resservit trois fois du Taittinger avant de lui jeter, ironique :

— Tu as investi pour rien, tovaritch prince ! Je suis une source asséchée.

Malko prit sa main et la baisa.

— Ingrid, ce n'est pas la raison pour laquelle je t'ai appelée. Cela me faisait plaisir de te revoir.

— Moi aussi, dit-elle.

Lors de leur dernière rencontre, il avait sodomisé Ingrid comme un soudard, et elle l'avait accepté sur ordre. Mais avant, ils avaient déjà fait l'amour. Une cavale difficile à dompter, mais somptueuse quand on en trouvait la clef. Brutalement, elle se pencha et l'embrassa, de toute sa langue. Puis elle s'écarta, le regard embué par l'alcool.

— J'aimerais que tu me fasses l'amour comme la dernière fois. (Elle rit.) Non, pas la dernière, l'avant-dernière.

— Viens, dit Malko.

Elle secoua la tête.

— Pas ce soir. Unmöglich(14). Mais si tu restes quelques jours...

Il commanda à nouveau du champagne. Soudain, une lourde barre d'acier horizontale s'abaissa du plafond, pour s'arrêter à environ un mètre du sol, séparant les tables du restaurant de la foule du bar.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko, intrigué.

Ingrid eut un rire de gorge, en désignant au-dessus du bar la grande horloge Breitling qui indiquait dix heures.

— C'est pour empêcher les ivrognes du bar de tomber sur les dîneurs. Ce soir, ils ont touché leur paie. Dans une demi-heure, ils vont commencer à tomber comme des mouches...

Lorsqu'ils se levèrent un peu plus tard, quelques regards masculins suivirent Malko avec envie. Il avait garé sa voiture à côté, devant l'opéra fermé. Bien entendu, il avait une contravention. Les policiers suédois travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixant-cinq jours par an, traquant avec une âme d'airain les plus

minuscules infractions.

— Tu habites toujours à côté du parc Haka ? demanda Malko.

— Non, j'ai déménagé dans un quartier chic : Kungbro Strand. Je vais te guider.

Ils remontèrent jusqu'à la gare centrale, franchissant les voies du Klaraviadukt pour virer ensuite à droite et encore à droite. Kungbro Strand était une petite avenue bordée d'un côté d'immeubles cossus et, de l'autre, d'un canal. Malko s'arrêta sur la placette en face du dernier immeuble et Ingrid se tourna vers lui.

— C'est là. Au troisième. Je ne te fais pas monter cette fois-ci.

Malko n'insista pas, mais la retint comme elle ouvrait la portière.

— Dis-moi, comment cela se passe, quand on est « licencié » ? demanda-t-il en souriant.

Ingrid Stor lui rendit son sourire.

— Très simplement. Le Rezident vous invite à déjeuner. Il essaie de vous sauter, et il vous annonce au dessert deux choses. D'abord, qu'il est chargé de vous transmettre les félicitations du Centre, pour le bon travail qu'on a fait. Et ensuite que c'est fini. Il ne faut plus chercher à entrer en contact. Oublier les numéros de téléphone, les noms...

— Les téléphones ont déjà changé et les noms sont faux, dit doucement Malko.

— Bien sûr, dit Ingrid Stor. Les premiers temps, on se sent vide, et puis...

Elle eut un geste fataliste et s'éloigna, après une pression des doigts.

* *

*

L'écran de télévision de sa chambre affichait : « Vous avez un message ». Malko bipa sur « message » et ce dernier apparut : « Rappelez d'urgence le 085 643 298. »

Le numéro de feu le général Brunns. Le message datait de 20 h 55. Il l'avait raté à quelques minutes près. Il composa le numéro et on décrocha à la première sonnerie.

— Léna ?

— Oui. Pourquoi n'avez-vous pas appelé plus tôt ?

— J'étais sorti. Que se passe-t-il ?

Il y eut un blanc, puis la compagne du général Brunns annonça d'une voix blanche :

— La Kriminal Polis m'a appelée en fin de journée, après avoir interrogé tous les témoins. Deux d'entre eux disent avoir vu un homme de haute taille, le teint mat, un peu comme un Kurde, bousculer Jerker. C'est pour cela qu'il serait tombé sur les rails.

— Ils ont retrouvé cet homme ?

La voix de Léna monta d'un cran.

— Vous ne comprenez pas ? On l'a poussé volontairement. Il a été assassiné ! compléta-t-elle d'une voix blanche.

CHAPITRE VI

— Assassiné ? répéta Malko, pensivement.

— Oui ! À cause de vous ! fit Léna, hystérique. Nous vivions tranquilles jusqu'à votre arrivée. Vous avez amené la mort.

Elle éclata en sanglots. Malko se sentait mal à l'aise. Cela faisait beaucoup de morts récents, pour un meurtre vieux de onze ans. Georges Cromwell, l'ex-agent de la DIA, crise cardiaque dans un aéroport. Agathe Mertens, renversée par une voiture. Et maintenant le général Brunns, malencontreusement tombé sous le métro. Beaucoup de coïncidences. Et une question gênante. Seul un grand Service pouvait se livrer à ce genre d'élimination systématique.

— Léna, répondit-il, je suis désolé. Qui vous a dit que le général Brunns avait été assassiné ?

— Les policiers, ils sont formels, répliqua la compagne du général Brunns. Deux témoins ont vu un homme donner un coup d'épaule à Jerker, le faisant tomber sous la motrice qui arrivait. Il s'est enfui, sans qu'on voie son visage, car il était de dos. Ils étaient trop horrifiés pour le poursuivre.

— Léna, dit Malko, si ce que vous dites est vrai, on l'a tué pour l'empêcher de faire des révélations sur le meurtre d'Olaf Palme. Je pense que la seule personne qui pourrait nous éclairer, c'est ce Gunnar Larsen, ce policier qui appartenait aussi au réseau du général Brunns. Voulez-vous m'aider à le retrouver ? Vous êtes aussi en danger, d'ailleurs, ajouta-t-il après un silence. On peut croire que vous êtes au courant de certains secrets. Seul Larsen peut peut-être savoir.

Léna se décida après un long silence.

— Oui, fit-elle dans un souffle, c'est vrai, j'ai peur...

— Fouillez les affaires du général, conseilla Malko, essayez de trouver une trace de Larsen. Ne parlez pas de lui à la police : il en faisait partie. Je viendrai vous chercher demain matin. Ce soir, enfermez-vous. S'il y avait le moindre incident suspect, appelez-moi.

— Vous êtes à Stockholm, remarqua-t-elle. Il faut une demi-heure pour venir.

— Vous pouvez aussi appeler la police locale.

Quand il eut raccroché, il regretta amèrement de ne pas avoir d'arme sous la main. Il allait devoir s'en ouvrir au chef de station de la CIA. Ce qui le fit repenser à Léna. Il la rappela.

— Vous avez une arme chez vous ?

— Jerker avait un revolver.

— Trouvez-le. Vous savez vous en servir ?

— Bien sûr, affirma Léna. Jerker m'a emmenée plusieurs fois au

stand de tir.

— C'est encore mieux, dit Malko. À demain.

Bizarrement, il n'avait plus envie de téléphoner au chef de station de la CIA. Pas avant d'en savoir plus.

* *

*

Une brume légère flottait sur le lac, en contrebas de la petite maison de bois du général Brunns. Malko se gara en face du portail et descendit. Le silence était absolu, on se serait cru au bout du monde, dans ce cocon de grands sapins immobiles. Léna avait dû entendre la voiture, car la porte s'ouvrit, avant même qu'il eût sonné.

Sur une veuve en uniforme de veuve. Rien n'y manquait : le chapeau, retenant une épaisse voilette noire, qui rejoignait le haut du tailleur, laissant deviner un chemisier de mousseline, les bas d'un noir brillant, et de longs gants montant presque jusqu'au coude. Seul le parfum dont Léna s'était arrosée rappelait la vie.

— Je dois aller à la morgue, expliqua-t-elle d'une voix brisée. C'est horrible, je n'arrive pas à croire que Jerker soit...

Elle se tut sur un sanglot, précéda Malko dans le living-room où il s'était entretenu avec le général à la retraite. Elle avait préparé un plateau, avec du thé des steppes de Petrossian, des biscuits et du brie. Un objet incongru était posé à côté de la théière : un revolver de gros calibre.

— C'était l'arme de Jerker, précisa Léna, il est chargé.

Malko le prit et fit basculer le barillet. Il était plein. Il flaira le canon, bien graissé. Apparemment l'arme n'avait pas tiré depuis longtemps. C'était un Smith & Wesson, calibre 357 Magnum. Il retira une des cartouches du barillet. Des projectiles chemisés avec un bout en plomb, plus mou. Ce que les Américains appellent « full métal jacket ». Une puissance de perforation terrifiante. Cela traversait les tôles d'une voiture... Le barillet claqua avec un bruit sec.

Léna versa du thé des steppes, au faible arrière-goût de vodka, à Malko et se confectionna un « Kamikaze » : Cointreau, une solide dose de vodka et un trait de jus de citron. Elle but son cocktail d'une seule lampée, avant de renifler un peu. Malko avait gardé le revolver à la main.

— Je peux le garder ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Moi, j'ai tiré avec, mais le recul est trop fort. C'est une arme d'homme.

— Il y en a beaucoup de ce type, en Suède ?

— Oui. Tous les clubs de tir adorent cela. Ils tirent aussi le gibier avec.

Malko eut une pensée folle. C'était avec ce type d'arme qu'Olaf Palme avait été assassiné. Une seule balle dans l'aorte. On n'avait jamais retrouvé le revolver. Peut-être tenait-il l'arme du crime. C'était facile à vérifier en comparant la balle saisie par la police et les rayures du canon de cette arme. Il se dit qu'il serait toujours temps.

— Vous avez retrouvé Gunnar Larsen ?

— Non, avoua Léna. Il y avait trois numéros pour lui, mais le plus récent remonte à cinq ans. Il est peut-être mort...

Lui aussi.

— Comment retrouver sa trace ?

— Par le club de base-ball de la police de Norrmalm peut-être.

— On peut y aller ?

— Tout de suite ?

— Oui. Si vraiment Jerker a été assassiné, Gunnar Larsen peut savoir pourquoi. Et par qui.

— Bien, soupira Léna. Allons-y. Après, il faudra que je passe à la morgue.

* *

*

Le commissariat de police de Norrmalm était bien caché, presque sous la gare centrale. Un bâtiment moderne, avec des « Piquet bus »⁽¹⁵⁾ et des Volvo bleu et blanc garées devant. Malko laissa Léna y entrer seule. Il avait glissé le revolver de feu le général dans sa serviette, à tout hasard. Le chef de station de la CIA ne semblait pas avoir réagi à la mort de Jerker Brunns. Les journaux suédois n'en parlaient qu'en page sept, et semblaient conclure à un accident.

Léna réapparut quelques minutes plus tard.

— Le club n'existe plus, annonça-t-elle. Il a été dissous un an après la mort de Palme.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Et ses membres ?

— Dispersés dans différentes unités.

Malko redémarra machinalement. Ça commençait mal.

— Ils m'ont donné quand même une idée, dit Léna. Il paraît que les membres de tous les clubs de sport de Stockholm vont s'entraîner au même endroit. Au Ladugårds Gärdet, un parc au nord-est de Norrmalm.

— Allons-y.

— Je dois d'abord passer à la morgue, au Sabbatberg Skukhus⁽¹⁶⁾.

Elle le guida jusqu'à l'hôpital. Malko resta dans la voiture. Quand elle ressortit, elle sanglotait, en se tamponnant les yeux sous sa

voilette.

— C'est abominable, dit-elle, ils l'ont maquillé, j'ai eu l'impression qu'il dormait, qu'il allait se réveiller.

Il attendit qu'elle se calme. Ensuite, ils rejoignirent Valhallavägen qui se terminait sur un espace vert de plusieurs hectares, d'où émergeaient des poteaux de but, des paniers pour le basket-ball et qui comprenait un practice de golf. Léna désigna à Malko un parking où stationnait une demi-douzaine de voitures. Leurs propriétaires, à quelques mètres de là, tapaient dans un ballon.

— Je vais leur demander, proposa Léna.

Stupéfaits par cette apparition, les joueurs s'arrêtèrent. Malko assista de loin à la conversation. Il ne pouvait être d'aucun secours. Léna regagna la voiture et souleva sa voilette.

— Il y en a un qui a connu l'équipe de base-ball de Norrmalm, annonça-t-elle. Il ignore ce qu'est devenu Gunnar Larsen, mais il m'a indiqué le nom d'un ancien policier appartenant à ce club. Un certain Lars Jungman. Il habite Täby.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une banlieue, à une dizaine de kilomètres au nord. Il doit être dans l'annuaire.

— Allons déjeuner, suggéra Malko. Vous devez être fatiguée. On appellera du restaurant.

Léna eut un soupir à fendre l'âme qui dilata sa poitrine drapée de noir.

— Oh oui, je voudrais rentrer, mais je veux vous aider.

* *

*

C'était une barre blanchâtre de cinq étages, noyée dans les sapins, avec un grand parking devant. Täby, banlieue résidentielle, avait autant de charme que Sarcelles. Léna appuya sur la sonnette marquée « JUNGMAN ». Ils avaient appelé du Grand Hôtel et l'ancien policier leur avait immédiatement donné rendez-vous, lorsque Léna avait dit qui elle était.

La porte s'ouvrit sur un homme de haute taille en jean et chemise de trappeur à carreaux rouges. Des yeux noir vif, un menton pointu, un vague air de rat. Les présentations furent vite faites. Malko travaillait pour le gouvernement américain. La tenue de veuve de Léna sembla l'impressionner favorablement. Heureusement, Lars Jungman parlait à peu près anglais. Il les précéda dans une cuisine donnant sur un jardinet encombré de plantes vertes et d'un oranger en pot. Ils s'assirent tous les trois autour d'une table de bois où étaient disposés les ingrédients indispensables à une conversation : du saumon, des

biscuits, du brie, de la bière, de l'Aquavit et une bouteille de Defender Success Douze ans d'âge. Lars Jungman en versa à tout le monde et ils trinquèrent. Malko attendit d'avoir grignoté un peu de brie pour attaquer.

— Je suis venu en Suède pour reprendre contact avec différentes personnes qui ont rendu des services au gouvernement américain, expliqua-t-il. D'abord, le général Brunns, bien sûr. Il devait me présenter à un de ses amis. Malheureusement, il a eu un accident hier, dans le métro.

— Je sais, fit avec tristesse Lars Jungman, je l'ai lu dans l'Expressen.

Du coup, il se reversa une rasade de Defender Success. Malko en profita pour enchaîner :

— Le général devait me présenter Gunnar Larsen.

Le visage de l'ancien policier s'éclaira aussitôt.

— Gunnar ! Tenez, le voilà.

Il prit une photo sur une étagère derrière lui et la tendit à Malko. Elle représentait une douzaine d'hommes en tenue de sport, réunis autour d'une table couverte de bouteilles, style vin d'honneur. À droite, un des participants saluait bras levé, à la nazi.

— C'est lui ? demanda Malko.

Lars Jungman rit de bon cœur.

— Non, lui, c'est Till. Un Estonien que nous avons adopté. Il était dans la division SS estonienne et a été obligé de quitter son pays en 1945, à dix-huit ans. Il est resté très attaché à ses convictions et lui non plus n'aimait pas beaucoup les Rouges... On lui avait trouvé un job dans la sécurité. Non, voilà Gunnar, là.

Il désignait un homme massif, aux cheveux abondants et au visage carré.

— Qu'est-il devenu ?

L'ancien policier remit la photo en place.

— Je ne sais pas. Il a quitté la police et je ne l'ai pas revu depuis des années.

— Pourquoi ?

Au lieu de répondre directement à Malko, il s'adressa en suédois à Léna qui lui répondit dans la même langue. Rassuré, il continua avec un sourire d'excuses.

— Je voulais être certain que je pouvais avoir confiance en vous. Notre club n'était pas seulement un club sportif, n'est-ce pas...

— Je sais, fit Malko, complice.

Glacé intérieurement. Ses pires craintes se réalisaient. Mis en confiance, l'ex-policier alluma une cigarette avec un Zippo décoré d'une pub Coca Cola qui devait bien avoir quarante ans et continua :

— Jusqu'en 1986, mes camarades et moi travaillions dans le

secteur de Norrmalm, c'est-à-dire le centre de Stockholm. On peut dire qu'on a fait du bon boulot. Pas toujours légal, c'est vrai, mais les toxicos, les Kurdes et tous les asociaux nous craignaient comme la peste. Les avocats gueulaient souvent, mais nous étions protégés par le préfet de police, Hans Holmer. Parce qu'on avait des résultats.

— Et la politique ?

Le policier sourit.

— Bien sûr, on détestait ce salaud d'Olaf Palme et tous ceux qu'il avait mis au pouvoir. On travaillait beaucoup avec le général. On lui donnait des listes de suspects, des gauchistes, des Kurdes du PKK. On s'entraînait au tir régulièrement. Parfois, le général nous confiait une mission. On l'accomplissait. Après la mort de ce salaud de Palme, la direction centrale de la Säpo nous a forcés à dissoudre notre association de base-ball. Toute notre bande de copains a été dispersée dans différents services. Parfois, loin de Stockholm. Peu à peu, nous nous sommes perdus de vue. Voilà.

— Vous ne vous êtes jamais occupé de Palme vous-même ?

Lars Jungman secoua la tête.

— Non.

— Et dans votre groupe ?

Le Suédois marqua une imperceptible hésitation.

— Il y avait Torsten. Göran Torsten. Le général l'avait chargé de surveiller le ministre d'État.

— Pourquoi ?

Il eut un mince sourire.

— Vous le savez bien, c'était un adversaire. Il travaillait pour les Rouges.

— Vous êtes certain ? insista Malko.

Lars Jungman lui jeta un regard plein d'incompréhension.

— C'était un agent soviétique. Il a été Premier ministre de 1969 à 1976, puis de 1982 jusqu'à sa mort. Pendant tout ce temps, il a fait beaucoup de mal à la Suède et beaucoup de bien à l'Union soviétique !

Il se tut, se reversa une ultime rasade de Defender, sans le moindre glacon, et lança un regard complice à Léna, qui écoutait, bouche bée.

— Savez-vous où je pourrais trouver ce Torsten ? demanda Malko d'une voix égale.

— Le général est d'accord ?

— Le général était d'accord, répliqua vivement Malko, avant que Léna ait le temps d'ouvrir la bouche.

Celle-ci inclina la tête affirmativement et Lars Jungman se détendit avec un sourire.

— Excusez-moi ! Mais nous avons toujours travaillé d'une façon très cloisonnée. Le seul autorisé à vous parler de ce salaud de Palme, c'est Torsten. Le général est mort, mais nous continuerons à appliquer

ses consignes. Je vais essayer de vous organiser un contact. Il faut d'abord que je le retrouve moi-même. Où puis-je vous joindre ?

— Voilà mon numéro de portable, dit Malko. Sinon, par l'intermédiaire de Léna. Cela va prendre du temps ?

— S'il est en Suède, non.

C'est Léna qui donna le signal du départ. Dehors, Malko s'ébroua. Il avait l'impression de revenir d'un autre monde. Lars Jungman et ses amis vivaient dans le passé, avec leurs vieilles haines rancieuses. Léna s'accrocha à son bras.

— Vous êtes content ?

— Tout ce qu'il disait est vrai ?

— Oui, je crois. Jerker m'a souvent parlé de ce groupe. Des gens dévoués, patriotes, qui avaient choisi leur camp comme lui.

— Vous croyez qu'ils ont pu tuer Olaf Palme ?

Elle ne répondit qu'une fois installée dans la voiture.

— Ils le haïssaient, dit-elle simplement, comme la moitié des Suédois. Avec lui, la Suède n'était plus neutre, mais alignée sur les positions soviétiques. Tous ceux qui avaient choisi le camp de la liberté enrageaient.

— Vous avez entendu parler de ce Torsten ?

— Non. Nous rentrons maintenant ?

Elle le guida dans le dédale des petites routes au milieu des sapins. Une demi-heure plus tard, il s'arrêta devant la petite maison de bois. Léna se tourna vers lui.

— Je ne me sens pas bien. Vous pourriez rester un peu ?

À peine dans le living-room, sans même ôter sa voilette, elle alla se confectionner un « Kamikaze », Absolut et Cointreau, et s'assit sur le canapé réservé jadis au général Brunns. Malko jeta un coup d'œil discret à sa Breitling Crosswind. Cinq heures. Dans une heure, il ferait nuit. Le silence était absolu, à part les craquements de bois. À son tour, il se versa une vodka, réfléchissant à ce qu'il avait découvert depuis son arrivée. Malheureusement, tout confirmait les révélations d'Agathe Mertens. Seul, le mystérieux Torsten pourrait lui en dire plus. Le silence de la CIA était étrange. Aucun message à l'hôtel.

Un crissement léger lui fit lever les yeux. Léna venait de croiser les jambes, faisant volontairement remonter la jupe de son tailleur, dévoilant le bout nacré et soyeux d'une attache de jarretelle. Il lui sembla que son regard brillait derrière les mailles épaisses de la voilette. Ses réflexions furent balayées par une pulsion irraisonnée. Le fantasme de la veuve...

Quand il se leva, Léna en fit autant. Il s'approcha, et sans un mot, l'entraîna vers la chambre. À peine y était-elle qu'elle eut un geste touchant. Prenant une photo de Jerker Brunns posée sur la table de nuit, elle la retourna, avant de revenir vers Malko. Celui-ci avait un

fantasme bien précis. Il laissa quelques instants Léna appuyée à lui, sa langue sortant de la voilette comme un petit serpent rose.

Son ventre s'était embrasé en un éclair. Il la poussa jusqu'au lit, la fit s'y agenouiller, ce qu'elle accepta docilement. La jupe noire glissa vers le haut, dévoilant l'attache des bas, le serpent des jarretelles, la peau blanche des cuisses et une croupe pleine, sans la moindre protection. Ce n'était pas pour aller à la morgue qu'elle avait adopté cette tenue...

La tenant aux hanches, il l'embrocha d'une seule poussée et le visage protégé par la voilette s'écrasa sur le couvre-lit. Malko, debout, se mit à l'assaillir à grands coups de reins, la faisant couiner de bonheur. Elle en perdit son chapeau et sa voilette. Il continua jusqu'à ce qu'il sente le plaisir monter de ses reins.

Il était en train de récupérer lorsque Léna se retourna lentement, remit son chapeau et sa voilette, glissa à genoux et le prit dans sa bouche. Le frottement de la dentelle noire contre le membre de Malko augmentait son excitation, et lui permit de récupérer rapidement. Ce fut une des plus belles fellations de sa vie. Léna avait le sens de la mise en scène. Satisfaits tous les deux, ils regagnèrent ensuite le living.

Il faisait nuit. Mécaniquement, elle se confectionna un nouveau « Kamikaze », terminant la bouteille de Cointreau. Elle leva son verre.

— J'espère que vous trouverez ce que vous cherchez.

— Ce Torsten doit en savoir beaucoup, remarque Malko. J'espère qu'il parlera.

Léna eut le temps de grignoter tout le brie avant que Malko ne se décide à regagner Stockholm. À court de Cointreau, Léna continuait à la vodka et sembla à peine s'apercevoir du départ de Malko. Tandis qu'il roulait vers Stockholm, il pensa à un nouveau mystère. Tous les policiers amis de Jerker Brunns possédaient des armes et savaient s'en servir. S'ils voulaient vraiment se débarrasser du Premier ministre suédois, pourquoi avoir fait appel au mystérieux tueur iranien de la CIA ?

En arrivant au Grand Hôtel, il trouva un message sur son téléviseur. Burt Hower, le chef de station de la CIA, voulait le voir. Pour qu'il se manifeste un samedi soir, ce devait être important.

* *

*

L'ambassade américaine trônait tout au bout de Strandvâgen, protégée par ses grilles noires et dorées, dominant toutes les autres ambassades du quartier diplomatique. Burt Hower, avec sa petite taille et son crâne rond déplumé, semblait déplacé dans le grand hall, sous l'œil sévère du Marine de garde à la nuque rasée. En ce dimanche

matin où Stockholm ressemblait au château de la Belle au bois dormant, il était venu spécialement à son bureau pour rencontrer Malko. La porte à peine refermée, il montra à Malko une épaisse liasse de fax : les photocopies d'articles parus à la suite du décès du général Jerker Brunns. Bien entendu, le Soir avait souligné tout de suite l'étrange coïncidence de la mort de ce militaire suédois, ancien des réseaux Gladio, qui, d'après Agathe Mertens, avait été mêlé au meurtre d'Olaf Palme. Différents grands quotidiens européens, des Izveztia au Herald Tribune, reprenaient le thème.

— C'est extrêmement fâcheux, conclut Burt Hower. Cela accrédite la thèse du complot américain pour se débarrasser d'Olaf Palme. Vous avez pu parler au général Brunns avant sa mort ? demanda-t-il anxieusement. Que s'est-il passé ? C'est un accident ?

— Oui et non, répliqua Malko.

Il raconta à l'Américain tout ce qui s'était passé.

— Vous pensez vraiment que le général a été assassiné ? demanda Burt Hower, incrédule.

— Moi, je ne pense rien, corrigea Malko. C'est la police de Stockholm qui le dit. Vous devez avoir les moyens de le vérifier auprès de vos homologues de la Säpo.

Le chef de station sursauta comme si une punaise l'avait piqué.

— Vous n'y pensez pas ! Ce serait avouer que nous avons des contacts avec Brunns...

— Vous en aviez.

— C'est vrai, reconnut Burt Hower. Je sais qu'il nous a rendu beaucoup de services. C'était mon prédécesseur qui le « traitait ». Je sais qu'ils se voyaient régulièrement. Brunns était un compagnon de route de valeur. Il n'a jamais demandé un sou pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée.

— On ne lui a jamais demandé d'assassiner Olaf Palme ? demanda Malko sur le ton de la plaisanterie.

Burt Hower ne se dérida pas.

— Don't be stupid ! Personne ne lui a demandé d'assassiner qui que ce soit. Nous sommes des gens responsables. Je sais que ce sont des bruits que certains font courir. Et je me doute que votre présence à Stockholm n'est pas étrangère à cela. Puis-je faire encore quelque chose pour vous ?

— Pas aujourd'hui, dit Malko. Je vous tiendrai au courant des prochains développements. Je dois en principe rencontrer un policier suédois qui s'intéressait beaucoup à Olaf Palme.

En redescendant vers le centre, Malko se dit qu'Olaf Palme ne s'était quand même pas suicidé. Quelqu'un avait pressé la détente du 357 Magnum dont le projectile de 158 grains avait mis fin à ses jours. Mais comment mener une enquête onze ans après, là où la police

suédoise s'était cassé les dents, en dépit des moyens déployés. Sauf, si, justement, la police était coupable du meurtre...

Mais pour le compte de qui ?

À ce stade, il se heurtait à tant d'hypothèses enchevêtrées qu'il en avait le vertige. Cela pouvait être une manip d'un Service étranger qui avait pour but de déconsidérer l'OTAN et la CIA. Ou un complot d'extrême droite local dont les Américains auraient bénéficié. Ou une « commande » américaine exécutée aveuglément par l'organisation du général Brunns. Ou tout autre chose.

Il était troublant que le nom de code Yggdrasil révélé par Agathe Mertens soit justement celui de l'organisation de Brunns.

De même, le meurtre du général Brunns, s'il était confirmé, soulevait de nombreuses questions. Il fallait que lui et Léna aient été suivis depuis leur cottage, en voiture, et ensuite dans le métro. Malko avait questionné Léna, mais elle n'avait rien remarqué. Comme elle ne s'attendait pas à être suivie, cela ne voulait rien dire. Par contre, si Brunns et Léna avaient été suivis, cela signifiait que Malko aussi l'avait été. Depuis son arrivée à Stockholm...

Bien sûr, il avait essayé de déceler une filature possible, sans rien remarquer d'anormal. Mais s'il avait affaire à des professionnels, là non plus, ce n'était pas probant.

Il se gara en face du Grand Hôtel, se demandant comment il allait tuer ce dimanche sinistre. Tout était fermé, les rues désertes, les Suédois cuvaient leur cuite de la veille.

L'avenir de son enquête reposait désormais sur un seul pilier : l'ancien policier Göran Torsten.

* *

*

Une accorte soubrette en bas noirs venait d'apporter son petit déjeuner à Malko dont la Breitling Crosswind indiquait 9 h 10 lorsque le téléphone sonna.

C'était Léna.

— Vous avez passé un bon dimanche ? demanda-t-elle.

— Mortel ! soupira Malko.

Elle eut un petit rire.

— Aujourd'hui, ce sera peut-être mieux. Nous avons rendez-vous avec celui que vous souhaitez rencontrer à une heure, au restaurant La Dolce Vita, Kungsgatan.

CHAPITRE VII

Une odeur tenace de gaillon flottait dans la salle de la Dolce Vita. En dépit de son nom, les propriétaires en étaient kurdes, le cuisinier portugais, le serveur croate et la serveuse, libanaise. Quant à la bouffe, c'était carrément infâme... Malko regarda les bouts de viande qui flottaient dans une sauce marron, à côté d'une pyramide de riz dur comme du béton. Évidemment, on déjeunait pour 59 couronnes (17). Léna mangeait de bon appétit. Son estomac suédois était sans doute celui d'une autruche. Malko regarda discrètement sa Breitling Crosswind. Göran Torsten avait une demi-heure de retard...

— Il vous a donné son téléphone ? demanda Malko.

Léna secoua la tête.

— Non. Il ne m'a pas laissé le temps de le lui demander. Mais il va venir.

Vœu pieux. À trois heures, Göran Torsten ne s'était pas montré et ils étaient les derniers clients de la Dolce Vita, fréquentée par le petit personnel du quartier et quelques policiers de la préfecture voisine... À regret, Malko demanda l'addition.

— Appelez Lars Jungman, suggéra-t-il en tendant son portable à Léna.

Lars Jungman était absent. Ils regagnèrent le Grand Hôtel, aussi mélancoliques que les grands vapeurs blancs ancrés en face de l'hôtel... Léna s'installa devant un thé des steppes Petrossian.

— La police m'a appelée ce matin, annonça-t-elle. Ils voulaient me montrer un portrait robot de l'homme qui a poussé Jerker sous le métro.

— Comment est-il ?

— Grand, costaud, le teint mat, un gros nez et il marche en se dandinant un peu. Ça ne me dit absolument rien... Certains témoins ont vu son visage.

— Ils sont certains que le général a été poussé ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Parce que le conducteur de la rame l'a vu nettement, lui aussi.

— Que pensent-ils ?

— Ils ne comprennent pas. Jerker était à la retraite, n'avait plus aucun ennemi.

Malko regarda le Château Royal, en face. Il ne pouvait s'empêcher de penser que s'il n'était pas venu à Stockholm, le général Jerker Brunns jouirait encore de sa retraite.

— Après ma visite, l'autre soir, demanda-t-il, il n'a pas téléphoné, il

n'a pas reçu de coup de fil ?

— Non. Il ne s'est pas réveillé après votre départ. Et le lendemain matin, j'étais tout le temps avec lui. Il n'a communiqué avec personne.

Ce qui confirmait donc que l'assassin suivait Malko. Il avait choisi la première occasion pour se débarrasser du général, ignorant même ce que ce dernier avait pu dire la veille. À moins que...

Il leva la tête, se heurtant au regard innocent de Léna. Et si c'était elle qui... Il avait l'impression d'avancer les yeux fermés dans un labyrinthe. Mais c'était lui qui avait conduit l'assassin jusqu'au général...

— Rappelez encore Lars Jungman, demanda-t-il, mal à l'aise.

Léna s'exécuta. Cette fois, la conversation s'établit, et dura longtemps. Même sans comprendre le suédois, Malko voyait bien que Léna insistait. Finalement, elle raccrocha.

— Göran Torsten a changé d'avis, annonça-t-elle. Il ne veut plus vous rencontrer.

— Pourquoi cette volte-face ?

Elle haussa les épaules.

— Lars ne le sait pas. Il m'a dit qu'il ne voulait plus se mêler de cette affaire, que c'était dangereux. De vieilles histoires qui n'intéressaient plus personne.

On tuait quand même encore pour ces « vieilles histoires »...

Malko se heurtait à un mur. Ce n'est pas la police de Stockholm qui allait l'aider.

— Léna, dit-il, tant qu'on ne saura pas à quoi s'en tenir, vous serez en danger. Il faut m'aider à retrouver cet ex-policier.

— Mais comment ?

— Je ne sais pas. Retournez chez vous, faites le tour de tous les gens qui ont connu Jerker. Ce Göran Torsten se trouve à Stockholm probablement, ce n'est pas un fantôme...

Elle réfléchit un long moment, en tournant son thé, et dit soudain :

— Je connais quelqu'un de sûr à la Säpo. Je peux aller le voir, mais je ne lui dirai pas pourquoi je veux retrouver Göran.

— Allons-y.

Visiblement, Léna aurait préféré prendre la direction de son lit, mais elle ne discuta pas. Un soleil irréel brillait toujours sur Stockholm déjà en hibernation.

* *

*

Malko attendait depuis une heure dans un bistrot bruyant de Pohlensgatan, non loin de l'énorme ensemble qui abritait la préfecture de police, la Säpo et la police de Stockholm. Le bâtiment d'origine, en

brique rouge, avait un certain charme. Il cachait un grand building neutre qui abritait la Säpo, et qui donnait sur le plus moderne, tout en verre et béton. Léna réapparut enfin et commanda une bière.

— Alors ?

— Ce n'est pas facile, expliqua-t-elle. J'ai vu mon ami. D'abord, il a eu peur... Je ne le savais pas, mais la mort d'Olaf Palme a déclenché une incroyable chasse aux sorcières contre les éléments de droite de la police de Stockholm. Tous nos amis, ils ont été mutés, mis à la retraite, menacés. Göran Torsten a d'abord été muté dans le Nord, à Oskar Shamn. Là-bas, il n'y a que des rennes. Écœuré, il a préféré donner sa démission de la police et il a monté une affaire de pêche.

— Donc, il a une adresse ?

— Non, il a fait faillite et a regagné Stockholm. Ensuite, il a travaillé quelque temps pour Bofors, à l'exportation d'armes. Il habitait au Liban. C'était en 1992-93. Depuis, on ne sait rien de lui, quoiqu'il soit revenu à Stockholm.

— Même ses amis...

— C'est ce qu'ils disent.

Un ange passa, découragé.

— Donc, il n'y a rien à faire.

Léna ménagea son suspense.

— Si, peut-être. Mon ami m'a parlé d'un journaliste à la retraite, un certain Sven Aner. C'est l'homme qui d'après lui connaît le mieux l'affaire Palme. Depuis des années, il s'obstine à tenter de prouver que ce sont bien des policiers de Stockholm qui ont tué le ministre d'État. On ne le prend pas très au sérieux, parce qu'il dit souvent n'importe quoi. Mais il publie tous les mois un bulletin avec les dernières nouvelles des innombrables commissions.

— Allons le voir.

— Il habite Uppsala. Il est trop tard pour aujourd'hui. Je dois lui téléphoner d'abord. Mais je ne dirai pas que vous travaillez pour les Américains, il est très à gauche...

* *

*

— Il accepte de nous recevoir, annonça Léna d'une voix triomphante. Chez lui. À Uppsala.

— Quand ?

— Aujourd'hui, à deux heures. Passez me prendre, c'est sur la route.

Malko était déjà dans sa voiture. Il commençait à connaître par cœur la route de Sigtuna. Léna l'attendait, maquillée, moulée dans un pantalon de cuir noir et un pull rose. La veuve avait vécu. Elle avait

préparé un en-cas de brie, de saumon et de biscuits, associé pour elle à un « Kamikaze », son cocktail favori : Cointreau, vodka et citron. Malko se contenta d'un café.

De nouveau, ce furent les sapins jusqu'à Uppsala, ville universitaire à soixante kilomètres au nord-ouest de Stockholm. Des sapins, encore des sapins. Uppsala était propre comme un évier et aussi plein de charme. Ils durent s'y reprendre à dix fois avant de trouver la rue où habitait l'informateur, Grotbrowd, juste en bordure du cimetière... Un vieux bonhomme les accueillit chaleureusement dans une maison de poupée. Encore du thé et du brie... Sven Aner était un peu agité, énervé, dès qu'on parlait d'Olaf Palme. Malko se présenta comme un journaliste autrichien enquêtant sur la mort de Palme avec de nouvelles informations impliquant la police suédoise. Ce fut assez pour déclencher le vieux journaliste. Léna avait du mal à traduire... Malko s'y perdait dans les prénoms, les horaires, les faux et les vrais témoins. Pour résumer, d'après le journaliste, une bonne vingtaine de policiers avaient plus ou moins participé au meurtre d'Olaf Palme...

— Pourquoi ? demanda Malko.

— Mais parce que c'étaient des fascistes, des nazis, expliqua calmement le journaliste. Un groupe d'extrême-droite payé par la CIA. Ils se réunissaient dans leur club de Norrmalm, soi-disant pour le baseball. Ils avaient déjà tué des drogués.

— Que sont-ils devenus ?

— Dispersés ! Heureusement. Mais c'était trop tard... C'est la raison pour laquelle l'enquête a été sabotée ! Et puis, les Suédois ne peuvent pas croire que leur premier ministre a été assassiné par sa propre police.

— Vous connaissez un certain Göran Torsten ?

Sven Aner faillit s'étrangler.

— Göran Torsten ! Bien sûr ! Je pense que c'est lui qui a tué Olaf Palme. Trois témoins l'ont vu à proximité de la scène du crime. Il était armé.

— Personne n'a relevé leur témoignage ?

— On a prétendu qu'ils se trompaient ; en Suède, la police, c'est sacré, expliqua le vieil homme.

— Et qu'est devenu ce Torsten ?

Il eut un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas. Il a disparu, comme les autres.

Devant la déception de Malko, le journaliste fronça les sourcils et se mit à farfouiller dans ses notes. Il releva la tête quelques instants plus tard.

— Voilà, c'est tout ce que j'ai. Un copain de la Säpo m'a donné le tuyau. Les anciens du club de Norrmalm se réunissent tous les jeudis dans un restaurant, Den Andalusiska Munden(18), au 2 Kungsbro Plan

pour déjeuner. Peut-être Göran Torsten en fait-il partie...

— J'irai voir, dit Malko.

Sven Aner se rembrunit.

— Faites attention. Ces gens sont très dangereux. Ils n'aiment pas qu'on s'intéresse à eux. Ils ont battu à mort un type qu'ils soupçonnaient de les espionner. Ensuite, ils l'ont jeté dans le port. Ils n'ont pas hésité à tuer un Premier ministre... Alors !

Il les raccompagna, persuadé d'avoir eu affaire à d'authentiques gauchistes. On était mardi. Deux jours d'inaction en perspective...

— Après-demain, dit Malko, nous irons déjeuner au Chien Andalou. Léna lui jeta un regard intrigué.

— Mais vous ne connaissez pas Göran Torsten. Même s'il s'y trouve, comment allez-vous le reconnaître ?

Malko sourit.

— J'ai une idée, vous verrez.

* *

*

Malko arrêta sa voiture sur la place en demi-lune, presque en face du Chien Andalou. Les quarante-huit heures s'étaient écoulées avec une lenteur exaspérante. Ingrid Stor n'était pas chez elle et il avait eu du mal à se dépêtrer de Léna qui prétendait avoir peur toute seule chez elle.

Par précaution, Malko ne se séparait pas du gros Smith & Wesson de feu le général Brunns. Un assassin était en liberté dans cette ville en apparence si paisible. Plusieurs fois, il avait cru apercevoir des silhouettes suspectes rôdant autour de lui. Mais c'était peut-être de la parano... Il se retourna vers Léna assise à côté de lui dans la voiture.

— Vous avez noté le numéro ?

— Oui. Mais vous êtes sûr que ce n'est pas dangereux...

— Pour vous, sûrement pas, affirma-t-il.

La laissant dans la voiture, il pénétra dans le restaurant. C'était assez bruyant, une salle en longueur, avec des jeunes, des femmes seules, de la musique. Il choisit une table près de la porte et s'installa. La salle était encore à moitié vide. Sa Breitling Crosswind indiquait midi quarante-cinq.

Les Suédois déjeunaient tôt. Il commanda des spaghettis bolognaises et une bière. Les gens commençaient à arriver. Bientôt, la salle fut pleine. Sauf une grande table au fond, de huit couverts. Elle aussi se remplit peu à peu.

Ses occupants arrivaient un par un. Uniquement des hommes, que le garçon semblait très bien connaître. Devant chacun, il posait une énorme bière. Malko les observa. Ils avaient tous le même look. Des

costauds, plutôt mal habillés, aux cheveux courts, sinon ras, aux visages durs, aux regards en mouvement. Heureusement, il n'était pas à côté d'eux. Sa façon de s'habiller, avec une cravate, dénotait un étranger. Une fois le dernier convive arrivé, le garçon apporta une bouteille de champagne qu'ils burent en portant un toast.

C'était sûrement l'amicale des anciens de Norrmalm. Il y avait un tel vacarme dans le restaurant qu'il était impossible d'entendre ce qui se disait. Et, de toute façon, Malko ne comprenait pas le suédois... Une demi-heure s'écoula. Malko commençait à être sur des charbons ardents. Ici, on mangeait très vite.

Que faisait Léna ?

Il sentit son pouls monter en flèche lorsqu'il vit le garçon aller se pencher à l'oreille d'un des convives, un homme massif au visage poupin et aux yeux saillants, très bleus. Il se leva et gagna le comptoir où un téléphone était décroché. Il le prit et porta le récepteur à son oreille. Malko vit sa mimique agacée, tandis qu'il interpellait le garçon et regagnait sa table avec un haussement d'épaules.

Malko plongea le nez dans ses spaghettis qui semblaient désormais avoir le goût du caviar. Grâce à Léna, il venait d'identifier l'homme qu'il cherchait. Elle avait appelé le restaurant du portable, en demandant à parler à Göran Torsten...

Imparable.

Il regarda l'assassin présumé d'Olaf Palme, qui avait repris sa conversation avec ses copains. Maintenant, le plus dur restait à faire. Lui parler et surtout le faire parler. Afin d'en avoir le cœur net, sur le « complot » américain qui avait pour but d'assassiner Olaf Palme, onze ans plus tôt.

CHAPITRE VIII

Malko termina paisiblement son repas, prit un café et sortit. Léna était garée dans la rue adjacente, Flemingatan.

— Ça y est, annonça-t-il.

— Il ne vous a pas vu ?

— Il ne me connaît pas.

— Mais moi, il me connaît peut-être. Il faudra faire attention. Que voulez-vous faire ?

— Le suivre, voir où il habite. Nous allons bouger.

Il fit le tour et s'arrêta de l'autre côté de Kungsbrosplan, en face des escaliers montant de la promenade qui longeait le bras de mer de Klara Sjö. À cause des sens uniques, Göran Torsten ne pouvait partir en voiture que dans deux directions. Mais il pouvait aussi être à pied. Dans Stockholm, la plupart des gens circulaient en taxi.

Vingt minutes s'écoulèrent. Le Chien Andalou était presque vide. Enfin, le groupe d'anciens policiers sortit à son tour. Les huit hommes rubiconds échangeaient des plaisanteries, visiblement d'excellente humeur. Ils se séparèrent sur le trottoir. Göran Torsten partit seul, à pied, dans Pipersgatan, une petite rue en sens unique où il rejoignit une vieille Volvo station-wagon grise.

Malko n'eut aucun mal à le suivre. Göran Torsten tourna au fond, revenant vers Klarabergsviadukt et le centre. La circulation intense permettait à Malko de rester derrière lui sans problème. L'ex-policier conduisait lentement, à la suédoise, ne se sachant pas suivi, à l'évidence. Il stoppa un peu plus loin, place Sergels Torg, devant un curieux restaurant installé dans une sorte de mirador hideux.

Trois minutes plus tard, une brune plutôt sexy émergea du restaurant et le rejoignit dans la Volvo. Il continua par Hannagatan, remontant ensuite vers le nord par Norrlands Gatan jusqu'à Engel Brecht Plan. Là, il se gara dans un parking.

Göran Torsten et la femme en ressortirent presque aussitôt, empruntant à pied une petite rue qui se terminait par des escaliers, David Bagares Gatan.

— Je le suis, dit Malko à Léna, en se garant en catastrophe. Attendez-moi là.

Il partit derrière eux, le Smith & Wesson coincé dans sa ceinture. Devant lui, le couple grimpait tranquillement les escaliers. En haut, au croisement de Reggerings Gatan, ils s'arrêtèrent en face de l'immeuble qui faisait le coin. Malko stoppa à son tour. Le rez-de-chaussée abritait un magasin de posters et un coiffeur ; au-dessus, il y avait trois étages d'appartements. Un immeuble vieux rose 1900. Le couple se sépara :

la femme entra chez le coiffeur, tandis que Göran Torsten pénétrait dans l'immeuble.

Malko attendit un peu et s'approcha. À travers la vitrine du coiffeur, il vit la compagne de l'ex-policier déjà assise en face d'un bac à shampooing. L'entrée de l'immeuble se trouvait au 83 Regerrings Gatan. Il y avait un interphone avec plusieurs noms. Celui de Göran Torsten lui sauta aux yeux. Appartement 4. Lars Jungman lui avait menti. Göran Torsten vivait à Stockholm sans se cacher, même s'il n'était pas dans l'annuaire.

Malko hésita. Certes, il pouvait sonner, mais d'abord Göran Torsten ne parlait peut-être que suédois et ensuite, il risquait de ne pas lui ouvrir... Soudain, il réalisa que la porte ne fermait pas. En poussant, il pénétra dans le petit hall. Hélas, avant l'escalier, il y avait une lourde grille aux barreaux noirs, avec un second interphone. Et celle-là était bien fermée... Impossible d'aller sonner chez l'ex-policier.

Il eut soudain une idée et ressortit.

* *

*

Une heure s'était écoulée. Léna, au volant de l'Audi, avait trouvé une place dans une rue étroite, presque en face du numéro 83.

— La voilà ! fit-elle soudain.

L'amie de Göran Torsten venait d'émerger de chez le coiffeur, toute pimpante. Elle parcourut les quelques mètres la séparant de l'entrée de l'immeuble et y pénétra. Malko n'eut que le temps de bondir de la voiture, pour entrer sur ses talons. Il arriva derrière elle juste au moment où elle poussait la grille noire. Il se glissa à sa suite avec un sourire. Elle le lui rendit, sans méfiance, et ils s'engagèrent, ensemble, dans l'escalier. Heureusement, il n'y avait pas d'ascenseur...

La femme s'arrêta au premier, mit une clef dans la serrure, se retourna, étonnée de voir Malko derrière elle. Elle lui posa une question en suédois, tout en ouvrant.

Malko n'eut pas le temps de répondre. À peine la porte s'était-elle ouverte que dans l'embrasure surgit la silhouette massive de Göran Torsten, en chemise. Il braquait sur Malko un gros revolver presque semblable au sien. Il l'apostropha en suédois, tandis que la femme se glissait craintivement à l'intérieur, les laissant face à face.

* *

*

Malko demeura strictement immobile. Le chien de l'arme – un Taurus – était relevé et le regard froid de l'ex-policier disait bien qu'il

ne plaisantait pas. De nouveau, il l'apostropha dans sa langue et Malko répliqua en anglais.

— Vous êtes Göran Torsten ?

— Yes. Why ?

— J'ai cherché à vous joindre, par l'intermédiaire de Lars Jungman. Nous avons rendez-vous.

— Pourquoi me surveillez-vous dans cette voiture ? Qui est cette femme avec vous ?

Voilà pourquoi il l'attendait arme au poing : il les avait repérés dans cette rue tranquille. Ce qui prouvait qu'il était sur ses gardes.

— Cette femme est la veuve du général Brunns, répondit Malko. Puis-je la faire monter ? Je voudrais vous parler.

Le nom de Brunns sembla impressionner Göran Torsten. Il baissa son arme et grommela :

— OK. Allez-y.

La porte claqua et Malko plongea dans l'escalier. Finalement, son coup d'audace avait réussi. Léna avait quand même les jambes tremblantes lorsqu'il sonna à l'interphone. Göran Torsten pouvait aussi bien les laisser dehors. Mais le pêne claqua et ils montèrent en silence. Göran Torsten les attendait sur le pas de la porte. Il interpella Léna d'une voix sèche et il y eut un bref échange avant qu'il les laisse entrer. Léna traduisit pour Malko.

— Il ne me connaît pas. Il voulait être certain que j'étais vraiment la compagne de ce pauvre Jerker...

Ils s'installèrent dans un minuscule salon où la stature du Suédois détonnait. Sa femme apporta des biscuits et du thé, accompagnés de l'éternel brie. Les Suédois l'aimaient tant qu'ils s'étaient mis à en fabriquer. Un des rideaux à carreaux était relevé. C'est par là qu'il les avait surveillés. Ses yeux bleu pâle ne quittaient pas Malko. L'interrogatoire commença.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je travaille avec Washington, dit Malko sans se compromettre. On m'a demandé d'aller voir le général Brunns, pour éclaircir de vieilles histoires. En fait pour le protéger.

— Le protéger ?

Léna traduisait en simultané. Malko sortit de sa poche l'article du Soir et le lui donna.

— Lisez-le-lui.

Göran Torsten demeura impassible durant toute la lecture. Lorsqu'elle fut terminée, Malko lui demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

— Rien. Il n'y a pas de preuve, laissa tomber l'ex-policier.

Réponse ambiguë. Il ne semblait pas décidé à s'ouvrir. Quelques instants plus tard, il tint un long discours à Léna, où Malko saisit le

nom de Peterson.

— Il dit que le coupable a été jugé et condamné, traduisit-elle. Un certain Christopher Peterson.

— Il a été acquitté en appel, remarqua Malko.

Göran Torsten sembla ne pas entendre. Visiblement, il n'avait qu'une idée : se débarrasser d'eux. Malko insista.

— Des journalistes risquent de venir vous voir...

Léna traduisit et Göran Torsten eut un bref sourire mauvais, en montrant une batte de base-ball accrochée au mur.

— Je les recevrai.

— Parlez-lui du meurtre du général, suggéra Malko. Est-il au courant ?

Léna traduisit. Il vit l'hésitation dans le regard de Göran Torsten.

— Je ne sais rien, mais le général avait de nombreux ennemis. Les mêmes que nous, dit-il. Tout ça, ce sont de vieilles histoires.

— Le général est mort la semaine dernière, releva Malko. Ce n'est pas si vieux.

Pas de réponse. Le téléphone sonna dans l'appartement. La femme vint chuchoter quelques mots à l'oreille de Göran Torsten, qui alla répondre. Quand il revint, il ne se rassit même pas.

— Je dois partir, dit-il. Il faut m'excuser.

Malko se leva et plongea son regard dans le sien.

— Je dois vous parler, insista-t-il. C'est le général Brunns qui m'a demandé de le faire. Dans l'intérêt d'Yggdrasil.

Ce mot sembla ébranler l'ancien policier. Il se détendit un peu, sembla réfléchir et demanda :

— Où êtes-vous ?

— Au Grand Hôtel.

— Je vous appelle.

— Vous le ferez vraiment ? C'est important.

— Oui.

— Puis-je avoir votre téléphone ?

Göran Torsten secoua la tête négativement.

— Non. C'est dangereux de téléphoner. La Säpo m'écoute sûrement. Ces salauds ne m'aiment pas. Mais j'appelle. La première fois, je ne savais pas ce que c'était.

Il les raccompagna. De la rue, Malko leva les yeux vers les fenêtres aux rideaux à carreaux. Se pouvait-il que le secret de la mort d'Olaf Palme se trouve dans ce petit appartement bourgeois ? Göran Torsten n'était pas un policier comme les autres. Il se méfiait, respirait la violence et le danger. C'était sûrement l'unique personne à pouvoir renseigner Malko. Ce dernier regarda la rue calme et vide. L'homme qui avait poussé le général Brunns sous le métro rôdait-il autour de lui ? Qui était-il ? Pour qui travaillait-il ? Était-ce une histoire

purement suédoise ?

Léna posa une main sur sa cuisse.

— Cet homme me fait peur. Il est dangereux. C'était aussi l'avis de Malko. Il se demanda soudain si Ingrid Stor ne pourrait pas l'aider. Après tout, le KGB, à l'époque, devait surveiller des gens comme Göran Torsten. En attendant, il fallait rendre compte au chef de station de la CIA.

* *

*

L'ambassade américaine, avec ses hautes grilles noires, avait vraiment l'air d'un orgueilleux château fort au milieu du rond-point diplomatique. Comme la fois précédente, Burt Hower l'attendait dans le hall. Beaucoup plus nerveux. Il n'attendit même pas d'avoir regagné son bureau pour demander :

— Vous avez du nouveau ? Vous avez retrouvé ce Göran Torsten ?

— Oui, le rassura Malko, mais cela n'a pas été facile.

L'Américain sembla indiciblement soulagé. Il se laissa tomber dans son fauteuil, prit son Zippo aux armes de la CIA dans un holster de cuir et alluma une cigarette.

— Je ne pensais pas cette affaire si importante, soupira-t-il. Apparemment, on suit votre enquête de très près, à Langley. Qu'avez-vous appris ?

Malko lui fit un récit détaillé de sa traque. Burt Hower sursauta en entendant les accusations de Sven Aner contre Göran Torsten.

— Vous croyez vraiment que ce policier aurait pu assassiner Olaf Palme ?

— Je ne crois plus rien, avoua Malko. D'après Agathe Mertens, c'est un Iranien. Langley prétend ne rien savoir et les Suédois encore moins. Ici, on n'en parle plus ?

Burt Hower secoua la tête.

— C'est un sujet tabou. Comme si les Suédois voulaient oublier. Tout le monde sait que l'enquête a été menée en dépit du bon sens, personne ne croit à la culpabilité de Peterson, mais aucun journal ne reprend les articles parus à l'étranger. Onze ans après, il y a encore quelques policiers qui travaillent sur l'enquête. Je me demande ce qu'ils font.

— Il y avait bien une organisation Yggdrasil, fit Malko. Qui travaillait pour les Américains. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit responsable du meurtre d'Olaf Palme.

— Évidemment qu'elle ne l'est pas ! sursauta le chef de station de la CIA en jouant nerveusement avec son Zippo. Seulement, il faut le prouver. C'est la raison pour laquelle vous êtes à Stockholm. Les

articles accusant l'OTAN se multiplient dans la presse européenne. C'est très fâcheux à quelques semaines de son élargissement. Imaginez que des journalistes débarquent ici et retrouvent ce Göran...

— Il ne leur parlera pas.

L'Américain fit la moue.

— Qui sait ? Si on lui offre de l'argent, il pourrait confirmer les accusations portées par cette Agathe Mertens. En tirant son épingle du jeu. Ce serait une catastrophe. Il faut qu'il vous dise ce qu'il sait.

— Je vais m'y employer, promet Malko. S'il me rappelle.

Burt Hower se leva en faisant claquer le capot de son Zippo, comme pour clore le sujet.

* *

*

La nuit tombait lentement et les derniers rayons du soleil se reflétaient dans les vitres du Palais Royal. Malko contemplait les eaux calmes du bras de mer séparant Stockholm de Gamla Stan, la vieille ville. Perplexe, habité d'une angoisse diffuse. L'histoire d'Agathe Mertens n'était pas une affabulation de secrétaire congédiée. Cela supposait que quelqu'un tire les ficelles. Tant qu'il ne serait pas certain du rôle de l'OTAN dans la mort d'Olaf Palme, onze ans plus tôt, sa mission ne serait pas remplie. Or, jusqu'ici, il n'avait aucune certitude.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter.

— Mister Linge ?

Il reconnut tout de suite la voix rocailleuse de Göran Torsten.

— Oui.

— Vous savez qui je suis ?

— Oui.

— Bien. Je suis d'accord pour vous rencontrer. Ce soir.

— Chez vous ?

— Non. Au coin de David Bagares Gatan et de Engel Brecht Plan. À neuf heures.

Il avait déjà raccroché. Il était sept heures et demie. Malko se demanda s'il allait prévenir Léna, puis y renonça. Il n'aurait pas le temps d'aller la chercher et il se débrouillerait avec le peu d'anglais de Göran Torsten. Les questions qu'il avait à poser étaient simples.

À huit heures et demie, il glissa le Smith & Wesson du général Brunns dans sa ceinture et se dirigea vers l'ascenseur. Il faisait un peu plus frais, mais les gens n'avaient pas encore de manteau.

* *

La place Engel Brecht se trouvait juste à l'intersection de la grande avenue Birger-Jarls Gatan et de David Bagares Gatan, la petite rue coupée d'un escalier qui menait au domicile de Göran Torsten. Là où Malko l'avait vu mettre sa voiture au parking.

Malko attendait depuis dix minutes lorsqu'il vit l'ex-policier descendre la rue David Bagares. Il marchait au milieu de la chaussée déserte. Il était nu-tête et portait une grosse veste, style canadienne, en drap bleu sombre. Il rejoignit Malko.

— Il y a un pub irlandais pas loin, proposa-t-il, nous serons tranquilles pour parler, il y a beaucoup de bruit. Personne ne pourra nous écouter.

Il s'engagea dans Birger-Jarls Gatan, marchant à côté de Malko.

— Dans le cadre d'Yggdrasil, vous êtes-vous occupé d'Olaf Palme ? demanda tout de suite Malko.

— J'obéissais aux ordres, répliqua d'une voix calme l'ex-policier.

— Quels ordres ?

— Ceux du général Brunns. C'était notre patron.

Le pouls de Malko battait plus vite. Enfin, il tenait quelqu'un capable de lui dire ce qui s'était réellement passé le 28 février 1986, à quelques centaines de mètres de là.

— Où étiez-vous lorsque Olaf Palme a été abattu ?

Göran Torsten, pour répondre, ouvrit la bouche. Le mot qu'il prononça fut couvert par une violente détonation. L'ex-policier trébucha, puis tomba à genoux.

Le pouls à 150, Malko se retourna. Il distingua, à trois mètres environ derrière lui, une silhouette de haute taille, un visage sombre, un bonnet de laine et un bras qui brandissait une arme. D'un geste réflexe, il plongea la main dans sa ceinture, ramenant le Smith & Wesson. Il enregistra le sursaut de surprise du tueur, vit son bras tendu ; une seconde détonation lui explosa les tympanes et il ressentit une brûlure au flanc gauche.

CHAPITRE IX

Presque sans viser, Malko appuya sur la détente du 357 Magnum. Déséquilibré, son agresseur fit volte-face et s'enfuit en direction de David Bagares Gatan. Visiblement, il ne s'était pas attendu à ce que Malko soit armé. Il l'avait ajusté paisiblement, calmement, comme au stand... Malko tituba, luttant contre la violente douleur qui lui brûlait le côté, puis, serrant les dents, il se lança à la poursuite du tueur. Celui-ci courait sans se retourner. Dans la rue en pente, Malko hésita à tirer. S'il le tuait, son enquête était à nouveau stoppée. Il jeta un coup d'œil derrière lui. Göran Torsten gisait face contre terre, là où il était tombé...

L'homme qu'il poursuivait grimpait maintenant les escaliers. Gêné par sa douleur au côté, Malko perdait du terrain. Quand il parvint à son tour en haut des marches, l'homme avait déjà franchi le carrefour de Regerrings Gatan et redescendait de l'autre côté, vers Sveawagen. Malko, au moment où il traversait, aperçut des phares sur sa gauche, deux projecteurs sur le toit d'une voiture bleu et blanc. La police !

Le véhicule stoppa à un mètre de lui, dans un hurlement de frein, et deux policiers en jaillirent. Ils aperçurent le revolver dans la main de Malko et brandirent aussitôt leurs armes, l'en menaçant et l'interpellant en suédois. Il s'arrêta, regardant le tueur qui descendait quatre à quatre vers Sveawagen. L'assassin de Göran Torsten prenait le large. Dans quelques secondes, il serait perdu dans la grande avenue.

Malko se retourna vers les policiers et cria en anglais, en désignant l'homme qui s'enfuyait.

— He just killed someone ! Catch him !⁽¹⁹⁾

Il fit mine de se relancer à la poursuite du tueur. Un coup de feu claqua aussitôt. Un des policiers avait tiré en l'air. S'il repartait, Malko risquait d'être abattu sur place. La rage au cœur, il se laissa appréhender. L'un des policiers lui prit le Smith & Wesson en le tenant par le canon ; l'autre le fouilla et, finalement, il se retrouva menotté, collé au mur.

Une seconde voiture de police arriva dans un hurlement de sirène. Des policiers l'encadrèrent pour le faire redescendre David Bagares Gatan. Plusieurs de leurs collègues entouraient le corps de Göran Torsten. Un médecin, qui passait par là, lui faisait en vain du bouche à bouche.

— Pourquoi avez-vous tué cet homme ? demanda un des policiers qui parlait quelques mots d'anglais.

— Je ne l'ai pas tué, protesta Malko, l'assassin est un homme que je poursuivais. Il s'est enfui vers Sveawagen. Vous pouvez peut-être

encore le rattraper...

On ne l'écouta même pas. Un autre policier s'approcha, flairant le canon du Smith & Wesson.

— Vous venez de vous en servir, dit-il, agressif.

Malko sentit tout à coup un liquide chaud qui coulait le long de son flanc et la sensation de brûlure réapparut, lancinante.

— Bien sûr, protesta-t-il, j'ai riposté. Regardez, je suis blessé...

Intrigué, le policier ouvrit sa veste et vit aussitôt à la lueur de sa torche électrique la tache sombre sur la chemise. De plus en plus troublé, il annonça :

— Vous êtes en état d'arrestation, mais on va vous conduire à l'hôpital.

Malko se laissa entraîner, après un dernier regard au corps de Göran Torsten. L'ex-policier avait été foudroyé, emportant son secret dans la tombe. Une large tache de sang s'élargissait autour de son corps. Tandis qu'on l'installait dans la voiture de police, Malko se dit que l'homme qui avait tiré et celui qui avait poussé le général Brunns sous le métro ne faisait très probablement qu'un. Mais qui ?

* *

*

Le commissariat de Norrmalm ressemblait à tous les commissariats du monde, avec ses néons, ses ampoules trop faibles, ses murs nus couverts de notes de service et ses meubles fatigués. On avait ôté à Malko ses menottes et il était installé sur une chaise. Maintenant, sa blessure le brûlait horriblement. À l'hôpital, on s'était contenté de la désinfecter et de placer dessus un pansement adhésif, après lui avoir fait une piqûre d'antibiotique. C'était une balle en séton, qui avait juste arraché un peu d'épiderme et déchiré sa veste...

Le policier en train de taper sur son ordinateur poussa une exclamation ravie. Il venait de retrouver le numéro du Smith & Wesson de Malko. Il était bien déclaré au nom du général Brunns.

— Vous l'avez volé ? demanda-t-il.

Malko, fou de rage, haussa les épaules.

— Téléphonez chez le général Brunns. Vous y trouverez sa compagne, Léna. Elle me connaît. C'est elle qui m'a donné cette arme. 085 643 298.

Après une hésitation, le policier s'exécuta. Cela ne répondait pas.

— Vous avez le droit de donner un coup de téléphone, annonça le policier. Vous connaissez quelqu'un à Stockholm ?

Malko se résigna. Tant pis pour les règles de sécurité. Il n'avait pas envie de croupir dans une prison suédoise.

— Certainement, dit-il. Voulez-vous appeler à l'ambassade

américaine ou chez lui, M. Burt Hower. Il est premier attaché à l'ambassade.

Le policier le regarda, méfiant.

— Vous le connaissez vraiment ?

Malko demeura silencieux. Hors de lui. S'il n'avait pas été armé, il serait étendu à côté de Göran Torsten. Le tueur avait été décontenancé de le voir sortir une arme. Et, en même temps, c'était lui, Malko, qui sans le savoir avait mené le tueur jusqu'à l'ex-policier. Comme la fois précédente, jusqu'au général Brunns. Le pressentiment : fait obsédant, et atroce.

* *

*

Malko prit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989, et remplit à nouveau la coupe d'Ingrid Stor. C'était déjà la seconde bouteille et ils étaient les derniers clients du luxueux restaurant de l'Opéra. La Suédoise lui adressa un regard étonné.

— Qu'est-ce que nous fêtons ce soir ? Tu as l'air fou...

Malko lui rendit son sourire et partagea ce qui restait de la boîte de caviar Beluga Petrossian entre leurs deux assiettes. À eux deux, ils en avaient dévoré 300 grammes ! De gros grains gris qui fondaient dans la bouche : un plaisir de roi.

— Toi d'abord, dit Malko. Tu es splendide.

Ingrid Stor portait un chemisier d'épaisse soie blanche sous lequel ses seins lourds jouaient librement, les pointes crevant la soie ; la taille serrée dans une large ceinture, sa longue jupe de velours noir aurait été chaste comme une soutane, si elle n'avait pas moulé la croupe callipyge comme une sculpture d'Art moderne. Deux gros bracelets d'argent à ses poignets la faisaient ressembler à une esclave nubienne.

L'orchestre vieillot avait fait place à des disques. Malko se leva et entraîna la jeune femme sur la piste de danse. Le contact tiède de ses seins contre sa veste d'alpaga le réconcilia avec la vie. Ingrid Stor s'appuyait contre lui, sans ostentation, mais avec l'attitude abandonnée d'une femme qui a envie de faire l'amour.

— Tu as l'air soucieux !

Malko se força à sourire.

— Non, tout va bien.

Il était sorti de prison le matin même. Après de difficiles tractations entre la CIA et la Säpo. Il avait fallu mettre tout le poids de Washington dans la balance pour que les Suédois ne le maintiennent pas en détention. Il était étranger et trouvé en possession d'une arme qui ne lui appartenait pas. De surcroît, il avait tiré avec... Heureusement, les expertises balistiques avaient démontré que la balle

qui avait tué Göran Torsten n'avait pas été tirée par son arme. Et puis, il y avait sa blessure. Le projectile qui l'avait effleuré avait été retrouvé vingt mètres plus loin. Il provenait de la même arme que celui qui avait tué l'ex-policier.

Quant à l'assassin, il courait toujours...

Les policiers suédois avaient à peine écouté Malko quand il avait mentionné le meurtre probable du général Brunns. Tout le monde semblait n'avoir qu'une idée : refermer vite le couvercle de cette histoire nauséabonde et mystérieuse.

Au bout de cinq minutes de danse, Malko n'avait plus lui aussi qu'une idée : faire l'amour à Ingrid Stor, collée à lui. Ils retournèrent à leur table, se partagèrent ce qui restait de la bouteille de Taittinger et il régla l'addition du repas, le prix d'une maison de campagne. Cinq minutes plus tard, il trouvait une place en bas de chez elle. Ingrid Stor sortit la première de la voiture, Malko sur ses talons. Le balancement de sa croupe lui assécha le gosier.

Elle entra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du quatrième. Au moment où la cabine s'ébranlait, Malko se colla à elle par-derrière, emprisonnant ses seins entre ses mains. Aussitôt, elle se cambra, poussant sa croupe somptueuse contre lui.

Par hasard, le regard de Malko tomba sur une rangée de crochets fixés à environ deux mètres du plancher, et probablement destinés à accrocher des toiles protectrices le long des parois, lors de déménagements. Une idée folle le traversa, liée à sa dernière rencontre, dix ans plus tôt, avec Ingrid. Et à ses goûts érotiques. Au moment où la cabine s'arrêtait, il lui prit le bras droit, le leva et accrocha le gros bracelet à un des crochets.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sans lui répondre, il fit de même avec le bras gauche. Puis, il saisit le zip de la longue jupe et le fit descendre jusqu'en bas. Ingrid Stor comprit instantanément ce qu'il voulait.

— Il y a du monde dans cet immeuble, fit-elle. Si...

— Inch'Allah !

Attachée ainsi, la Suédoise ressemblait à une esclave prête au sacrifice. Il regretta de ne pas avoir une cravache pour cingler sa croupe rebondie. Ingrid aurait apprécié... Il se contenta de caresser les fesses nues, puis les cuisses jusqu'en haut des bas. Puis il glissa une main entre elles pour une caresse beaucoup plus précise. Ingrid commença à gémir, à onduler, ses jambes s'ouvrirent, elle se cambra encore plus.

Malko avait le sang qui lui battait aux tempes. Il revint aux seins lourds qu'il flatta à travers la soie, tandis qu'Ingrid gémissait de plus en plus fort. Tout en la caressant, il se défit. Quand la Suédoise sentit son membre nu contre sa croupe, elle se cambra encore plus.

— Viens ! dit-elle. Viens.

Offerte comme une esclave, elle ne cherchait pas à se décrocher. Malko avait chassé de son esprit tous ses problèmes. Ces minutes-là n'avaient pas de prix. Ingrid ne broncha pas quand il se posa directement contre l'ouverture de ses reins, regardant cet anus de blonde, clair et plissé. Les flots de Taittinger Comtes de Champagne avaient sûrement contribué à faire tomber les défenses d'Ingrid. Malko pesa de tout son poids et vit son membre s'enfoncer lentement entre les fesses sublimes. Ingrid sursauta et ses bracelets cliquetèrent contre les crochets. Puis, elle se laissa aller avec un râle. Malko aurait voulu que ces secondes-là durent un siècle. Les mains crochées dans les hanches élastiques, à la hauteur du porte-jarretelles, il ressortit presque entièrement, puis pesa de nouveau, l'emmanchant à fond. Ingrid s'ouvrait de plus en plus, donnant de violents coups de reins pour se faire prendre encore plus profondément. Malko ne vivait plus que par son sexe fiché dans cette magnifique femelle. Quand il sentit le plaisir monter de ses reins, il se déchaîna, faisant trembler les parois de l'ascenseur. Ils hurlèrent ensemble et leurs cris se répercutèrent dans l'immeuble silencieux qui n'avait sûrement jamais été témoin d'une scène pareille.

* *

*

Malko avait l'impression d'avoir éjaculé sa moelle épinière. Étendue à côté de lui, Ingrid Stor l'observait. Visiblement intriguée. Elle posa un ongle léger sur la longue balafre rougeâtre de son flanc.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une balle.

— Ah ! Tu ne m'avais pas tout dit de ton séjour à Stockholm.

Mais elle ne posa aucune question, se contentant de le regarder avec une sorte de tendresse. C'est Malko qui rompit le silence.

— Tu m'avais demandé ce que je fêtais, ce soir ?

— Oui, quoi ?

— Mon départ.

— De Stockholm ?

— Non, de la CIA. Désormais, je suis comme toi. Un ancien combattant...

Elle rit, puis fronça les sourcils.

— Brutalement, pourquoi ? (Elle se reprit aussitôt.) Si tu peux me le dire...

Malko avait encore les vieux réflexes de discrétion, mais voulait quand même dire ce qu'il avait sur le cœur.

— Te souviens-tu d'un film d'Orson Welles qui s'appelle

M. Arkadin ? demanda-t-il.

— Non. Qu'est-ce que c'était ?

— L'histoire d'un homme qu'un milliardaire, soi-disant amnésique, engage pour enquêter sur son passé, retrouver les gens qui l'ont connu. L'enquêteur s'acquitte à merveille de sa tâche, mais au fur et à mesure qu'il retrouve des témoins du passé de cet homme, ils meurent. Jusqu'à ce qu'il découvre qu'il a été utilisé simplement pour liquider les témoins gênants d'un passé trouble.

— C'est une belle histoire, fit pensivement Ingrid Stor. C'est ce qui t'est arrivé ?

— En gros, oui, dit Malko.

— Et c'est pour cela que tu veux tout plaquer ?

— Oui. J'accepte d'être tué par mes adversaires, pas manipulé par mes amis.

La Suédoise demeura quelques instants silencieuse, puis attira Malko contre elle.

— Nous sommes deux victimes, fit-elle d'un ton volontairement léger.

* *

*

Malko laissa son regard errer sur l'avion de voltige jaune orné du sigle Breitling, véritable Formule 1 de l'air, suspendu dans le hall central de l'aéroport d'Arlanda. Pour une raison mystérieuse, Breitling était omniprésent en Suède. Son vol pour Vienne n'était que dans deux heures, mais il n'avait plus envie de rester à Stockholm. Il avait passé la nuit chez Ingrid Stor et ils avaient refait l'amour, sans reparler de sa « démission ». Il se sentait amer. Amer et frustré.

Il n'aurait jamais aucune explication, aucune excuse. Il n'avait même pas cherché à revoir Burt Hower, le chef de station de Stockholm. Celui-ci n'était sûrement pas au courant de la manipulation tortueuse dont Malko était victime.

Ce dernier en était désormais persuadé, la CIA lui avait menti depuis le début. Elle savait parfaitement que l'histoire révélée par Agathe Mertens était vraie... Et que cette dernière avait été liquidée par les mêmes qui avaient liquidé Olaf Palme, onze ans plus tôt. Les exécuteurs secrets de l'OTAN.

Ceux-ci s'étaient ensuite attachés aux pas de Malko, pour éliminer les deux personnes susceptibles de faire des révélations gênantes. Malko avait eu un flash après le meurtre de Göran Torsten : il était certain que l'ex-policier n'était pas suivi. Il l'avait vu arriver tout seul. Donc, c'était lui, Malko, qu'on surveillait. Et qui, mieux que la CIA, pouvait connaître ses faits et gestes ?

La seule chose que les tueurs attachés à ses pas ignoraient, c'était le revolver que Léna lui avait remis et qui lui avait sauvé la vie.

Il gagna la salle de départ. C'était la dernière fois qu'il effectuait ce genre de voyage. Il ne donnerait plus signe de vie et refuserait une prochaine mission, si on lui en proposait une. Mais il en doutait. Ce qui risquait plutôt de lui arriver, c'était un « accident ». Comme celui qui avait coûté la vie au général Jerker Brunns, qui, lui aussi, avait fidèlement servi les Américains.

S'il n'avait pas été armé, l'affaire était bouclée. Son enquête terminée et les deux témoins éliminés, il en savait trop. Donc, on le liquidait aussi. C'était la férocité froide des opérations ultra-secrètes. Celles qui ne laissent pas de comptes rendus écrits, qui sont décidées au sommet, par des gens n'obéissant qu'à un seul motif : la Raison d'État.

Dans sa tête, il avait reconstitué le cheminement probable des événements. Les révélations d'Agathe Mertens étaient exactes. Olaf Palme avait bien été assassiné à la suite d'une « commande » de l'OTAN. Après sa conférence de presse, ceux qui connaissaient les dessous de cette « commande » avaient réagi vite et brutalement. En la tuant à son tour.

Ensuite, les mêmes – DIA ou SOPS – avaient réalisé que les journalistes risquaient de se lancer à la recherche d'indices supplémentaires. Il fallait donc éliminer tous ceux susceptibles de faire des révélations gênantes.

La branche suédoise de l'opération Yggdrasil. Le général Brunns et ses amis. Comme il s'agissait d'une affaire remontant à plus de dix ans, ce n'était pas évident. Alors, qui mieux qu'un agent de la CIA les débusquerait ? Permettant ensuite de les éliminer. Ce qui était arrivé. Ce qui avait dû arriver à Georges Cromwell, l'ex-agent de la DIA, et probablement au mystérieux tueur iranien recruté par la CIA.

Quant à Malko, sa disparition fermait le dossier.

Sans preuves, les journalistes n'insisteraient pas et la réputation de l'OTAN resterait sans tache. En bon limier, Malko avait débusqué le gibier sans réaliser que lui aussi était devenu un gibier.

— Départ pour Vienne du vol Austrian 675, annonça une voix flûtée. Embarquement porte B 22.

Malko se leva avec des pieds de plomb. Sa vie allait lui paraître bien vide, sans ses missions pour le compte de la CIA. Hantée aussi par la possibilité d'un « accident ». En ne se faisant pas tuer avec Göran Torsten, il avait créé un « cas non-conforme ». Ce dont les bureaucrates avaient horreur. Tôt ou tard, ils n'auraient qu'une idée : pouvoir refermer un dossier bien propre. Ce qui supposait l'élimination de Malko. Bien sûr, même s'il allait exposer sa théorie à Langley, on lui jurerait qu'il hallucinait. Il y a des choses qu'on

n'avoue jamais. Innocent, il était coupable d'avoir survécu.

Il songea que s'il voulait continuer à profiter de la vie, il lui faudra inventer une parade qui rende son élimination trop coûteuse ou trop dangereuse aux yeux de la CIA.

Sinon, il finirait comme Olaf Palme.

CHAPITRE X

Le seul bruit qui troublait le silence était le choc des couverts d'argent sur la porcelaine de Sèvres du XVIII^e siècle. Deux grands chandeliers diffusaient une lueur douce et chaude qui ne dissipait pas entièrement les ombres de la grande salle à manger du château de Liezen. Alexandra et Malko dînaient en tête à tête. Un repas simple : charcuterie et cailles rôties, préparé par la vieille cuisinière, Ilse, qui ignorait, en dépit de ses soixante-quinze ans, le sens du mot retraite. Elle servirait son maître, Son Altesse Sérénissime le prince Malko, jusqu'à son dernier soupir. Avant le dîner, ils avaient partagé une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 1993, dans la bibliothèque.

Alexandra rompit le silence. Assise face à Malko, maquillée et coiffée, ses longs cheveux blonds relevés en natte, vêtue d'un simple pull noir en laine fine et d'une jupe évasée, elle était plus belle que jamais, avec ses hautes pommettes et ses immenses yeux verts.

— Tu ne manges pas ?

— Si, si, affirma Malko en entamant sa caille, pourtant rôtie à point, du bout des lèvres.

Il se força un peu puis repoussa son assiette. Aussitôt, Alexandra appuya sur la sonnette dissimulée sous la table et Elko Krisantem, impeccable dans sa veste blanche, surgit pour desservir.

— Pas de dessert, décréta Malko, apportez-nous seulement les cafés.

Il laissa son regard errer sur les boiseries de la salle à manger où étaient accrochés les portraits de quelques-uns de ses ancêtres. Il éprouvait une sensation bizarre. Un grand vide, un vertige de tristesse, mêlé à un doute enfoui très loin. Et s'il avait agi trop hâtivement ? Il s'était sauvé de Suède comme un voleur, sans prévenir personne. Arrivant à Liezen encore bouleversé par sa certitude d'avoir été mené en bateau par la CIA. Avant même qu'il ne dise quoi que ce soit à Alexandra, celle-ci, mue par un sixième sens, s'était montrée particulièrement attentive et amoureuse. Après avoir fait l'amour, le soir de son retour, Malko l'avait mise au courant.

— Es-tu sûr de ne pas te tromper ? avait-elle aussitôt demandé.

— Je ne pense pas, avait répliqué Malko. Seule, la CIA était au courant de mon rendez-vous avec Göran Torsten.

— Ce n'est pas suffisant comme preuve, avait objecté doucement Alexandra. Je ne dis pas que tu te trompes, mais j'ai l'impression que tu as réagi trop... brutalement. Tu aurais dû, au moins, voir ce Burt Hower, avant de partir.

— Peut-être, avait admis Malko.

Le bon sens d'Alexandra se superposait au doute léger qu'il éprouvait lui-même. Est-ce que des années de barbouzerie ne l'avaient pas rendu un peu parano ?

Le sentant ébranlé, Alexandra avait renchéri.

— Après tout, au départ de cette affaire, tes amis de la CIA ont pensé tout de suite à une manip de l'Est. Pour déconsidérer l'OTAN.

— C'est vrai, reconnut Malko. Mais, même s'il y a une manip de ce côté-là, ce n'est pas incompatible avec une seconde manip de la CIA désireuse d'effacer les traces d'une bavure.

— Ils n'auraient pas fait appel à toi, conclut Alexandra. Tu leur as rendu trop de services et tu peux leur en rendre encore. Ils ont d'autres gens.

— Si ce n'est pas la CIA, argumenta Malko, qui est-ce ? Qui a intérêt à ce qu'Agathe Mertens, Jerker Brunns et Göran Torsten soient réduits au silence ?

Alexandra avait ri.

— C'est toi qui devrais pouvoir répondre à cette question.

Il n'avait pas répondu et, depuis cette conversation, tournait et retournait les éléments dont il disposait dans sa tête. Sa fureur et sa déception ressenties à Stockholm avaient fait place à un sentiment moins violent, moins tranché. Il s'était souvent fié à l'intuition d'Alexandra. Auquel s'ajoutait un horrible sentiment d'inutilité. Une barbouze démobilisée ne peut rien faire. Il n'y a pas de recyclage. Perdu dans ses pensées, il entendit à peine Elko Krisantem entrer et déposer les cafés devant eux, ainsi qu'un carafon de cristal rempli de cognac Gaston de Lagrange XO et deux verres ballon. Malko s'ébroua.

— Qui a téléphoné ? demanda-t-il à Elko.

— Un certain M. Bartfeld, de l'ambassade américaine à Vienne. Il a demandé que vous le rappeliez.

C'était le chef de station de la CIA à Vienne. Il n'avait pas cessé d'appeler depuis le retour de Malko. Celui-ci avait refusé de le prendre. Si son hypothèse était la bonne, les gens de la CIA n'avoueraient évidemment pas. Or, Malko n'avait pas envie d'affronter les mensonges de ceux pour qui il avait eu de l'estime.

Il but d'un trait son café.

Alexandra en fit autant, se leva et fit le tour de la grande table de marbre. Malko repoussa sa chaise à son tour et ils se retrouvèrent face à face.

— C'est toujours un mauvais système de fuir les problèmes, remarqua la jeune femme d'une voix douce. Tu ne peux pas te terroriser indéfiniment. Tu n'as rien à te reprocher. Pourquoi n'appelles-tu pas Franck Capistrano ? Il me semble que tu avais confiance en lui.

— Oui, c'est vrai, reconnut Malko du bout des lèvres.

Quel dommage que David Wise, son ancien mentor, ne soit plus de ce monde. En lui, il avait une confiance totale. Il leva les yeux, rencontra le regard d'Alexandra. Ce qu'il y lut le réchauffa. Alexandra s'appuya à la table et l'attira contre elle, lui offrant le refuge de ses cuisses légèrement écartées et le contact électrique de son ventre.

— Oublie tout cela jusqu'à demain, dit-elle.

Il sentit les muscles de ses cuisses tendues, l'enserrant comme pour le protéger. Ils demeurèrent immobiles, collés l'un à l'autre, à la seule lueur des bougies, un long moment. Alexandra posa sa bouche sur la sienne. Peu à peu la chaleur de son corps éveillait Malko, chassait ses idées noires. C'est Alexandra qui, d'un geste naturel, releva sa jupe, collant son ventre nu à Malko. L'intensité de son regard était telle qu'il en eut une érection immédiate. Elle esquissa un sourire.

— Fais-moi l'amour. Ici. Maintenant.

Délicatement, elle posa ses escarpins sur les deux chaises voisines, écartant encore plus les cuisses pour l'accueillir, les bras noués autour de son cou pour ne pas perdre l'équilibre. Il la pénétra lentement, délicieusement, et resta cloué au fond, avant d'aller et venir. Alexandra avait fermé les yeux. Elle dénoua ses bras et se laissa aller en arrière contre le marbre froid, le visage éclairé par la lueur dansante des bougies, repoussant un des chandeliers pour ne pas être gênée.

Malko posa les mains sur ses seins : c'est ce qu'elle attendait. Elle lui fit comprendre par de petits coups de reins de plus en plus vifs qu'elle allait jouir. Sa respiration s'accéléra, ses cuisses tremblèrent, elle gémit. Et le téléphone se mit à sonner, un bruit assourdi par les boiseries, mais lancinant.

— Baise-moi bien, murmura Alexandra.

Comme pour conjurer le sort, il continua, au rythme de la sonnerie obsédante et lointaine. Il n'arrivait plus à se concentrer, allait et venait machinalement. Il avait beau évoquer les fantasmes les plus érotiques, il était bloqué... Brutalement, il n'y tint plus. Elko Krisantem, obéissant, n'allait pas répondre. Il recula d'un coup, encore en érection.

— Attends, je reviens ! lança-t-il, contenant sa fureur.

Alexandra ne fit aucun commentaire, allongée sur la table comme une servante, le sexe découvert. Malko, à peine rajusté, fonça dans le couloir jusqu'à la bibliothèque, vers le téléphone le plus proche. Depuis son retour, il avait débranché son portable. Mais cette fois, il allait prendre le téléphone lui-même. Les réflexions d'Alexandra l'avaient ébranlé. Même s'il n'était pas convaincu.

Il décrocha, lança un « allô » sec, en se laissant tomber sur le canapé recouvert de cuir jaune fin comme du tissu. Il venait de chez Connolly, le fournisseur de Rolls, et il l'avait fait confectionner sur

mesure par le décorateur Claude Dalle.

Il y eut un blanc, puis une voix de femme demanda en français :

— Le prince Malko Linge ?

Pris à contre-pied, Malko ne put dire que « oui ».

— C'est Astrid Mertens, dit la voix timide. Je ne vous dérange pas ?

Astrid Mertens ! La fille de la secrétaire de l'OTAN assassinée. Que diable voulait-elle ? Malko se radoucit.

— Non, dit-il. Pourquoi m'appellez-vous ?

— Vous m'aviez laissé votre carte, fit-elle, gênée. En me disant de vous appeler si je me souvenais de quelque chose.

— Oui ?

— Il s'est passé quelque chose, dit-elle d'une voix de petite fille. J'ai peur. Je crois qu'on a voulu me tuer.

Malko crut que ses artères allaient éclater.

— Vous tuer ! s'exclama-t-il. Mais comment ?

Brusquement, Astrid Mertens fondit en larmes.

— Je vous en prie, venez ! J'ai peur. Vous ne pouvez pas venir ? Je ne connais personne. Je sais, je vous ai mal traité, mais...

— Je serai là demain matin, fit Malko.

Il raccrocha, glacé. Alexandra se trompait : la CIA avait décidé d'éliminer le dernier témoin. Cette fois, elle allait le trouver en travers de son chemin. Il regagna la salle à manger en coup de vent. Devant son expression, Alexandra se redressa et sa jupe retomba sur son ventre nu.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, inquiète. Tu leur as parlé ?

Malko lui dit qui avait appelé et pourquoi.

— Que vas-tu faire ?

— Je pars à Bruxelles, fit-il sombrement.

Il vit dans ses yeux qu'elle ne l'approuvait pas. Elle continuait à ne pas croire sa théorie. Mais elle ne dit rien, demandant simplement :

— Quand pars-tu ?

— Maintenant.

* *

*

Malko tourna à gauche pour pénétrer dans le parking du Holiday Inn de Evere. Il avait roulé toute la nuit au volant de sa Rolls, s'arrêtant pour se bourrer de café chaque fois qu'il sentait la fatigue le gagner. D'abord, jusqu'à Munich, ensuite par l'Allemagne jusqu'à Cologne pour rattraper l'autoroute pour Bruxelles. Plus de huit cents kilomètres. S'il avait choisi la route, c'était d'abord pour ne pas perdre une seconde, ensuite parce que la voiture était la seule façon de franchir des frontières sans problème avec une arme... Grâce à

l'espace Schengen, il n'y avait plus de contrôle nulle part. Son pistolet extra-plat était bien au chaud dans son attaché-case, avec trois chargeurs de rechange.

De la voiture, il avait téléphoné à Astrid Mertens pour lui donner rendez-vous au Holiday Inn. Cinq minutes plus tard, il s'installait dans une petite suite à côté de la minuscule piscine. Une douche, un coup de fil à Liezen et il glissa son pistolet extra-plat dans sa ceinture, à la hauteur de la colonne vertébrale. Il avait donné comme consigne, à Liezen, de ne pas parler de son départ, mais il se méfiait des moyens de la CIA.

Le coup frappé à sa porte le fit sursauter. Il alla jusqu'au battant.

— Qui est-ce ?

— Astrid.

La jeune femme était seule. Quand elle ôta sa parka verdâtre, il eut un choc en découvrant son corps superbe. Elle portait une robe de lainage grise, des collants noirs et des bottes. Sa poitrine était encore plus forte que dans son souvenir. Une superbe Junon aux yeux rougis et aux traits tirés. Son regard vacillait. Ils se dévisagèrent quelques instants puis, brusquement, elle se jeta dans ses bras, se serrant contre lui en sanglotant.

— Oh, je suis si contente que vous soyez venu ! balbutia-t-elle. Cela fait deux jours que j'hésitais à vous téléphoner. Je n'osais pas. Nous ne nous sommes vus qu'une seule fois. Vous ne m'en voulez pas ?

— Non, non, affirma Malko.

Peu à peu, elle se calma, se détacha de lui, et s'assit sur le lit.

— J'ai faim, dit-elle, je ne pouvais rien avaler ce matin.

Malko commanda deux petits déjeuners. Astrid Mertens sortit un paquet de Gauloises blondes de son sac et en alluma une avec un Zippo cabossé qu'elle montra à Malko.

— C'est un cadeau de Georges Cromwell à ma mère. Il l'avait eu au Vietnam.

Malko prit le briquet qui portait gravé dans le métal « Peace and Love ». Après trente ans, il marchait toujours.

— Maintenant, dites-moi ce qui s'est passé, dit Malko. Tout, depuis que nous nous sommes vus.

— Eh bien, les premiers jours, j'ai revu Alfred Jonnart qui m'a remonté le moral. J'ai repris mon travail, j'ai essayé d'oublier. Alfred m'apportait les articles inspirés par le sien, dans le monde entier, surtout en Europe. Je me suis dit que ma mère n'était pas morte pour rien...

— L'OTAN ne vous a pas contactée ?

— Non, personne. Je suis allée voir la Gendarmerie Royale, mais ils m'ont dit que l'enquête sur la mort de ma mère prendrait beaucoup de temps, qu'on ne trouverait peut-être jamais le chauffard qui l'avait

écrasée.

Elle se tut, bouleversée.

— Et ensuite ?

Elle baissa les yeux, fixant ses bottes, et continua :

— C'était hier matin. Je partais au travail. Pour cela, je prends un bus avenue Léopold III. J'étais en retard et je me suis mise à courir avenue Jaunet. Il y a un endroit où je dois traverser. Je ne regarde jamais derrière moi, parce qu'il y a peu de circulation dans ce coin. Au moment de quitter le trottoir, dans ma précipitation, j'ai laissé tomber mon sac et je me suis retournée, pour revenir sur mes pas. À ce moment, une voiture m'a frôlée, très vite. Je sens encore le souffle. J'ai eu tellement peur que j'ai failli m'évanouir. Si je n'avais pas laissé tomber mon sac, j'aurais été renversée et probablement tuée. La voiture allait à toute vitesse.

— Vous avez vu le chauffeur ?

— Non. Je ne suis même pas sûre de la marque. Une Mercedes, je crois. Ou une Audi, je ne sais pas. De couleur sombre.

— Et la plaque ?

— Une plaque belge, mais je n'ai pas pu lire le numéro.

— Vers où se dirigeait-elle ?

— Elle a brûlé le feu rouge et tourné à droite dans l'avenue Léopold III, vers l'OTAN. Ça aussi, ça m'a étonnée. En Belgique, on ne brûle pas les feux.

Elle tirait sur sa Gauloise blonde à petits coups, tout à son récit, en jouant avec son increvable Zippo « Peace and Love ». Malko se sentait glacé. L'homme qui avait tiré sur lui à Stockholm huit jours plus tôt avait parfaitement eu le temps de revenir à Bruxelles s'attaquer à Astrid Mertens. C'était clair, la CIA continuait le « nettoyage » de l'affaire Olaf Palme. Astrid Mertens pouvait avoir été au courant de certaines choses. C'était sûrement la raison pour laquelle on s'était attaqué à elle. C'était l'occasion rêvée de faire avancer son enquête et peut-être de prendre une revanche.

— Astrid, dit-il d'une voix sévère, vous ne me dites pas tout. Si on s'est attaqué à vous maintenant, c'est que vous savez quelque chose que vous n'avez pas dit lorsque nous nous sommes vus.

La jeune femme demeura silencieuse un temps qui parut très long à Malko, tirant sur sa Gauloise blonde, exhalant lentement la fumée, comme pour se donner le temps de la réflexion. Sans regarder Malko, elle avoua enfin, d'une voix imperceptible :

— C'est vrai. Je crois que c'est important. Ma mère travaillait pour l'Allemagne de l'Est, quand elle était à l'OTAN.

CHAPITRE XI

Malko s'attendait si peu à cette révélation qu'il en resta muet plusieurs secondes. Les pensées s'entrechoquaient sous son crâne. En même temps, il était soulagé. La CIA n'était peut-être en rien dans les meurtres qu'il lui avait attribué ! Astrid Mertens le fixait avec inquiétude.

— Je n'aurais pas dû vous dire cela...

— Oh si ! s'exclama Malko. Racontez-moi tout.

L'opération Yggdrasil prenait un éclairage complètement différent. Il en avait des sueurs froides. Astrid alluma une nouvelle Gauloise blonde d'une main tremblante.

— Il n'y a pas très longtemps que je le sais, expliqua-t-elle. Depuis que je suis petite, ma mère vit seule et elle a eu pas mal d'aventures. J'avais douze ou treize ans quand elle a eu une liaison avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle. Un très beau garçon brun, de type un peu italien, très élégant. Il venait souvent à la maison le soir. Maman m'envoyait me coucher. Mais, moi, je ne dormais pas et je les guettais. Dès que j'avais le dos tourné, ils faisaient l'amour, partout, même par terre. J'entendais ma mère crier de plaisir. Elle était folle amoureuse. Parfois, elle l'attendait pendant des heures, maquillée, élégante, et il ne venait pas. Dans ces cas-là, elle devenait méchante avec moi.

— Qui était cet homme ?

— Il tenait le salon de coiffure de l'OTAN, dans le bâtiment B. C'est comme cela que ma mère l'avait connu : en allant se faire coiffer. Mais ce n'était pas un type bien. Je me souviens, un jour, ma mère avait découvert qu'il avait au moins deux autres maîtresses parmi les secrétaires travaillant à l'OTAN. Et puis, elle lui avait pardonné. Je crois qu'elle ne pouvait plus se passer de lui, physiquement.

Elle se tut, embarrassée.

— C'est cet homme qui travaillait pour l'Allemagne de l'Est ?

— Oui. Il s'appelait Horst Grünow. Il disait qu'il avait fui son pays pour se réfugier à l'Ouest. Il était de Erfurt.

— Où est-il maintenant ?

Elle secoua la tête.

— Je l'ignore. Il est resté à Bruxelles jusqu'en 1990, puis il est reparti dans son pays.

Évidemment, l'Allemagne de l'Est à cette date n'existait plus. Le Mur de Berlin était tombé et l'Union soviétique était à la dérive, en pleine ère gorbatchévienne.

— Comment savez-vous qu'il travaillait pour l'Allemagne de l'Est ? demanda Malko. Et quel rôle jouait votre mère ?

— Il n'y a pas longtemps que je le sais, répéta Astrid. Maman ne m'avait jamais reparlé de cet homme. Et puis, il est réapparu !

— Quand ?

— Il y a deux mois environ. Maman était folle de joie. Il a fait comme si elle n'avait pas changé. Elle est redevenue sa maîtresse. Elle allait le retrouver tous les jours, à son hôtel, dans le centre de Bruxelles. Cela a duré huit jours. C'est un soir où maman avait le cafard qu'elle m'a tout raconté.

— Tout, quoi ?

— D'abord, ce qui s'était passé lorsqu'elle l'avait connu, il y a quinze ans. Toutes les secrétaires qui venaient se faire coiffer avaient envie d'avoir une aventure avec lui. Je vous l'ai dit, il était très beau. Quand elle avait couché avec lui, elle était transformée. Pendant plusieurs mois, il ne lui a rien demandé. Et puis, un jour, il lui a expliqué qu'il allait être obligé de quitter Bruxelles. Il était catastrophé. Elle l'a supplié de rester, et c'est là qu'il lui a raconté qu'il travaillait pour les services de renseignements de l'Allemagne de l'Est. Que son pays craignait que l'OTAN ne l'attaque. On le rappelait parce qu'il n'avait pas eu de résultats... Si elle l'aidait à se procurer quelques documents, même sans grande importance, il pourrait rester.

Malko écoutait, glacé et édifié. C'était un processus classique. Les services est-allemands s'étaient spécialisés dans le recrutement des secrétaires énamourées, séduites par de très beaux garçons, généralement plus jeunes qu'elles. Et, dans le système complexe des services de renseignements des pays satellites, sous l'égide du KGB, c'était l'Allemagne de l'Est qui « traitait » l'OTAN. Le récit d'Astrid Mertens était tout à fait cohérent.

— Peu à peu, la tenant sous son charme, il a demandé à votre mère des choses de plus en plus difficiles, qui la compromettaient de plus en plus.

Astrid Mertens inclina silencieusement la tête.

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle. Maman avait été nommée à l'Executive Secretary. Elle avait accès à tous les documents ultrasecrets et aux tampons les classifiant en « Confidentiel », « Diffusion restreinte », « Secret », « Top Secret », « Cosmic ». Mais elle ne pouvait plus reculer. D'abord, parce qu'elle était toujours amoureuse, ensuite, parce qu'elle avait peur, si elle s'arrêtait, que Horst la dénonce. Cela a duré jusqu'à son départ de Bruxelles...

— Et ensuite ?

— Il est revenu, comme je vous l'ai dit. Il y a quelques mois. Maman était folle de joie.

Malko réfléchissait. En 1997, l'Allemagne de l'Est n'existait plus depuis longtemps, ses Services encore moins, et les anciens satellites d'Europe de l'Est faisaient la queue pour rejoindre l'OTAN. Pourquoi

cet ancien espion de l'Est avait-il « réactivé » sa source ? La réponse était évidente. Agathe Mertens avait menti sur toute la ligne, induisant tout le monde en erreur.

La conclusion était aveuglante.

— C'est Horst Grünow qui a monté la fable de l'assassinat d'Olaf Palme par l'OTAN ?

Astrid ne répondit pas tout de suite.

— Je n'en suis pas sûre, mais je crois, finit-elle par admettre. C'est juste après son passage à Bruxelles que maman a parlé de cette affaire à Alfred Jonnart.

— Elle avait vraiment connu ce Georges Cromwell, l'agent de la DIA ?

— Oui. Il était aussi son amant. Mais je ne sais pas ce qu'il lui a révélé.

Malko réfléchissait. Au cours des années où Agathe Mertens avait travaillé pour l'Est, elle avait dû fournir des milliers de documents et d'informations. De leur côté, les services est-allemands et soviétiques avaient dû, eux aussi, recueillir un certain nombre d'éléments sur le meurtre d'Olaf Palme. En conjuguant tout cela, il était parfaitement possible de monter un feuilleton plausible. Ou de révéler des faits restés secrets. Qu'Agathe Mertens ait travaillé pour l'Allemagne de l'Est n'innocentait pas forcément l'OTAN de la liquidation d'Olaf Palme. Les Allemands de l'Est pouvaient très bien avoir appris, justement par l'intermédiaire d'Agathe Mertens, la vérité sur la mort d'Olaf Palme, et avoir lancé l'affaire.

Mais, pourquoi maintenant ?

— Vous ne me croyez pas ? demanda Astrid.

— Oh si, fit tristement Malko, votre mère n'a pas été la seule secrétaire « retournée » par les services des pays de l'Est. C'était même leur spécialité. Je cherche seulement à comprendre ce qui s'est passé récemment. Votre mère ne vous a rien dit ?

— Non.

— Mais ses « révélations » coïncident avec le retour à Bruxelles de Horst Grünow, fit-il remarquer. Il y a donc de fortes chances pour qu'il en soit l'instigateur.

Cela n'éclaircissait pas le mystère de l'assassinat d'Agathe Mertens. Il y avait deux possibilités. Toute cette affaire pouvait avoir été inventée par les Services est-allemands pour déconsidérer l'OTAN... Ou bien ceux-ci pouvaient avoir utilisé des éléments véridiques dans le même but. Donc, les révélations d'Astrid n'innocentaient pas forcément la CIA et l'OTAN.

Un autre élément intriguait Malko. Le HVA(20), chargé de la recherche des informations à l'étranger, n'existait plus depuis belle lurette. Donc, Horst Grünow, le beau coiffeur espion, n'avait plus

d'employeur. Il ne s'était quand même pas mis à son compte... Encore un mystère.

Les Américains de leur côté pouvaient avoir voulu faire taire Agathe Mertens. Mais d'autres aussi, pour éviter qu'elle ne parle de ses liens avec l'Est. Le même raisonnement s'appliquait à sa fille Astrid... Celle-ci contemplait anxieusement Malko en tirant sur sa Gauloise blonde, les traits creusés par l'angoisse.

— Je ne veux pas mourir, dit-elle soudain.

— Qui sait que vous êtes ici ?

— Personne.

— Très bien. Vous allez y rester jusqu'à nouvel ordre. Téléphonez à votre travail que vous êtes souffrante. Je vais essayer de tirer cette affaire au clair. Vous êtes certaine de m'avoir tout dit ? Vous ne connaissez aucun point de chute à ce Horst Grünow ?

— Non.

— On le retrouvera. Vous avez une photo ?

— Il faut que je fouille dans les affaires de maman. Je ne me souviens pas.

— On en trouvera, à l'OTAN, dit Malko. Il a beaucoup changé ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, il n'est pas venu à la maison, cette fois-ci. Maman allait le voir à son hôtel.

— OK. Reposez-vous. Ne téléphonez à personne. Ici, vous êtes en sécurité.

Il passa dans la sitting-room et composa le numéro de la ligne directe de Thomas Jenkins, le chef de station de la CIA à Bruxelles. L'Américain décrocha aussitôt.

— C'est moi, annonça Malko. Malko Linge.

— Malko ! For Christ's Sake ! Tout le monde vous cherche partout ! Où êtes-vous ?

— À Bruxelles.

— Venez vite. Il y a du nouveau.

— Je vais venir, répliqua Malko avec froideur. Mais pas tout de suite...

— Pourquoi, my God ?

— Pour deux raisons. D'abord, je suis très fatigué et j'ai besoin de dormir quelques heures. Ensuite, à Washington, il est seulement quatre heures du matin. Or, je tiens, en votre présence, à avoir une conversation téléphonique sur une ligne protégée avec M. Franck Capistrano. Vous le connaissez ?

— Pas personnellement, reconnut l'Américain. Il est Special Advisor for National Security à la Maison-Blanche, non ?

— Tout à fait, confirma Malko. Il se leva très tôt, mais quand même pas avant six heures. Ensuite, j'ignore s'il se trouve à Washington. Trouvez-le, où qu'il soit. Dites-lui que je veux lui parler. Que c'est

extrêmement grave.

— Mais...

— Ne discutez pas, conseilla Malko. Je vous rappelle dans deux heures.

Il raccrocha sans dire où il était.

Alexandra avait raison. La seule personne avec qui il puisse crever l'abcès était Franck Capistrano. Un sixième sens lui disait que le Special Advisor for National Security était de la même trempe que David Wise. Un homme intègre. Si, à un échelon inférieur, il y avait eu une magouille dans l'affaire Olaf Palme, Franck Capistrano était le seul à même de la découvrir. Personne n'oserait lui mentir. Ses derniers contacts avec Capistrano lui avaient laissé un très bon souvenir(21).

* *

*

Thomas Jenkins semblait momifié, tant ses traits étaient figés. Il accueillit Malko avec sa raideur habituelle et une poignée de main glaciale. Il n'appréciait visiblement pas leur conversation de la matinée.

— M. Franck Capistrano attend votre appel, annonça-t-il. Si vous voulez me suivre.

Malko lui emboîta le pas jusqu'à la salle du chiffre. Le chiffreur l'installa en face d'un téléphone totalement sûr et Thomas Jenkins se retira sur la pointe des pieds, l'air pincé. Malko l'avait rappelé, une heure plus tôt, pour s'assurer que tout se passait selon ses vœux. Astrid se reposait dans sa suite du Holiday Inn, avec interdiction d'ouvrir à qui que ce soit.

Malko s'installa et composa le numéro de Franck Capistrano à qui il n'avait pas parlé depuis plusieurs mois. Lorsqu'il entendit la voix chaleureuse du Special Advisor de la Maison-Blanche, il se sentit tout de suite mieux.

— Malko ! Que se passe-t-il ? demanda aussitôt Franck Capistrano.

— Franck, dit Malko, je voudrais avoir là certitude, de votre bouche, qu'un service de notre mouvance n'a pas tenté de me liquider.

— Vous liquider !

La stupéfaction du Spécial Advisor était sincère et totale.

— Êtes-vous au courant de l'affaire Olaf Palme ? Des accusations portées contre l'OTAN ?

— Bien sûr, répliqua aussitôt Franck Capistrano. C'est même moi qui ai suggéré qu'on vous confie l'affaire. Cette campagne de désinformation est extrêmement dommageable pour l'image de l'OTAN, l'année de son élargissement.

— Vous en avez suivi les derniers développements ? demanda Malko.

— Non ! Je n'ai pas eu le temps. Pourquoi ?

Malko le lui expliqua, détaillant les deux morts plus que suspectes du général Brunns et de Göran Torsten, l'ex-policier suédois. Et la façon dont lui-même avait échappé à la mort.

— Cela ressemble beaucoup à un cover-up(22), conclut Malko. On supprime les preuves et moi avec.

— Je tombe des nues ! s'exclama le Special Advisor. Ce serait abject. Vous n' imaginez pas que j'aurais pu organiser une chose pareille ?

Malko eut envie de lui dire que l'abjection était monnaie courante dans leur univers. Cependant, il était troublé d'apprendre que c'était Franck Capistrano qui l'avait choisi.

— Vous, non, bien sûr, répliqua-t-il. Mais vous êtes certain que l'on n'a pas pu vous passer par-dessus.

Franck Capistrano jura. Posément.

— Malko, fit-il, c'est moi qui vous ai fait attribuer cette mission. Personne, chez nous, ne serait assez fou pour un truc pareil. You got carried away !(23) Retombez sur terre. Et dites-moi ce que vous avez découvert.

— Des choses troublantes en Suède, avoua Malko. Ce n'est pas impossible que des gens proches de nous aient été mêlés au meurtre d'Olaf Palme.

Le Special Advisor l'écouta attentivement avant de conclure :

— Ce n'est pas impossible. Le SOPS est une structure interne de l'OTAN, et ne dépend pas de nous. C'était il y a onze ans. Mais cela m'étonne quand même. Nous ne le saurons probablement jamais. Donc, votre enquête est terminée.

— Non, dit Malko. J'ai découvert que la première personne tuée, Agathe Mertens, celle qui a lancé les premières accusations, travaillait à l'époque pour le HVA de l'Allemagne de l'Est.

— Holy Cow ! s'exclama l'Américain, cela change tout. Et cela innocent l'OTAN. Dès le début de cette affaire, j'ai soupçonné les Russes de vouloir nous emmerder à cause de l'élargissement de l'OTAN, cette année. Vous savez que de nombreux agents du HVA ont été récupérés par le KGB d'abord, puis le SVR qui lui a succédé.

— Je sais, reconnut Malko. Au départ, c'est ce que je pensais aussi. Et puis, j'ai découvert des éléments si troublants en Suède que cela a brouillé les pistes.

— Les Russes sont sûrement derrière tout cela, conclut Franck Capistrano. Seulement, il faut le prouver...

— Tout à fait, approuva Malko. Je vais m'y employer. D'abord, en protégeant la fille d'Agathe Mertens qui pense avoir été victime d'une

tentative de meurtre.

» Je souhaite qu'elle bénéficie, tant que cette affaire ne sera pas tirée au clair, d'une protection rapprochée fournie par la station de Bruxelles.

— Pas de problème. Je vais donner des instructions. Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Essayer de retrouver l'agent du HVA qui avait « tamponné » Agathe Mertens.

» C'est la seule piste qui me reste. Astrid Mertens m'y aidera.

— Faites ce qu'il faut, conclut Franck Capistrano. Mais il faut démonter cette opération de désinformation. Le président est très concerné. Et nos alliés européens aussi.

— Cela va probablement s'arrêter tout seul, supposa Malko. Il n'y a plus personne pour relancer.

— Que Dieu vous entende, soupira le Special Advisor. C'est le pire moment où cela pouvait arriver. Cette histoire de HVA est vraiment bizarre. Vous m'avez dit que cet agent est revenu à Bruxelles récemment ?

— Oui, reconnut Malko. Mais je ne suis pas certain que les deux faits soient liés. Bien sûr, c'est une coïncidence bizarre. Pourtant, le HVA n'existe plus depuis dix ans...

— Ses archives n'ont pas été détruites... Et le KGB les avait aussi.

— Le KGB non plus n'existe plus.

— Mais le SVR, si, remarqua l'Américain. Et rien n'exaspère plus les Russes que l'élargissement de l'OTAN.

Malko sortit de la salle du chiffre en nage. Et soulagé. Il avait confiance en Franck Capistrano. Il n'y avait pas que des salauds dans le renseignement. Et le Special Advisor n'aurait pas engagé sa parole à la légère. Il était trop haut placé pour être doublé par des subalternes... Mais l'affaire Palme recelait encore de nombreuses zones d'ombre. Il croyait Astrid Mertens quand elle se disait victime d'une tentative de meurtre. Or, seul le HVA avait intérêt à ce qu'elle se taise. Mais il n'existait plus. Cependant, pour monter des attentats, il faut une structure, une logistique qu'un homme seul ne peut posséder. Donc, on retombait sur le SVR, qui, lui, existait. La clef du mystère était Horst Grünow, l'amant d'Agathe Mertens. Tout suggérait désormais que c'était lui qui avait lancé la manip. Pour le compte de qui ?

Thomas Jenkins attendait Malko dans son bureau en fumant sa pipe avec un vague air ironique. Le visage osseux du chef de station reflétait des sentiments contradictoires. Il se força visiblement à sourire.

— Alors, vous avez eu les éclaircissements que vous vouliez ?

— Oui, je pense, fit Malko. Franck Capistrano est un homme en qui

j'ai confiance.

Le chef de station posa sa pipe avec soin dans le cendrier et soupira.

— Eh bien, cela tombe bien !

— Pourquoi ?

L'Américain prit dans un dossier un document photocopié et le tendit à Malko.

— Parce qu'une femme interviewée par l'hebdomadaire allemand Die Zeit prétend connaître l'assassin d'Olaf Palme. Le mystérieux Iranien qui aurait tué le Premier ministre suédois pour le compte des services de l'OTAN.

Malko lut attentivement l'article qui tenait une demi-page du journal. Une certaine Dagmar Hasen, employée de la Lufthansa à Berlin, y donnait une interview explosive. Selon ses dires, elle avait connu l'homme qui avait abattu Olaf Palme le 28 février 1986 à Stockholm. C'était un Iranien qu'elle ne nommait pas, avec qui elle avait eu une longue aventure amoureuse, d'abord à Téhéran, dans les années 75 et ensuite, en Europe, plus de dix ans plus tard. D'après l'interview, cet Iranien aurait travaillé pour les services secrets américains, d'abord en Iran, puis au Liban, durant la longue guerre civile. C'est de Beyrouth qu'il serait parti pour se rendre à Stockholm exécuter le Premier ministre suédois, pour le compte d'un service américain.

Malko reposa le journal, en proie à des sentiments complexes. Die Zeit était un des hebdomadaires les plus sérieux du monde, une sorte de bible politique. Le journaliste ne s'était pas avancé à ce point sans biscuits. L'article comportait une photo. Celle d'une jolie blonde qui ressemblait à Kim Basinger.

— Les Allemands sont fous furieux, fit placidement Thomas Jenkins. Cet article du Zeit va être repris partout, y compris dans les journaux des pays de l'Est candidats à l'élargissement de l'OTAN. Vous imaginez l'effet sur les opinions publiques. D'autant que cela corrobore l'histoire dévoilée par Agathe Mertens.

— J'imagine, reconnut Malko.

Juste au moment où l'affaire semblait close, elle rebondissait. Cette fois, cela n'avait rien à voir avec Agathe Mertens. Sauf si...

— Pouvez-vous contacter la station de Bonn ? demanda Malko. Qu'ils se mettent en contact avec le BND(24), le Verfassungsschutz(25) et le BKA(26). Tous ceux qui ont pu retrouver les archives de la Stasi. Je veux savoir où se trouve maintenant un certain Horst Grünow, qui travaillait pour le HVA à Bruxelles, comme « taupe » à l'OTAN. Si on le retrouve, on gagnera beaucoup de temps...

— Je m'en occupe tout de suite. Qui est ce Horst Grünow ?

Malko lui adressa un sourire ironique.

— L'amant d'Agathe Mertens, dans les années 80. Coiffeur à l'OTAN, il a transmis au HVA tous les secrets utiles.

Thomas Jenkins ne broncha pas, mais sa peau sembla se coller encore plus à son visage osseux.

— Ils ont mal fait leur boulot, grommela-t-il.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind : onze heures cinq. Il avait hâte d'aller retrouver Astrid avec l'article du journal

* *

*

Astrid Mertens était en train de fouiller dans les affaires de sa mère, à la recherche de documents. Elle poussa soudain un cri de joie.

— Le voilà !

Elle tendit à Malko une photo assez ancienne de sa mère, enlacée avec un beau brun. Des traits fins de maquereau italien, des épaules carrées, le ventre plat. Le rêve impossible de la secrétaire romantique. Malko retourna la photo : aucune inscription.

Astrid fouilla encore une bonne heure, sans rien trouver. C'était un professionnel : il n'avait rien laissé derrière lui. Épuisée, elle s'assit et tira un paquet de Gauloises blondes de son sac. Malko lui en alluma une avec son Zippo en argent massif gravé à ses armes. Alexandra lui en avait promis un en or, pour son anniversaire.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? demanda anxieusement Astrid. J'ai tout le temps peur.

Malko lui adressa un sourire rassurant.

— Astrid, vous êtes désormais sous la protection de la CIA. Vous allez vous installer à l'hôtel Amigo et deux « baby-sitters » veilleront en permanence sur vous.

La jeune Belge ouvrit de grands yeux.

— Mais c'est très cher, l'Amigo !

— Vous êtes invitée, n'ayez crainte. Vous y resterez jusqu'à ce que j'aie retrouvé Horst Grönow. J'ai besoin de vous pour le confondre.

— Vous allez quitter Bruxelles ?

— Bien sûr. Mais vous me rejoindrez. En attendant, prenez des affaires, vous ne repasserez pas ici. Je vous installerai à l'Amigo et nous irons dîner.

Pendant qu'elle fouillait dans ses placards, Malko rappela Thomas Jenkins. La voix métallique de l'Américain était encore plus grinçante que d'habitude.

— Il faudrait que vous passiez, dit-il, j'ai reçu les informations que vous attendiez. Les Allemands travaillent vite...

— J'arrive, dit Malko.

Cela allait peut-être se passer encore plus facilement que prévu. Dès qu'Astrid Mertens eut bouclé sa valise, ils quittèrent le petit appartement. Il avait déjà donné congé à l'Holiday Inn, trop déprimant. Astrid se glissa dans la Rolls avec un sourire ébloui.

— J'ai l'impression de vivre un conte de fées, soupira-t-elle.

* *

Thomas Jenkins adressa un sourire constipé à Malko en lui désignant un fauteuil. Le bureau sentait le tabac froid. L'Américain déplia sa haute silhouette maigre pour venir s'asseoir auprès de Malko, quelques papiers à la main.

— Par quoi voulez-vous commencer ?

— Horst Grünow.

Thomas Jenkins hocha la tête avec un mince sourire.

— Cela sera vite fait. Il n'y a aucune trace d'un Horst Grünow dans les dossiers du HVA.

Malko sursauta.

— Comment cela ? On a bien dû répertorier des agents du HVA postés à l'étranger. Même si c'est sous un autre nom...

— Tenez, fit l'Américain, voici le fax envoyé par le BND. Vous lisez l'allemand, n'est-ce pas... ajouta-t-il avec une imperceptible ironie.

Malko lut le document. « Nous n'avons aucune trace dans les archives du Hauptverwaltung für Aufklärung d'un agent se nommant Horst Grünow. Bien entendu, ce patronyme peut n'avoir été qu'un faux nom. Cependant, le HVA n'a jamais eu d'informateurs au sein de l'OTAN. Nous vous ferons parvenir les noms et les photos des agents du HVA en poste à Bruxelles. Il existe une possibilité, c'est que cet agent – s'il existe – ait appartenu à un service est-allemand très peu connu, le MIL-ND – Militarischer Nachrichtendienst(27) –, l'équivalent du GRU soviétique. Les archives de ce service ont été détruites ou déplacées avant la fin de l'Allemagne de l'Est. Il comportait, paraît-il, environ deux cents agents en poste à l'Ouest. L'OTAN étant un objectif militaire, il n'est pas impossible qu'il ait été la cible du MIL-ND. »

Malko reposa le fax. Il avait maintenant peu de chance de retrouver le mystérieux Horst Grünow.

— Il y a quand même une bonne nouvelle, annonça Thomas Jenkins. La station de Berlin a localisé Dagmar Hasen. Elle habite Berlin.

— Je vais commencer par-là, fit Malko.

De nouveau, le trouble l'envahissait. Il n'y avait, en apparence, aucun lien entre Agathe Mertens, qui avait parlé d'un mystérieux tueur iranien, et cette Allemande, qui prétendait l'avoir connu. Agathe Mertens étant en contact à la fois avec les Américains et l'Allemagne de l'Est, tout était possible.

Apparemment, ce tueur iranien n'avait pas existé que dans son imagination. Le passé et le présent s'entremêlaient, les fantômes de la guerre froide semblaient avoir repris du service.

Il restait à Malko, avant son départ, à organiser la sécurité d'Astrid Mertens. Comme s'il avait deviné ses pensées, Thomas Jenkins

annonça :

— J'ai prévu deux « baby-sitters » pour miss Mertens. Et voilà la liste des vols pour Berlin, demain.

La liste était courte : deux vols. Qu'allait-il faire de sa Rolls ? Le mieux était de la laisser au garage de l'Amigo où Elko Krisantem viendrait la récupérer ainsi que son pistolet extra-plat : pas question de prendre l'avion avec. Cependant, étant donné ce qui s'était déjà passé, il préférerait ne pas rester tout nu à Berlin. La meilleure solution était donc qu'Elko emmène la Rolls et le pistolet à Berlin. La voix de Thomas Jenkins interrompit sa réflexion.

— Dès votre arrivée, contactez une certaine Gudrun Viet. C'est une « stringer » de la station de Berlin. C'est elle qui vous communiquera les informations sur Dagmar Hasen. Voici ses coordonnées. Je vous ai réservé une chambre à l'hôtel Adlon, qui vient d'ouvrir. C'est le meilleur de Berlin, paraît-il.

* *

*

Malko compta les grues qu'il pouvait apercevoir de sa chambre, au sixième étage de l'Adlon : trente-neuf ! Toute la zone où se trouvait jadis le Mur, de part et d'autre de la porte de Brandebourg, qui marquait alors la séparation des deux Berlin, n'était plus qu'un immense chantier, percé de gigantesques excavations d'où montaient les fondations des futurs immeubles.

L'Adlon avait été reconstruit sur la Pariser Platz, tout au début d'Unter Den Linden, au coin de la Wilhelm Strasse, ce qui, avant la Seconde Guerre mondiale, était le cœur de Berlin et allait le redevenir. Le rythme des travaux était effréné. On avait commencé par retourner vers l'Est l'attelage qui surmontait la porte de Brandebourg, afin de bien symboliser le changement. L'Adlon, dont il ne restait que quelques murs noircis en 1945, avait été reconstruit à l'identique, comme en 1907. Malko s'était presque attendu à trouver quelques officiers prussiens en grande tenue dans le hall de marbre animé par une superbe fontaine. Un décor cossu, encore un peu froid. Quelques boutiques offraient une sélection des meilleurs produits du monde. Il tomba en arrêt devant une table et un buffet en bouleau de Norvège qui ressemblait à du marbre, une création de l'architecte d'intérieur Claude Dalle.

Un pianiste mélancolique et invisible égrenait ses notes depuis une mezzanine. Il sortit dans Unter den Linden. Les ex-Champs-Élysées berlinois ne s'étaient pas encore remis de leurs cinquante ans sous le joug communiste... Pas une boutique gaie, pas une vitrine attrayante... Ce n'était plus qu'une large avenue ombragée de tilleuls,

triste et sans vie. Seule l'ambassade ex-soviétique, à un jet de pierre de l'hôtel, dressait sa lourde silhouette néogothique à côté de l'Aéroflot. Les Russes seraient les seuls qui n'auraient pas à reconstruire une ambassade lorsque Berlin allait redevenir la capitale officielle de l'Allemagne, dans un peu plus d'un an. Le vieux Reichstag, cerné d'échafaudages, entre Under den Linden et la Sprée, avait perdu sa célèbre coupole, en réfection.

Malko fit quelques pas sur la Pariser Platz, où se dressait l'Adlon. Les marchands de cigarettes vietnamiens, les camelots polonais ou tchèques avaient disparu, on reconstruisait à tour de bras. Il partit à pied. Son rendez-vous était à la brasserie Borchardt, sur Französische Strasse, parallèle à Under den Linden, à moins d'un kilomètre. Les rues de l'ancien Berlin, avec leurs immeubles modernes et froids, leur absence de vie, leur circulation inexistante, dégageaient une sorte de nostalgie, comme si elles ne savaient pas encore à quel univers elles appartenaient. Ici, le passé n'était pas totalement effacé. On croisait encore quelques Trabant caco-chymes, des gens au regard fuyant et hautain, ou de pauvres hères qui regrettaient le temps où le chômage et la liberté étaient des notions inconnues. Pourtant, peu à peu, le Berlin Mitte, le centre, redevenait l'endroit de Berlin à la mode, laissant au Kurfürstendamm ses néons et ses grands magasins. Sous un vent qui fraîchissait, il commençait à regretter de ne pas avoir pris sa voiture, louée à l'aéroport de Tempelhof.

Le Borchardt était une oasis de vie dans un univers glacé. Lorsqu'il poussa la porte, il crut se retrouver à Munich. Les conversations, la chaleur, les serveuses affairées avec d'énormes pots de bière. Il s'adressa au comptoir à gauche.

— J'ai une réservation. Herr Linge.

En Allemagne, on réservait toujours. Même dans les endroits les plus populaires.

— Jawohl, Herr Linge. On vous attend.

Il suivit l'accorte serveuse parmi les tables. Une jeune femme brune aux cheveux courts le dévisagea sans ôter son cigare de sa bouche... Plutôt mignonne, un nez retroussé, des lunettes d'écaille, une grosse poitrine de salope bien épanouie, sur le point de faire éclater un chemisier blanc en épais coton, pas très net. Il baissa les yeux et vit que sa jupe noire, déjà très courte, avait remonté au-delà du milieu de ses cuisses. Cette étrange créature lui tendit une main aux ongles courts.

— Gudrun Viet. Ravie de vous connaître.

Il s'assit. Décidément, la CIA avait des « stringers » de plus en plus étranges. La Company préférait traiter l'affaire Olaf Palme sans trop mettre au courant le BND, toujours curieux. Gudrun Viet était, paraît-il, très efficace et présentait l'avantage d'avoir une couverture de

journaliste à l'agence Reuter.

Elle lui souffla la fumée de son cigare à la figure.

— Cela ne vous dérange pas que je fume ?

— Pas du tout, fit Malko. Vous avez commandé ?

— Je vous attendais.

La serveuse était déjà là. Il s'en tint prudemment à du poisson, tandis que Gudrun Viet commandait des côtes de porc fumées.

— Alors, demanda-t-il, vous avez retrouvé la trace de cette Dagmar Hasen ?

Gudrun Viet lui jeta un regard mauvais.

— Vous êtes un vrai macho ! Vous pensez que les femmes ne valent rien ? Évidemment, je l'ai retrouvée. Elle habite pas loin d'ici, dans Köthener Strasse. J'ai son téléphone. Ce n'était pas difficile : elle est dans l'annuaire et accepte de parler à tous les journalistes.

— Parfait, approuva Malko. Vous avez pu creuser un peu ?

Gudrun avait pas mal de relations dans les services allemands, au BND et au BKA. Elle ne répondit pas tout de suite, suivant des yeux un jeune homme bien habillé qui venait de s'installer à côté d'eux, avec une jeune fille aux longs cheveux filasse. Il était parfaitement normal, à part ses cheveux en brosse d'un très beau vert émeraude.

— Putains d'Alternatifs ! marmonna Gudrun Viet, ils grouillent dans tous les squats d'Oranienburger Strasse et de Chaussée Strasse. Il faudrait les enfumer comme des rats. Ce sont de sales gauchistes...

— Ça s'est déjà fait, remarqua Malko, et cela a été très mal vu par le reste du monde.

Gudrun ne releva pas sa remarque, mais lui tendit un rectangle de bristol.

— Tenez, j'ai fait une fiche sur Dagmar Hasen.

Elle la lui tendit au moment où on apportait les plats, et se plongeait immédiatement dans ses côtes de porc accompagnées d'une choucroute qui avait l'odeur d'un tas d'ordures. Malko parcourut la fiche.

Dagmar Hasen n'était fichée dans aucun service. Quarante et un ans, née à Dresde, venue à Berlin avec ses parents, tous les deux décédés, quand elle avait dix ans. Études de commerce, et ensuite, hôtesse de l'air sur Interflug, la compagnie d'Allemagne de l'Est. En 1990, elle avait rejoint la Lufthansa et travaillait au sol à Tempelhof. Avait été basée à Téhéran, puis à Rome. Célibataire.

Gudrun Viet avait déjà dévoré la moitié d'une côtelette grisâtre, lorsque Malko demanda :

— C'est tout ?

— Hon-hon, fit-elle, la bouche pleine.

Il dut attendre qu'elle ait avalé pour qu'elle précise :

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps. Ses voisins la connaissent à

peine, ses collègues la voient arriver et partir. Toujours seule. Je n'ai rien trouvé sur sa vie privée... Pourtant, elle doit bien baiser comme tout le monde...

— Et concernant l'affaire Palme ?

— Ce qu'il y a dans les journaux. Je ne lui en ai pas parlé.

— Cela a été repris ?

Gudrun Viet fit la moue.

— Pas mal, oui, surtout par les médias des pays de l'Est. Et les Russes, bien sûr. Je sais que l'attaché de presse de l'ambassade de Russie – un SVR bien sûr – fait une petite campagne de déjeuners pour souligner l'imprudence qu'il y a à élargir l'OTAN, qui utilise des méthodes de gangsters.

Bizarre, bizarre. Gudrun Viet lui jeta un regard en dessous.

— Vous n'avez plus qu'à la voir... Vous n'avez plus besoin de moi ?

— Peut-être que si. Je cherche un certain Horst Grünow. Il aurait travaillé pour le HVA ou un organisme similaire. Je n'ai ni adresse, ni téléphone, et le BND ne le connaît pas. Je ne sais même pas s'il habite Berlin...

Gudrun Viet aspira une bonne bouffée de son cigare.

— Au moins, c'est facile. Je vais poser des questions... Voilà mes coordonnées.

Elle lui tendit une carte. Son assiette était nettoyée. À peine eut-il payé qu'elle se leva, en allumant un nouveau cigare. Elle était petite, avec une croupe en adéquation avec sa poitrine.

Elle tendit la main à Malko.

— So, Viel Glück ![\(28\)](#)

Il appela un taxi. L'Adlon était quand même loin. Le pianiste jouait toujours, le bar était plein. Il s'installa dans un coin, en face de la fontaine ornant le hall, et composa le numéro de Dagmar Hasen sur son portable.

CHAPITRE XIII

— Dagmar Hasen. Qui parle ?

La voix était claire, précise, sans la moindre trace de surprise, en dépit de l'heure tardive. Malko se présenta. Toujours sous la couverture du Kurier de Vienne. C'est Dagmar Hasen qui demanda, d'elle-même :

— Vous voulez me voir ?

— Je suis à Berlin pour cela. Puis-je passer chez vous demain ?

Elle marqua une nette hésitation.

— Je préférerais venir à votre hôtel. Demain, vers midi. Où êtes-vous ?

— L'Adlon, chambre 612.

— Parfait, dit-elle, je vous demanderai à la réception, Herr Linge.

Lorsqu'elle eut raccroché, Malko commanda une nouvelle vodka. Le pianiste avait cessé de jouer. D'après les services allemands, Dagmar Hasen était « claire ». Et pourtant ? Il ne savait plus que penser, à la recherche d'une vérité insaisissable...

S'il n'y avait pas eu déjà trois morts, on aurait pu croire à une mauvaise plaisanterie.

Soudain, il crut rêver : Elko Krisantem venait de pénétrer dans le hall et se dirigeait vers la réception ! Il avait accompli le trajet Bruxelles-Berlin en un temps record. Malko le rejoignit.

— Vous avez fait vite, Elko.

Le Turc baissa modestement les yeux.

— Il n'y a que de l'autobahn, Ihre Hoheit ! Je savais que vous pouviez avoir besoin de ceci. La voiture est au garage. Voici le ticket.

Il lui tendit une boîte, qui, au poids, ne pouvait contenir que son pistolet extra-plate.

— Bravo, fit Malko, je vous ai retenu une chambre à l'hôtel Stuttgarter Hof dans Mohrenstrasse. À deux pas d'ici.

* *

*

— Une dame vous demande, Herr Linge, annonça la réception.

— Je descends, dit Malko.

Dagmar Hasen attendait debout à côté de la fontaine du hall. Une grande fille blonde avec d'élégantes lunettes d'écaille, une bouche mince et d'étincelants yeux verts qui scrutaient Malko comme des lasers. Sous une veste de lainage sombre, elle portait un pull noir

croisé sur deux seins lourds qui tranchaient sur un corps plutôt frêle, et une sage jupe grise un peu vieux jeu, à mi-mollets. Elle lui tendit la main.

— Herr Linge ?

— Oui. Vous êtes Dagmar Hasen ?

— Oui ! Où voulez-vous que nous nous mettions pour cet interview ?

Elle semblait parfaitement à l'aise. Un peu trop même.

— Si nous allions déjeuner ? suggéra Malko. Ce serait plus agréable.

— Pourquoi pas. Où ?

— Vous connaissez sûrement Berlin mieux que moi.

— Il y a une brasserie sur la Sprée, au coin de Schiffbauerdamm et d'Albrechtstrasse... Mais il faut y aller en taxi. Impossible de se garer.

— Parfait. Allons-y.

La brasserie se trouvait à cinq cents mètres à vol d'oiseau, juste en face de la gare du S-Bahn de la Friedrichstrasse, sur l'autre rive de la Sprée, mais ils mirent vingt minutes en taxi, à cause du dédale des sens uniques et des umleitungen(29).

Un endroit branché, avec des portraits d'hommes politiques aux murs, de grandes tables de bois flanquées de bancs et un service nonchalant. Dagmar Hasen ôta sa veste, découvrant ses seins pointus. Elle n'était pas à proprement parler jolie, mais dégageait un érotisme sulfureux, peut-être à cause de ses superbes yeux verts... Lorsqu'ils eurent commandé, Malko attaqua :

— J'ai lu le papier dans Die Zeit...

Dagmar Hasen sourit et sortit un magazine plié de la poche de sa veste. Der Spiegel. Malko regarda l'article. La signature ne lui disait rien, mais le texte lui donna la chair de poule. Il s'agissait de la mort de Göran Torsten. Un journaliste du Spiegel s'était rendu en Suède. D'après lui, Göran Torsten et le général Brunns étaient d'anciens membres des réseaux Gladio, des correspondants des services américains. Et Göran Torsten avait été soupçonné, d'après certains journalistes suédois, d'avoir fait le guet, lors du meurtre de Olaf Palme. L'article titrait : « L'OTAN efface ses traces... »

— Vous avez lu celui-là ? demanda la jeune femme.

Cela rebondissait... Dagmar Hasen trempa les lèvres dans le cocktail qu'elle s'était fait servir. Une Original Margarita, tequila Don Julio de Très Magayes, Cointreau et citron vert.

— Que croyez-vous ? demanda Malko.

L'Allemande lui adressa un sourire ironique.

— Et vous ?

— C'est une histoire étrange, avoua Malko. Pourquoi sort-elle maintenant ? Olaf Palme est mort il y a plus de onze ans... Et vous,

pourquoi avoir attendu si longtemps pour parler ?

Dagmar Hasen alluma une Gauloise blonde avec le Zippo armorié de Malko, et joua ensuite avec.

— Peut-être n'en aurais-je jamais parlé s'il n'y avait pas eu cette Belge qui a parlé du meurtre de Palme, l'attribuant à l'OTAN. Moi, j'aime bien la politique, je lis Die Zeit régulièrement. Quand j'ai lu ça, cela m'a rappelé ce que m'avait raconté un Iranien que j'ai bien connu. À vrai dire, je ne l'avais pas vraiment cru, sur le moment. Ce soir-là, il avait beaucoup bu. Et il ne m'en a jamais reparlé.

— Maintenant, vous le croyez ?

Les yeux émeraude ne cillèrent pas.

— Oui.

— Racontez-moi votre histoire. Depuis le début.

— J'ai rencontré ce garçon à Téhéran, en 1975, au Park Hotel. J'étais hôtesse à Interflug et je restais parfois plusieurs jours en Iran. Il traînait souvent dans le hall de l'hôtel. Il m'a draguée, m'a emmenée manger du caviar. Je me souviens, dans un endroit qui s'appelait Chez Léon. Je n'avais jamais mangé de caviar de ma vie. J'ai bu beaucoup de vodka et le soir même je suis devenue sa maîtresse.

— Comment s'appelait-il ?

— Parviz. Il était très beau, très sportif, musclé comme un athlète, vous savez, les « tablettes de chocolat » sur l'estomac. J'étais très jeune et je suis tombée folle amoureuse. Notre histoire a duré deux ans environ.

— Pourquoi s'est-elle arrêtée ?

Dagmar Hasen tira sur sa Gauloise blonde, un peu nerveuse.

— À cause de la Stasi. On m'a dénoncée comme élément bourgeois. Des copines jalouses. On a prétendu que j'allais rester en Iran. Que je travaillais pour les Américains. J'ai été convoquée à la Stasi dans Normann Strasse. On m'a interrogée pendant une semaine. On m'a appris que Parviz, mon amant, travaillait pour les Américains. Donc, j'étais suspecte. On a tout fouillé chez moi, démonté les placards, interrogé tous mes amis. Ils n'ont rien trouvé, bien sûr, mais, de ce jour, on m'a interdit de quitter la DDR. Mon poste d'hôtesse de l'air a été transformé en hôtesse au sol, à l'aéroport Schönfeld. Et encore, j'ai eu de la chance.

Tout en parlant, elle jouait avec le Zippo armorié de Malko, accrochant ses ongles dans la gravure.

— Quand le Mur est tombé, Interflug a cessé d'exister. Comme la DDR. J'ai postulé à la Lufthansa et j'ai obtenu un job à Tempelhof. C'était mieux que rien...

— Comment avez-vous retrouvé ce Parviz ?

Dagmar Hasen fronça les sourcils.

— En 1988 ou 89, une copine « volante » est passée me voir à mon

bureau avec un message pour moi. Elle avait rencontré à Beyrouth quelqu'un qui lui avait demandé de mes nouvelles. Il lui avait donné son prénom et un numéro de téléphone à Beyrouth.

— C'était Parviz.

— Oui. Je l'ai appelé. Il m'a dit qu'il voulait me revoir. J'avais quelques jours de vacances à prendre. Nous avons décidé de nous retrouver à Rome. Cela m'a fait un choc de le retrouver. Il était toujours aussi beau, avec quelques cheveux gris. Nous sommes restés cinq jours dans un petit hôtel près de la Piazza di Spagna, le Croce di Malta, à faire l'amour. Je crois que j'étais toujours amoureuse de lui. Parviz m'a raconté ce qu'il avait fait depuis 1975. Il m'a avoué avoir appartenu à la Savak, la Gestapo du Shah. En 1978, quand l'ayatollah Khomeiny avait pris le pouvoir, Parviz avait été obligé de s'enfuir. Jusqu'à Beyrouth où il avait des amis. Il avait trouvé du travail et vivait au Liban, malgré la guerre civile.

— C'est tout ?

Dagmar Hasen secoua la tête.

— Non. Le dernier soir, il m'a emmenée dans un restaurant russe manger du caviar. Nous avons beaucoup bu. Là, Parviz m'a avoué des choses qui m'ont glacée. Que, pour survivre, il avait été obligé de travailler avec les services secrets américains. Pour des « opérations spéciales ». Il m'a dit qu'il avait tué beaucoup de gens, des miliciens du Hezbollah, ou des Palestiniens. Mais ceux-là, il s'en moquait, c'étaient aussi des tueurs. Il ne regrettait qu'une chose, avoir abattu Olaf Palme à Stockholm, sur l'ordre des Américains...

Malko était suspendu à ses lèvres.

— Il vous a donné des détails ?

— Quelques-uns. Les Américains l'avaient forcé. Sinon, il n'avait plus de travail et ils pouvaient le faire expulser du Liban. Il avait juste pris un aller-retour pour Stockholm. Là-bas, un réseau travaillant pour les Américains l'avait pris en charge, lui avait fourni une arme... À son retour, il avait touché beaucoup d'argent et découvert qu'il avait tué... Dans les journaux.

Tout en parlant, ils avaient déjeuné. De la fricassée de volaille pour Malko et un poisson pour Dagmar. Celle-ci repoussa son assiette, à peine entamée.

— Je peux avoir un cognac ? Cela me bouleverse de reparler de tout cela.

Malko lui commanda un Gaston de Lagrange XO. Pensif. L'histoire de Dagmar Hasen tenait parfaitement debout.

— Il ne vous a pas dit pourquoi les Américains voulaient tuer Olaf Palme ?

— Je crois qu'il ne le savait pas lui-même... Nous nous sommes quittés à Rome et je ne l'ai jamais revu. Je lui ai téléphoné

quelquefois, puis il m'a dit qu'il déménageait. Son téléphone a été déconnecté et je n'ai plus pu le joindre... Il n'a plus donné signe de vie. Je l'avais oublié. Jusqu'à l'article du journaliste belge...

— Vous savez ce qui est arrivé à la secrétaire de l'OTAN qui lui a fait ces révélations ?

— Je l'ai lu. Elle a eu un accident. Certains disent qu'elle a été assassinée.

— Cela ne vous fait pas peur ?

Dagmar Hasen affronta le regard de Malko.

— Non. J'ai eu tellement peur pendant des années. À cause de la Stasi. Je suis blindée. J'étais dans un état second, quand j'ai appelé Die Zeit. Une force obscure me poussait. (Elle rit.) Je me demande si je n'ai pas fait cela pour qu'il me donne des nouvelles.

Elle acheva son cognac d'une traite et regarda ostensiblement sa montre : une très belle Breitling Lady J au bracelet vert.

— Il faut que je vous quitte, je vais prendre le métro à la Friedrichstrasse.

Devant le regard insistant de Malko pour la Breitling, elle ajouta avec un sourire :

— Ce n'est pas moi qui l'ai achetée. Trop chère. C'est un cadeau de Parviz, à Rome.

Ils se levèrent, ils étaient les derniers clients de la brasserie. En sortant, Malko remarqua :

— Vous ne m'avez pas dit le nom de ce Parviz.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Vous me jurez de ne pas le publier ?

— Vous savez bien que c'est impossible. Ce serait de la diffamation...

— Il s'appelle Parviz Semiran. Au revoir.

Elle s'éloigna en direction de la Friedrichstrasse. Malko la regarda partir. Perplexe. Il avait hâte de vérifier certains points de l'histoire de Dagmar. Seule la CIA pouvait le faire.

* *

*

Fitzroy Mac Coy, le chef de station de la CIA à Berlin depuis plus de trois ans, ressemblait plus que jamais au JR de la série TV Dallas, avec ses yeux bleus un peu proéminents, sa lourde mâchoire et son air de méchant.

Malko l'avait connu trois ans plus tôt, lors de la traque d'un défecteur syrien, Nabil Tafik(30), à Berlin, déjà. Dans cette ville, la station de la CIA était installée dans une imposante villa de Clay allée, dans le quartier résidentiel de Dahlem, à l'Ouest. De hauts murs

surmontés de barbelés, un portail blanc blindé et une batterie sophistiquée de défenses électroniques protégeaient le compound composé de la villa, des garages et de différents bâtiments annexes. Fitzroy Mac Coy avait gardé le rez-de-chaussée comme résidence, abandonnant les trois étages aux bureaux. Il avait accueilli Malko dans un immense salon dont les baies donnaient sur les arbres du parc.

— Vodka, si j'ai bonne mémoire ? proposa-t-il.

Lui se servit un Defender Success avec quelques glaçons et rejoignit Malko en face de la table basse.

— Je ne pensais pas vous retrouver ici, remarqua Malko.

L'Américain sourit.

— On m'a prolongé d'un an. À Langley, ils n'étaient pas d'accord sur le nom de mon successeur. Finalement, je vais regretter Berlin. Il y a tant de choses à découvrir encore.

Malko trempa les lèvres dans sa Kalinka citronnée et demanda :

— Vous avez eu une réponse de Langley ?

Il était six heures du soir et il avait donné le nom de Parviz Semiran, à deux heures, au chiffre de la station, juste après avoir quitté Dagmar Hasen. Fitzroy Mac Coy eut un mince sourire et tira un document plié de sa poche.

— On vient de me l'apporter. Vous avez travaillé vite, mais je ne sais pas si l'Agence va vraiment vous remercier... ajouta-t-il, avec son sourire très JR.

— Pourquoi ?

— Lisez.

Malko déplia le fax décrypté, en provenance de Langley. Il était laconique. « Il existe effectivement un sujet iranien nommé Parviz Semiran qui a collaboré avec l'Agence, de 1972 à 1988. D'abord à Téhéran, comme informateur. Parviz Semiran était un agent de la Savak, ce qui lui donnait accès à de nombreuses informations de valeur. Quand le régime du Shah s'est effondré, il s'est réfugié à Beyrouth. Là, il a été utilisé par la station locale, pour différentes missions, dont certaines sont encore classifiées. Il a cessé toute collaboration en 1988 et nous ignorons où il se trouve maintenant. Il n'est pas impossible qu'il ait changé de nom. Fin de transmission. »

Malko replia le fax. Atterré. L'homme accusé d'avoir assassiné Olaf Palme était un contractuel de la CIA. Dagmar Hasen n'avait pas menti. De nouveau, l'horrible soupçon. Même si Agathe Mertens avait été manipulée par le HVA, à chaque étape de son enquête, il retrouvait la CIA. Il pouvait très bien se trouver en face d'une double manipulation, des Services liés aux Russes cherchant à exploiter une « bavure » de l'agence américaine, et celle-ci tentant fébrilement d'en effacer les traces. Et avec lui Malko, au milieu, dans son rôle ambigu.

La voix de Fitzroy Mac Coy l'arracha à sa réflexion. Le chef de

station de la CIA lui tendait un journal.

— Vous n’avez pas encore tout vu, fit-il avec une ironie amère.

C'était le Spiegel paru le matin même. La photo de Dagmar Hasen sauta aux yeux de Malko. Et aussi, une seconde, plus petite, floue. La légende indiquait qu'il s'agissait de Parviz S., l'amant de la jeune femme et le meurtrier d'Olaf Palme. Document pris à Téhéran, vingt ans plus tôt. Inutile pour une identification. Malko lut rapidement : il y avait tout ce que Dagmar lui avait raconté. Sauf le nom...

— Ça va barder, fit sobrement Fitzroy Mac Coy. Si jamais les Teutons l'identifient et le retrouvent, on est mal. Et le Spiegel, c'est sérieux, ça va être repris...

Malko reposa le journal.

— Et si c'était vrai ?

— Quoi ?

— Que nous ayons liquidé Olaf Palme. Pour des raisons d'État.

L'Américain se reversa une rasade de Defender Success, et hocha la tête.

— Franchement, je ne crois pas, fit-il. On en a peut-être eu envie, mais il aurait fallu trop de signatures... Vous vous souvenez qui était à la Maison-Blanche ?

— Bush ?

— Oui. Il n'aurait jamais signé. Et aucun DG n'aurait pris ça sous son bonnet. Il y a une manip derrière cela. Vraisemblablement de nos bons amis de Moscou. Pour saboter l'élargissement de l'OTAN. C'est ça qu'il faut prouver.

— Comment ?

Fitzroy Mac Coy sourit.

— Désormais, il n'y a plus qu'un moyen : retrouver ce Parviz Semiran et l'amener devant une caméra de télévision pour qu'il dise que tout est faux...

— Seulement, personne ne sait où il est, objecta Malko. Il y a aussi le coiffeur de Bruxelles, Horst Grünow. Mais on ne sait pas non plus où il se trouve...

— Je n'aimerais pas être dans votre peau, fit l'Américain. Mais personne ne peut vous demander de miracles.

— Cette Dagmar Hasen, interrogea Malko, elle a été « criblée » sérieusement ?

— Par le Verfassungsschutz et le BND, répliqua Fitzroy Mac Coy. On a trouvé trace de son nom dans les archives de la Stasi. Suspectée d'être un agent de la CIA... À cause de ce Parviz Semiran. Elle a été effectivement interdite de sortie de la DDR pendant des années.

— Donc, conclut Malko, les services de l'Est ont eu connaissance de

l'existence de ce Parviz Semiran.

— Bien sûr, elle leur en a parlé. Du moins, quand il se trouvait en Iran. Nous n'avons pas trouvé de traces d'interrogatoires de Dagmar Hasen par la suite. Après 1986, notamment.

— Je vais quand même essayer de la revoir, conclut Malko.

* *

*

L'aéroport de Tempelhof, tout au bout de la Wilhelmstrasse, paraissait abandonné, avec ces vieux bâtiments de pierre grise. En pleine ville, c'était une aberration. C'est là qu'aboutissait le pont aérien ravitaillant Berlin, en 1953, quand les Soviétiques avaient voulu affamer la ville. Malko pénétra dans l'unique hall tout en longueur. Le bureau de la Lufthansa était le troisième sur la gauche. Il était vide, à part Dagmar Hasen derrière son comptoir. Elle eut l'air surpris de voir Malko.

— Vous repartez ? demanda-t-elle.

— Non. Je venais vous voir. J'ai lu le Spiegel.

Elle sourit.

— Je ne vous avais pas promis l'exclusivité...

— C'est vrai, reconnut Malko, mais cette histoire me passionne. Je veux retrouver ce Parviz Semiran.

Dagmar Hasen ôta ses lunettes et les essuya. Ses lèvres minces souriaient.

— Peut-être que vous avez de la chance, dit-elle.

— Pourquoi ?

Les yeux verts lui décochèrent un regard étrange, ambigu.

— D'abord, parce que vous m'êtes sympathique. Ensuite, parce que je suis tombée par hasard sur une photo récente de Parviz.

Malko sentit son poulx grimper vertigineusement.

— Vous l'avez retrouvé ?

— Non. Je l'ai vu dans un magazine que je feuilletais chez le coiffeur. Un magazine récent. Il a un peu changé, mais il est toujours aussi séduisant.

Malko ne comprenait plus.

— Expliquez-vous. C'est devenu un homme célèbre ?

D'habitude, les tueurs ne se faisaient pas photographier. Dagmar Hasen eut un sourire mystérieux.

— Vous ne pouvez pas deviner. Mais si vous m'invitez dans un restaurant italien, je vous montrerai cette photo. Si vous n'étiez pas passé, je vous aurais appelé.

— Pourquoi italien ?

— J'adore la cuisine italienne. Et j'en connais un pas trop mauvais,

Savigny platz. Derrière le Ku'damm !

— C'est comme si nous y étions, conclut Malko.

Dagmar Hasen baissa les yeux sur sa Breitling Lady J.

— Je travaille jusqu'à huit heures ici. Venez me prendre à neuf ; 38 Köthener Strasse.

* *

*

Köthener Strasse, juste après Postdamer Strasse, était particulièrement sinistre. Une rue en sens unique avec des maisons d'un seul côté. En face, avant 1989, c'était le Mur... Il avait été remplacé par des palissades dissimulant les énormes trous des fondations de nouveaux buildings. Malko stoppa en face du numéro 38. Un immeuble de six étages, ocre, avec de curieux balcons-terrasses semi-circulaires. Juste à côté d'un restaurant à la vitrine remplie de plantes vertes, l'Aufnahmen.

Il n'eut pas le temps de descendre de voiture : une silhouette sortit de l'immeuble et traversa. Rien qu'à la longueur de sa jupe, il reconnut Dagmar Hasen. La jeune femme se glissa dans la voiture. Elle s'était parfumée et maquillée. Sa longue jupe noire était entièrement boutonnée devant, depuis la taille.

Malko dut se livrer à un vrai parcours du combattant pour retrouver le Ku'damm, rebondissant d'Umleitung en Umleitung(31).

L'Italien de Savigny platz ne payait pas de mine et était presque vide. Ce qui ne découragea pas Dagmar. Elle commanda immédiatement un Barolo à 14° 5 et en but un grand verre. Malko était sur des charbons ardents. S'il pouvait annoncer à Langley qu'il avait retrouvé le présumé assassin d'Olaf Palme, cela risquait de faire du bruit. Et c'était aussi pour lui l'occasion d'en avoir le cœur net sur l'implication de la CIA dans cette affaire. Ce qui était au moins aussi important, à ses yeux.

— C'est bon, non ? fit Dagmar Hasen.

Elle commanda en italien, ses yeux verts étincelaient d'une joie enfantine. Leurs regards se croisèrent et elle dit en riant :

— Ne soyez pas impatient. Vous attendrez bien la fin du dîner. Mais nous pouvons parler d'autre chose...

Elle le narguait ouvertement. Les pointes de ses seins aussi. Elle avait une superbe poitrine, presque trop grosse pour son corps mince. Par moments, Malko surprenait une lueur gourmande dans ses grands yeux verts. Il se força à manger des tagliatelles caoutchouteuses et à boire son Barolo à 14° 5. Dagmar termina son tiramisù qui semblait en plastique. À la fin du dîner, elle s'étira, et dit :

— C'était excellent ! Je peux avoir un cognac ?

Le patron apporta une bouteille quasi neuve de cognac Gaston de Lagrange XO qu'il versa religieusement. Dagmar le réchauffa dans ses mains. Chaque fois que Malko la regardait, elle lui adressait un regard moqueur.

— Vous avez très envie de savoir, dit-elle. Moi aussi, j'ai envie de certaines choses, mais c'est meilleur quand on attend... Si on allait prendre un verre à votre hôtel ? Il vient d'ouvrir, il paraît superbe.

— Avec joie.

Il en avait ras-le-bol de cette gargote italienne. Arrivés à l'Adlon, surprise, le bar était bondé, les tables du lobby toutes occupées.

— Allons dans votre chambre, suggéra aussitôt Dagmar Hasen. Vous avez bien un mini-bar ?

Elle s'extasia devant les boiseries, la clef électronique sans laquelle l'ascenseur ne fonctionnait pas, le luxe des couloirs. Malko se demandait où elle voulait en venir.

Il ne se le demanda pas longtemps. À peine dans la chambre, Dagmar Hasen jeta son sac, se retourna et se colla de tout son corps à lui. L'embrassant avec violence, les doigts crispés dans son dos. À en perdre haleine. Malko ne put résister à cette tornade. L'histoire de la photo n'avait probablement qu'un but, se dit-il : se faire sauter. Le corps mince se frottait au sien, avec une sorte de fureur. Dagmar ne se détacha que pour dire :

— Éteignez. Je veux être dans le noir.

Il obéit, entendit le froissement de vêtements qui tombaient, puis elle le prit par la main et l'entraîna jusqu'au lit. Il sentit ses mains s'activer, le défaire, puis elle se colla de nouveau à lui, ondulant comme une chatte en chaleur. Sa langue semblait avoir des kilomètres, elle haletait, poussait de petits cris, se démenait comme une folle. Malko sentit qu'elle avait gardé ses bas. Il voulut la caresser, mais elle était déjà trempée. Elle lui échappa, engloutit son sexe avec violence dans sa bouche, l'aspirant comme si sa vie en dépendait. Une grande sensuelle. Enfin, elle l'attira sur elle et poussa un cri bref lorsqu'il s'enfonça dans son ventre. Ce n'était certes pas de douleur.

Ses jambes se nouèrent dans son dos, elle avait la souplesse d'une acrobate. Son bassin donnait de violents coups, comme pour le visser en elle. Il sentit ses ongles courir sur sa peau, s'y enfoncer, tandis qu'elle jouissait avec de petits soupirs brefs, déclenchant son plaisir à lui. Puis, elle retomba et presque aussitôt sauta du lit. Nouveaux crissements, puis sa voix.

— Rallumez, on va boire quelque chose.

La jupe n'était pas entièrement boutonnée, les yeux verts étincelaient et Dagmar arborait une sorte de sourire triomphant, le souffle court.

— J'ai de l'asthme, expliqua-t-elle. Quand je fais l'amour, je crois

toujours que je vais mourir, mais ça va aller. Donnez-moi un alcool.

Il prit dans le bar du Defender Cinq ans d'âge et lui remplit un verre qu'elle vida d'un trait, avant d'allumer une cigarette.

— Quand j'ai envie d'un homme, j'agis toujours de la même façon, dit-elle. Ça s'est passé ainsi avec Parviz.

Elle lui tendait la perche.

— Et cette photo ?

Dagmar Hasen ouvrit son sac et en sortit une page de magazine pliée, qu'elle déplia soigneusement avant de la tendre à Malko.

— Voilà.

C'était le magazine espagnol Hola. La photo tenait la moitié de la page et montrait une très jolie femme au type oriental, accoudée au bastingage d'un énorme yacht. Derrière elle, se tenait un homme de haute taille dont on distinguait très bien les traits.

Malko parcourut l'article. Un potin mondain. L'arrivée à Marbella de la milliardaire libanaise Mouna Al Khoury sur son nouveau yacht. Elle venait rejoindre quelques amis pour une grande soirée et repartait le lendemain. L'article précisait qu'elle ne se déplaçait qu'accompagnée de son garde du corps, qui veillait sur ses bijoux valant des dizaines de millions de dollars.

Divorcée, elle avait extorqué à son ex-mari, un Saoudien, une colossale fortune. Elle venait de se payer un yacht de quinze millions de dollars avec un équipage de sept hommes... Malko leva les yeux sur Dagmar.

— Vous êtes certaine qu'il s'agit du même homme ?

— Totalement, trancha l'Allemande. Tout correspond. Il s'est reconverti. Vous allez pouvoir le retrouver ; cette femme habite Beyrouth et elle est très connue.

Malko lui jeta un coup d'œil surpris.

— Et vous ? Vous ne voulez pas le contacter ?

Dagmar eut son petit rire silencieux.

— Pour quoi faire ? Il sait où j'habite. S'il avait voulu me retrouver, il l'aurait fait. Il est sûrement l'amant de sa patronne. Je le connais, c'est une bête de sexe.

Il y avait une sorte de rancœur dans sa voix et Malko comprit d'un coup ce qui s'était passé. Dagmar était tout simplement une femme jalouse. L'histoire révélée par Agathe Mertens avait réveillé de vieux souvenirs et elle avait décidé de se venger, souhaitant peut-être secrètement que Parviz Semiran la contacte après ses déclarations à la presse. C'était malin. Elle n'en disait pas assez pour qu'on puisse l'inculper, mais lui savait ce qu'il y avait derrière.

— Merci ! dit-il. Je vais voir comment le contacter. Je peux donner votre nom ?

— Bien sûr. (Elle bâilla.) Je vais me coucher, je suis fatiguée.

Effectivement, son regard s'était éteint et elle semblait crispée. Elle ne dit plus grand-chose jusqu'à ce que Malko la dépose dans Köthener Strasse, toujours aussi sinistre.

— Si vous le retrouvez, tenez-moi au courant, lança-t-elle d'un ton léger.

Elle le quitta sans même l'embrasser ; pourtant, il était certain qu'elle avait apprécié leur brève rencontre. Ce n'était pas une démonstrative.

Il n'y avait plus qu'à aller demander à Parviz Semiran s'il avait bien assassiné Olaf Palme... Démarche éminemment constructive.

* *

*

Fitzroy Mac Coy avait soigneusement noté les indications de Malko et gardé l'exemplaire du magazine avec la photo de Parviz Semiran.

— J'envoie immédiatement un message à la station de Beyrouth, annonça-t-il. Cela ne devrait pas poser de problème. Je demande aussi un close-up de Mouna Al Khoury. En attendant, visitez les musées de Berlin.

— Je vais plutôt relancer votre stringer, Gudrun Viet, dit Malko. Je veux aussi retrouver Horst Grünow.

C'était quand même l'ex-agent du HVA qui était à l'origine de l'affaire. Il joignit facilement Gudrun Viet sur son portable. On entendait très mal.

— Retrouvons-nous ce soir à Chaussee Strasse, dit-elle. Il y a un café, juste à côté de l'Orphtheater. J'y serai vers dix heures.

Malko n'avait plus qu'à regagner l'Adlon et à téléphoner à Astrid Mertens, toujours sous la protection de la CIA. S'il retrouvait la piste de Horst Grünow, il aurait besoin d'elle. À cause des embouteillages inextricables, cela lui prit plus d'une heure. Depuis son arrivée, Elko Krisantem passait le plus clair de son temps à attendre ou à se promener. Malko hésitait à le renvoyer à Liezen.

* *

*

Malko n'eut aucun mal à trouver le café dont les lettres rouges se détachaient sur un bandeau marron. Il se trouvait juste à côté de l'entrée du théâtre d'avant-garde Orphtheater, au rez-de-chaussée d'un énorme immeuble abandonné, squatté par des Alternatifs. Un peu plus loin, deux jeunes gens en tenue de cuir tapaient comme des sourds sur des bouts de ferraille pour les transformer en œuvres d'art. Lorsqu'il franchit la porte du café, il crut que ses tympanes allaient éclater !

Les murs noirs en tremblaient ! C'était une grande pièce sombre sans le moindre meuble. Trois musiciens se démenaient sur une estrade. Une batterie, un chanteur et une trompette. Deux cents décibels à eux trois. Le batteur matraquait comme un sourd ses tambours et ses cymbales, hurlait à se faire péter les cordes vocales pour couvrir les stridences démentes du trompette. Ce n'était pas vraiment de la musique de chambre.

Il n'en coûtait que dix marks pour participer à la fête. Debout ou assis par terre, des jeunes de tous les sexes écoutaient, extasiés, le « concert ». Malko découvrit Gudrun Viet assise au pied de l'estrade, en gros pull et pantalon de cuir noir, cigare au bec. Elle lui adressa un signe de reconnaissance, mais attendit un break pour venir le rejoindre, une Molle(32) à la main.

— Salut ! fit-elle. C'est sympa ici, non ?

— Un peu bruyant, eut le temps de dire Malko avant que l'enfer ne reprenne.

Même en collant sa bouche contre l'oreille, il était impossible de communiquer. Il parvint à entraîner la Stringer de la CIA sur le trottoir, de Chaussee Strasse.

— Vous avez retrouvé Horst Grünow ?

Elle lui lança un regard mauvais.

— Hé, vous me prenez pour qui ? Dieu le Père ? Je cherche. J'ai lancé des hameçons. Dans les milieux de la Stasi. Il faut quelques jours. Mais je ne suis pas sûre d'y arriver. Beaucoup de ces types se sont évanouis dans la nature. J'ai quand même une bonne piste.

— Laquelle ?

— Les pensions. C'étaient tous des fonctionnaires. Même les gens de la Stasi ont des pensions. Et, la plupart du temps, il y a leur véritable identité avec celle qu'ils utilisaient...

Décidément, les Allemands étaient d'incorrigibles bureaucrates.

— Quand aurez-vous quelque chose ?

Gudrun Viet tira une bouffée de son cigare.

— Bientôt, à la fin de la semaine.

Elle s'interrompt. Un grand chevelu, qui semblait sortir d'une poubelle, l'avait enlacée, lui tâtant la poitrine de sa main libre, avec un regard dégoûté pour Malko qui, en blazer et cravate, symbolisait le bourgeois. Roucoulante, Gudrun Viet agita son cigare.

— Salut.

Avant de replonger dans l'enfer.

* *

*

Un vent furieux soufflant de l'Est amenait un tapis de nuages sur

Berlin, qui retrouvait son aspect continental. Malko tuait le temps. Astrid Mertens était en bonnes mains, il n'avait pas recontacté Dagmar Hasen et attendait des nouvelles de la CIA. Le téléphone l'arracha à la télé.

— Nous avons progressé, annonça sobrement Fitzroy Mac Coy. Beyrouth a bien travaillé. Il s'agit bien du nom que vous m'aviez donné. Il travaille dans son nouveau job depuis deux ans. Il est désormais citoyen libanais. La station dit qu'elle n'a jamais eu de contact avec lui. Elle a retrouvé des documents le concernant. Cela ne touche que des opérations au Liban. Ils vont nous les transmettre, sauf deux qui sont « classifiés ». Il ne semble pas avoir de téléphone personnel, mais ils m'ont transmis tous ceux de sa patronne. Il loge dans sa résidence et ne la quitte pas d'une semelle.

— L'enquête a été discrète ?

L'Américain marqua une légère hésitation.

— Il a quand même fallu demander aux Libanais... On leur a recommandé d'être discrets.

C'était comme demander à un chat de prendre une douche...

— Faxez-moi les numéros, demanda Malko.

La seule façon d'avoir le cœur net, c'était de demander à l'ancien agent de la Savak s'il avait assassiné Olaf Palme. Évidemment, ce n'était pas une question facile, mais il y avait une chance qu'il puisse se justifier avec des éléments solides, et, à ce moment, toute la mystérieuse manip tombait à l'eau.

Malko avait besoin du bénéfice de la surprise. Sinon, l'Iranien risquait de très mal le recevoir... Finalement, c'était une bonne chose d'avoir gardé Elko.

CHAPITRE XV

Parviz Semiran raccrocha le téléphone avec l'impression que son estomac avait rétréci. Le coup de fil qu'il venait de recevoir de Beyrouth ressemblait au premier clou planté dans son cercueil. Un ami de la sûreté libanaise l'avertissait que des gens de la CIA avaient posé beaucoup de questions sur lui. Pour tout dire, ils le cherchaient activement.

Machinalement, il jeta un coup d'œil à son chrono Breitling Aérospace, en titane, cadeau de sa patronne : 11 h 20. Mouna Al Khoury devait être en train de se préparer. Il avait encore un moment devant lui. Elle détestait faire l'amour le matin. Il crispa les poings, luttant contre une rage aveugle. Depuis un mois, au gré de ses pérégrinations en Europe, il achetait les journaux et les magazines. L'interview de Dagmar Hasen, dans Die Zeit, lui avait fait l'effet d'une douche glaciale. Il y avait son prénom. Heureusement, Mouna ne lisait pas les journaux, sauf pour découper les photos d'elle dans les magazines.

Elle se moquait éperdument de la politique. Mais si elle apprenait les accusations portées contre Parviz, il y avait de bonnes chances pour qu'elle le vire sur-le-champ. Elle avait horreur du scandale et traînait une réputation assez sulfureuse pour ne pas aimer ce genre de publicité.

Pour Parviz, ce serait une catastrophe. Lorsqu'il avait répondu à sa petite annonce, il était aux abois. Ses employeurs habituels n'avaient plus de travail pour lui. On n'assassinait pratiquement plus au Liban. Parviz, qui n'avait pas d'autre métier, ne voyait pas comment survivre... Ni les Américains, ni les Libanais de Samir Geaga, ni les Syriens ne voulaient plus l'employer. En plus, il soupçonnait le Hezbollah d'avoir mis un contrat sur sa tête, sur l'ordre des Iraniens. Il faut dire que dans sa jeunesse, il avait abîmé pas mal de « barbus »... Il en avait même décapité, une fois, à la scie à métaux. Juste pour faire un exemple.

Il n'avait pas traîné à Téhéran, ensuite. Son travail d'informateur pour le compte de la CIA l'avait beaucoup aidé à se recaser dans la capitale libanaise. Évidemment, il n'avait plus les mêmes contacts et ses nouveaux employeurs l'avaient utilisé à des besognes plus directes... Entre 1978 et 1988, il avait un peu assassiné, comme tout le monde à Beyrouth. Sans le moindre racisme d'ailleurs. Palestiniens, Maronites, Druzes et Chiites.

Mais les meilleures choses ont une fin.

Grâce à ses contacts chez Samir Geaga, il avait pu rester à Beyrouth

en travaillant vaguement pour le Moukhabarat syrien, qui n'avait pas vraiment confiance en lui.

Il se voyait terminer en marchand de pistaches sur la corniche, lorsqu'il avait répondu à l'annonce de la pulpeuse Mouna Al Khoury... Sans y croire.

Tout Beyrouth connaissait l'histoire édifiante de cette jeune et ravissante Libanaise qui avait commencé dans la vie comme baby-sitter. La femme d'un richissime Saoudien vivant en partie à Beyrouth l'avait engagée. Un an plus tard, Mouna était dans le lit de sa patronne, et celle-ci avait été répudiée, renvoyée dans sa famille avec une confortable indemnité. Le reste s'était déroulé comme un conte de fées...

Sentimentale comme un banquier suisse, mais dotée d'un tempérament de feu et d'une particularité physiologique, le « casse-noisettes »⁽³³⁾ qui la rendait inoubliable, elle avait poussé vers le cimetière un mari déjà âgé, dont le cœur n'avait pas soutenu le rythme d'enfer qu'elle lui imposait, tout en le « soutenant » à coups de cocaïne et de quelques piqûres judicieusement administrées par un médecin ami.

Après chaque séance de bonheur, le Saoudien lui signait quelques papiers. Lorsqu'il était enfin mort heureux, Mouna avait pratiquement hérité de son immense fortune. Environ trois cents millions de dollars. Fruit d'un travail de fond. Pendant cinq ans, elle n'avait jamais trompé son mari, se contentant de son sexe artificiellement durci, mais, hélas, jamais pour très longtemps... Elle se savait surveillée, épiée, jour et nuit. Elle avait tenu bon.

Dès qu'elle avait été seule, elle s'était mise à la recherche d'un garde du corps. Elle adorait porter ses bijoux et le monde ne manquait pas de malveillants prêts à les lui piquer. Dans le défilé des candidats, Parviz s'était imposé. D'abord, par sa prestance, puis par quelque chose d'indéfinissable. Elle avait tout de suite senti que c'était un tueur. Enfin, il avait eu l'intelligence de se présenter en jean très serré.

Mouna Al Khoury en avait flippé. À peine avait-il pris congé qu'elle sautait sur le téléphone pour vérifier ses références auprès d'amis de la sécurité libanaise. Un ancien procureur l'avait rassurée. Parviz Semiran savait se servir de toutes les armes connues, ne dédaignait pas l'arme blanche et était un tueur-né. En plus, à sa connaissance, il n'avait jamais trahi son employeur.

Le lendemain, Parviz emménageait dans la somptueuse villa de Jounieh, entièrement meublée par l'architecte d'intérieur Claude Dalle. Mouna Al Khoury faisait faire chez lui ses meubles sur mesure, pour épater ses copines de Beyrouth. Dont un lit à baldaquin qui aurait pu accueillir une demi-douzaine d'amants à la fois. Le surlendemain, Mouna, le plus simplement du monde, s'était exhibée à

la piscine, uniquement vêtue d'un string, exposant sa majestueuse poitrine refaite sous le nez de Parviz. Bien dressé, l'Iranien avait continué de lire. Il se méfiait de ce genre de provocation. Mouna avait apprécié. Tranquillement, elle était venue se planter devant lui, et lui avait dit :

— Je veux que tu me baisses. Maintenant.

Parviz avait senti que ce n'était pas un piège. Quand elle avait vu ce qu'il avait entre les cuisses, son front s'était humecté de sueur. Le jean n'avait pas menti. Et en plus, Parviz était un bon amant. De sentir l'extraordinaire longueur de son membre au fond de son ventre avait envoyé Mouna au septième ciel.

Depuis ce jour-là, elle se faisait baiser régulièrement, chaque fois qu'elle en éprouvait le désir, un peu partout. Ce qui n'avait créé aucune familiarité entre eux, car l'Iranien avait compris qu'il devait rester à sa place. Elle ne l'avait même jamais pris dans sa bouche. Il devait être toujours prêt à la prendre comme elle en avait envie. Une fois seulement, il l'avait sodomisée, après une séance de folie où elle avait joui à faire tomber les tableaux des murs. Elle l'avait laissé faire et, pour la première fois, lui, avait vraiment décroché.

Mais, ensuite, Mouna Al Khoury lui avait dit :

— Je veux que tu ne recommences plus jamais. Tu es trop gros.

Il se l'était tenu pour dit. Pourtant, Mouna avait une croupe superbe, ronde, pleine et encore ferme. Le Tout-Beyrouth s'était habitué à les voir ensemble. Avec un salaire de trois mille dollars par mois, nourri, logé et baisé, Parviz nageait dans le bonheur. Il lui ouvrait la portière de la Rolls, portait les bagages, arborait une attitude respectueuse et, surtout, semblait ne pas voir les autres femmes. Tout cela demandait une volonté d'acier, mais il en avait... Bien sûr, à tous les déjeuners à la terrasse du Saint-Georges, les potins allaient bon train. Toutes les bonnes copines de Mouna étaient sûres qu'elle se tapait le beau Parviz, mais elle était muette comme une carpe. Quant à lui, il résistait à toutes les avances. Moyennant quoi, tout baignait.

Jusqu'à ce coup de fil...

Fébrilement, Parviz se mit à chercher dans un vieux carnet d'adresses. Et là, il retrouva celle de Dagmar Hasen et son téléphone. Aussitôt, il composa le numéro. Coûte que coûte, savoir ce qui se passait. Un disque en allemand lui apprit que le numéro avait changé.

Il raccrocha, le cœur dans la gorge. Il n'avait plus qu'une chose à faire : aller à Berlin, en espérant que Dagmar n'ait pas déménagé. Seulement, Mouna Al Khoury n'aimait pas qu'il s'absente. C'était un job à trois cent soixante cinq jours par an. Il fallait trouver un prétexte.

Mouna Al Khoury se contempla dans la glace d'un œil critique et lissa son ventre. Le caviar Beluga de chez Petrossian qu'elle dégustait chaque matin en guise de petit déjeuner avec une cuillère de cristal ne l'alourdisait pas... En soutien-gorge et culotte de dentelle noire, juchée sur des hauts talons, elle se trouvait encore, à quarante et un ans, extrêmement désirable. Elle vaporisa un peu plus de laque sur ses cheveux noirs, allongea le trait de rimmel qui agrandissait ses yeux en amande, rajouta un peu de rouge sur ses lèvres épaisses. Elle passa un chemisier transparent, puis une jupe Alaya très serrée qui remontait devant. Avec ses bas noirs accrochés haut sur ses cuisses, elle était le rêve impossible de l'homme marié.

Parviz attendait dans la sitting-room. Il se leva respectueusement.

— Où allons-nous, Madame ?

Il l'appelait toujours « Madame ». Même lorsqu'il était enfoncé jusqu'à la garde dans son ventre.

— Chez Nabil, rue du Rhône, dit-elle. Ensuite, chez Cartier. Je leur ai donné un Zippo la dernière fois, pour qu'ils le recouvrent d'or.

— Bien, dit Parviz, je vais demander une voiture à l'hôtel. Là-bas, on ne peut pas se garer.

Quand elle le rejoignit, il attendait sur le trottoir à côté d'une Mercedes aux glaces fumées. Il l'installa à l'arrière et s'assit à côté du chauffeur. Quand le bijoutier la vit pousser la porte, il tomba pratiquement à genoux. Les affaires allaient mal et Mouna Al Khoury était capable de lui acheter pour un million de dollars... Après les embrassades, il commença à montrer ce qu'il avait de mieux. Parviz attendait près de la porte, surveillant la rue. Il portait dans un holster un pistolet Tokarev en fibre de carbone, extrêmement pratique pour franchir les mouchards magnétiques des aéroports. Mouna ne voyageant qu'en avion privé, il y avait peu de problèmes, en fait. Parviz devait être armé, sinon, il ne servait à rien.

Il suivait attentivement la discussion. Son poulx grimpa un peu quand il entendit Mouna annoncer au bijoutier :

— J'ai besoin de réfléchir un peu. Parviz, venez me donner votre avis.

Parviz se retourna avec un sourire convenu.

— Madame, je n'y connais pas grand-chose...

Nabil, le bijoutier, regarda ostensiblement le petit tas de diamants qui lui servait de montre, et dit d'un ton dégagé :

— Je vous laisse choisir, j'ai plusieurs coups de fil à donner. Je vais fermer la porte de la rue, pour que vous soyez tranquille...

Il poussa trois verrous et s'éclipsa dans l'arrière-boutique. Mouna

Al Khoury, penchée sur les bijoux, lança, sans se retourner, d'une voix impérieuse :

— Parviz, j'ai besoin de vous.

L'Iranien s'approcha. Mouna Al Khoury était debout, penchée sur les bijoux étalés sur un carré de velours. Sans un mot, Parviz se colla à la croupe de sa patronne, qui aussitôt, se cambra encore plus. Ils demeurèrent ainsi emboîtés l'un dans l'autre, le temps pour Parviz d'atteindre une érection suffisante. Mouna n'aimait pas les demi-mesures. Puis, elle se retourna lentement, un rictus gourmand retroussant ses lèvres épaisses, appuyée à la table où reposaient les bijoux. Son regard glissa jusqu'à la bosse du bas-ventre de son garde du corps.

— Tu as envie de m'écarter les cuisses, Parviz ? demanda-t-elle d'une voix rauque d'excitation.

La jupe déjà courte avait encore remonté, découvrant les cuisses charnues, le blanc de la chair au-dessus des bas noirs et le triangle noir de la culotte.

— Oui, Madame, fit Parviz.

En même temps, il remonta la jupe sur les hanches, permettant à sa patronne d'ouvrir largement les jambes. Il avança, collant son ventre à celui de Mouna. Elle ferma les yeux. C'était délicieux. Ses mains, derrière elle, étreignaient des bijoux. Elle sentit Parviz faire glisser sa culotte le long de ses jambes, puis entendit le crissement léger de son zip. Entre ses paupières à demi closes, elle vérifia son érection. Il était déjà en elle, l'embrochant d'un seul trait, comme elle aimait. Mouna poussa un râle de bonheur. Parviz, bien abouté, lui releva les jambes et commença à la baiser à longues poussées puissantes, cognant chaque fois au fond. Mouna en bavait de bonheur. Ce long sexe qui coulissait sans mal, le bruit de la circulation, l'idée des gens sur le trottoir, tout cela était divin. Elle allait lui dire « prends-moi les seins » quand il le fit de lui-même.

C'était juste le petit truc qui lui manquait pour déclencher son orgasme. Elle cria, sans souci du bijoutier, tandis que Parviz se déversait en elle.

* *

*

— Nabil, je ne prends rien aujourd'hui. Je vais réfléchir.

Le bijoutier ne marqua aucune déception.

— Vous êtes chez vous, madame Mouna.

Il la raccompagna, déverrouillant la porte. Il connaissait les innocents fantasmes de sa cliente. Elle venait le voir chaque fois qu'elle était à Genève. Et parfois, elle achetait. Tout avait commencé

un jour où son mari avait voulu lui offrir une émeraude de seconde qualité. Elle la lui avait jetée à la tête en plein magasin, d'où une horrible dispute. Discret, le bijoutier s'était éclipsé. Peu de temps après, les bruits qui venaient de la boutique lui avaient fait comprendre que le couple était en train de se réconcilier. Et Mouna avait eu l'émeraude qu'elle voulait.

Parviz se retourna, impassible.

— Madame, pourrais-je vous demander une faveur ?

— Bien sûr, Parviz.

Elle n'avait pas encore cuvé son orgasme. Parviz savait que dans ces moments-là, elle était plus facile.

— J'aurais besoin de m'absenter quarante-huit heures, dit-il.

— Pourquoi ?

— On m'a demandé un service. Un de mes anciens employeurs. Je dois me rendre à Berlin.

— À Berlin !

— Oui, compléta Parviz. Simplement pour présenter deux personnes l'une à l'autre. Je suis le seul à pouvoir le faire, ajouta-t-il avec un humble sourire d'excuses.

Mouna Al Khoury réfléchit quelques instants. Parviz ne demandait que très rarement une faveur. Elle l'avait senti un peu absent chez le bijoutier. Il avait un problème dont elle ne voulait surtout pas se mêler.

— Bien, dit-elle. Ce soir, nous repartons pour Monte-Carlo retrouver le bateau pour aller à Marbella. Je peux me passer de toi le temps de la traversée. Tu me retrouveras à Marbella. En attendant, je veux passer à la boutique Claude Dalle. C'est plus loin au 3. Ils ont de superbes lampes aux abat-jour en tissu Versace.

— Bien Madame. Merci Madame.

Parviz sentit la boule de son estomac qui fondait. Il allait connaître la clef de l'étrange attitude de son ancienne maîtresse. Cette histoire l'inquiétait.

* *

*

Malko tournait comme un lion en cage. Seule occupation, lire les journaux relatant l'affaire de l'OTAN. Tous n'y croyaient pas, mais tous la relaient. Bien sûr, les journalistes s'interrogeaient sur le mystérieux Parviz. Les services américains avaient déclaré ne pas connaître d'Iranien répondant à sa description. Seul, le porte-parole de l'ambassade d'Iran à Bonn avait déclaré qu'il existait bien un certain Parviz Semiran, tueur de la Savak, condamné à mort par contumace par les ayatollahs. Un criminel endurci.

Mais personne ne croyait les Iraniens.

Gudrun Viet ne donnait pas signe de vie. La seule distraction de Malko avait été de dîner avec Fitzroy Mac Coy et un magistrat allemand gai comme un furoncle.

* *

*

Parviz Semiran faillit se perdre dans les couloirs de l'aéroport de Berlin-Tegel, le plus grand de la ville. Jusqu'au dernier moment, il avait craint que Mouna Al Khoury ne change d'avis. La nature l'avait aidé : elle était indisposée. L'angoisse le tenaillait : que signifiaient ces articles de journaux et le subit intérêt de la CIA à son égard ? Alors que les gars de la station de Bruxelles ne le prenaient même plus au téléphone quand il demandait du travail... Il envisageait toutes sortes d'hypothèses, sans comprendre vraiment. L'intervention de Dagmar Hasen le troublait plus que tout. Qui la manipulait ? Il n'avait eu aucun contact avec elle depuis plusieurs années et n'avait aucun contentieux avec l'Allemande.

Arrivé chez Hertz pour louer une voiture, il demanda un annuaire téléphonique. Son cœur fit un bond dans sa poitrine : le nom de Dagmar Hasen était là sous ses yeux. Seul le numéro avait changé. Il demanda à téléphoner. On décrocha à la quatrième sonnerie.

— Allô !

— Dagmar ?

— Jawohl.

— C'est Parviz.

— Parviz ! Comme je suis heureuse. Où es-tu ?

— À Berlin.

— Viens vite me voir ! Je suis si heureuse que tu sois là...

— J'ai vu les journaux, commença-t-il. Pourquoi...

— Je t'expliquerai, coupa Dagmar. Tu as l'adresse ?

— Celle de l'annuaire ?

— Oui. Prends un taxi, c'est compliqué. À tout de suite.

Il raccrocha, en partie rassuré. Dagmar Hasen semblait sincèrement heureuse de le voir. Il avait une chance de résoudre le mystère, de retrouver la paix de l'esprit. Il était plutôt contracté en présentant son passeport à l'Immigration. Les histoires parues dans les journaux pouvaient n'être que la partie émergée de l'iceberg. L'interview du préfet de police de Stockholm qui accompagnait un des articles rappelait que le « cas » Olaf Palme n'était pas clos judiciairement. Les Suédois pouvaient donc lancer un mandat international contre lui.

* *

Le téléphone, qui n'avait pas sonné depuis deux jours, sonna enfin. Malko décrocha.

— Herr Linge ?

La voix de Dagmar Hasen.

— Bien sûr, fit Malko, comment allez-vous, Dagmar ?

— Vous avez reconnu ma voix... Bravo. J'ai appelé au Kurier à Vienne, on m'a dit que vous étiez toujours à Berlin. Vous avez du nouveau dans votre enquête ?

— Non.

— Moi, j'en ai, dit-elle. Parviz m'a téléphoné. Il veut me voir.

Le renvoi d'appel fonctionnait bien. Le numéro du Kurier que donnait Malko aboutissait dans une infrastructure de la CIA, dans la capitale autrichienne.

CHAPITRE XVI

Malko, partagé entre deux sentiments – celui de toucher au but et la méfiance – demeura silencieux quelques instants. Pourquoi Parviz Semiran, désigné comme le meurtrier d’Olaf Palme, prenait-il le risque de venir à Berlin ?

— Quand allez-vous le rencontrer ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore. Il m’a appelée de l’aéroport et il doit me rappeler.

— Quel aéroport ?

— Je ne sais pas.

— Je tiens à le rencontrer, moi aussi, fit-il. C’est possible ?

— Je le lui demanderai, promit Dagmar Hasen. Et je vous rappellerai.

À peine eut-elle raccroché que Malko appela Fitzroy Mac Coy.

— D’après Dagmar Hasen, annonça-t-il, Parviz Semiran vient d’arriver à Berlin. Pouvez-vous vérifier si c’est vrai, par les compagnies aériennes ?

— Je m’en occupe tout de suite, fit le chef de station de la CIA.

— Rappelez-moi dès que vous serez fixé.

Enfin, les choses bougeaient. Mais, depuis le début de cette affaire, Malko avait été si souvent déçu qu’il ne voulait pas vendre la peau de l’ours avant de l’avoir tué.

* *

*

Elle n’avait pas changé. Enfin, pas trop. Un peu plus mince, les traits plus creusés, quelques rides autour de la bouche, mais toujours ces extraordinaires yeux vert émeraude. Dagmar Hasen se jeta dans ses bras et il sentit tout son corps se nouer au sien. Comme jadis à Téhéran et à Rome. Elle leva la tête et l’embrassa. Sa langue était douce et habile. Ses mains se glissèrent entre eux.

Cinq minutes plus tard, ils étaient sur le canapé et Parviz défonçait son ancienne maîtresse à grands coups de reins, comme un bûcheron coupe un arbre en deux. Il sentait le corps fragile frémir et trembler sous ses quatre-vingt-cinq kilos musculeux, mais Dagmar s’accrochait à lui comme une noyée. Quand il explosa au fond de son ventre, elle cria. Quelles retrouvailles, après tant de temps ! La nuit était tombée et, par la fenêtre, on apercevait les grues éclairées de l’autre côté de la palissade bordant Köthener Strasse. Ils restèrent un moment

silencieux. Puis Dagmar se dégagea et dit :

— Tu dois être curieux de savoir ce qui s'est passé.

Parviz Semiran retomba sur terre.

— J'aurais dû t'étrangler au lieu de te baiser, fit-il sombrement.

Pourquoi as-tu parlé de moi aux journaux ? C'est très grave.

De nouveau, elle s'accrocha à lui et dit d'une toute petite voix :

— Je vais tout t'expliquer. Tu dois être fatigué, tu veux prendre une douche ?

— Non, je veux que tu me dises ce qui s'est passé.

Elle vit dans ses yeux que son instinct de tueur reprenait le dessus. Il lui faisait peur.

— Allons dîner, dit-elle. Je t'expliquerai au restaurant.

* *

*

— C'est exact, annonça Fitzroy Mac Coy. Parviz Semiran est arrivé de Nice, via Francfort, sur Lufthansa. Le vol 4374.

Donc, Dagmar Hasen jouait franc-jeu.

— Il ne faut pas attendre que Dagmar Hasen vous appelle, enchaîna le chef de station de la CIA. Nous devons le retrouver et le faire arrêter par le BND.

— Ne rêvez pas ! coupa Malko. D'abord, j'ignore où il se trouve à Berlin. Ensuite vous allez le faire arrêter sous quelle inculpation ? Seules, les déclarations de Dagmar Hasen le compromettent. Mais si elle se rétracte ? Et encore, elle n'a jamais donné officiellement son nom.

— Ce type doit être fou furieux, remarqua l'Américain. Et s'il la tue ?

— Dagmar n'avait pas l'air affolée, remarqua Malko. Je lui ai dit que, moi aussi, en tant que journaliste, je souhaitais rencontrer Parviz Semiran. Si elle me transmet une réponse négative, il sera toujours temps de prévenir le BND. Et de l'intercepter à son départ.

— Je veux une confession écrite certifiant qu'il n'a pas tué Olaf Palme, martela le chef de station de la CIA.

* *

*

Parviz Semiran regarda la cave voûtée avec étonnement. Le Brecht Keller, dans Chaussée Strasse, était un des plus vieux restaurants de Berlin, dans une cave voûtée, avec aux murs les maquettes des décors de théâtre des pièces de Brecht. La salle principale était pleine, on les avait installés dans une longue salle voûtée où il n'y avait

qu'eux.

L'Iranien ne pouvait plus tenir.

— Dis-moi ce qui s'est passé.

Dagmar Hasen alluma une cigarette et eut aussitôt une quinte de toux.

— Pardon. Voilà. Un jour du mois dernier, un homme est venu me voir là où je travaille, à Tempelhof. Je ne l'avais jamais vu. C'était un Américain. Il m'a dit qu'il avait des choses importantes à me dire.

— Il t'a donné son nom ?

— Oui. Randon Scott. Et même sa carte. Il habite Alexandra, en Virginie. Il m'a invitée à dîner au Kempinski.

— Que voulait-il ?

— Te retrouver. Il m'a expliqué que tu avais travaillé avec son service et qu'il avait absolument besoin de toi.

— Pourquoi ?

— Il m'a parlé de l'Iran. J'ai cru comprendre qu'il montait une opération importante contre l'Iran. Une sorte d'action secrète pour délivrer un otage. Que tu étais l'homme qu'il fallait.

Parviz Semiran se dit qu'il faudrait le payer très cher pour qu'il remette les pieds en Iran, et qu'il ne connaissait personne du nom de Randon Scott, mais le récit de Dagmar tenait, jusque-là... Les Américains pouvaient avoir pensé à lui.

— Et ensuite ?

— Quand je lui ai dit que je ne savais pas où tu te trouvais, il a été très déçu.

— Mais comment savait-il que je te connaissais ?

Dagmar Hasen leva ses yeux vert émeraude sur lui, avec une expression d'innocence parfaite.

— Il m'a dit qu'on avait gardé un dossier sur toi, quand tu travaillais pour la Savak, à l'époque où je t'ai rencontré. Que tout était noté là-dedans. C'est comme cela qu'ils m'avaient retrouvée.

Parviz réfléchit à se faire pêter les méninges. Tout cela était plausible, mais bizarre. Certes, les Américains avaient accès à certains dossiers de la Savak, mais à l'époque, il n'était pas assez important pour qu'on s'intéresse à sa vie privée. Et puis, vingt ans s'étaient écoulés, il y avait des méthodes plus simples pour remettre la main sur lui. Les Libanais par exemple, qui avaient son pedigree. Mais Dagmar semblait parfaitement de bonne foi. Il lui demanda de continuer.

— Et ensuite ?

Dagmar eut l'air embarrassée.

— C'est lui qui a eu l'idée de parler de toi. Il m'a montré un article d'un journal belge où on disait qu'Olaf Palme avait été assassiné par un tueur travaillant pour la CIA, un Iranien... Il m'a expliqué que si tu lisais une histoire comme cela, venant de moi, tu te manifesterais.

Parviz Semiran se pencha à travers la table, les traits rétrécis par la fureur.

— Petite salope ! Tu te rends compte du risque que tu me fais courir ?

Des larmes jaillirent des yeux émeraude.

— Mais il m'a dit que tu ne risquais rien ! protesta-t-elle. Dans l'article, il n'y avait aucun élément permettant de t'identifier vraiment. Toi, tu te reconnaîtrais, mais pas les autres.

Parviz Semiran n'était plus qu'une boule de nerfs. S'il avait été seul avec Dagmar, il l'aurait étranglée. Il sentait déjà ses os craquer sous ses mains puissantes. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle dit d'une voix suppliante :

— Tu sais, je ne te voulais pas de mal. Mais j'avais aussi envie de te revoir.

— Me revoir !

Il s'étrangla de fureur.

— Et tu as monté toute cette manip pour rebaiser avec un mec que tu n'as pas vu depuis sept ans !

Brutalement, il voyait la réalité. Dagmar ne lui disait pas tout. Il prit sa main et commença à serrer ses doigts, à les broyer.

— Dis-moi toute la vérité. Ou je te brise les os.

Dagmar avait pâli. La douleur dans ses doigts était insupportable. La cave voûtée déserte semblait sinistre tout à coup ; elle ne communiquait avec la salle principale que par une ouverture étroite.

Là où ils étaient assis, on ne pouvait les voir.

Parviz Semiran pouvait l'étrangler sans que personne s'en doute.

Elle croisa le regard noir de fureur de l'Iranien et baissa les yeux.

— Il m'a donné de l'argent, avoua-t-elle dans un souffle. Pour me décider.

La pression sur ses doigts se relâcha un peu.

— Combien ?

— 20 000 marks.

Il eut une grimace de dégoût.

— Et tu m'as balancé pour ça ?

Dagmar Hasen protesta.

— Je ne t'ai pas balancé. Mais j'ai besoin d'argent. Je suis malade, il faut que je me soigne. Tu ne vois pas comme j'ai maigri...

Il lui jeta un regard haineux.

— Tu peux crever. Tu es une merde. Tu t'es fait avoir. Ces salauds ont voulu me coincer et tu les as aidés. Je suis sûr qu'ils nous surveillent. Ils vont me piéger quand je repartirai. Allez, tirons-nous d'ici.

Il jeta quelques billets sur la table et entraîna Dagmar dans le petit escalier remontant sur Chaussee Strasse. Ensuite, dans la voiture de

l'Allemande, ils passèrent devant les putes en cuissardes phosphorescentes d'Oranien Strasse, filant sur Köthener Strasse. Parviz ne desserrait pas les lèvres.

Dès qu'elle eut ouvert la porte de son appartement, il poussa la jeune femme à l'intérieur. Elle alluma. Aussitôt, crochant sa main dans son épaule, il la fit pivoter. Posément, il se mit à la gifler de toutes ses forces, la projetant chaque fois contre le mur. Comme un boxeur qui s'entraîne. À la troisième gifle, Dagmar glissa le long du mur et resta tassée par terre, respirant difficilement. Parviz Semiran la releva et noua sa main autour de sa gorge. Il ne s'arrêta qu'en voyant les yeux de l'Allemande jaillir de leurs orbites. Elle ne luttait même plus. Parviz était trop fort. Il relâcha un peu sa prise et dit d'une voix sifflante :

— Je devrais te tuer. Là, maintenant, te crever le ventre, t'arracher les yeux.

Il se revoyait à Beyrouth, au temps béni de la guerre civile, où on pouvait tout faire impunément. Dagmar, pâle comme une morte, ne répondit pas, concentrée sur sa respiration.

— Ce type-là veut me voir ? demanda l'Iranien. Ce Randon Scott.

Elle hocha la tête affirmativement.

— OK. Tu vas arranger un rendez-vous.

— Où et quand ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Je te le dirai. S'il m'arrive quelque chose avant, je te jure, je viendrai t'arracher le cœur. Compris ? Tu vas le contacter.

— Oui.

— Fais-le vite. Je t'appelle demain.

Il se dirigea vers la porte. Dagmar, remise sur pieds, le suivit, le Rimmel coulant sur son visage marbré de coups. Elle voulut l'enlacer. Parviz la repoussa avec brutalité, l'envoyant de nouveau valdinguer contre le mur, et sortit en claquant la porte. Arrivé en bas, il regarda autour de lui. Köthener Strasse était totalement déserte, sinistre sous les réverbères. Il se dirigea vers la palissade et, prenant son élan, l'escalada, retombant de l'autre côté sur le chantier du futur Sony Center. Un gros tas de terre meuble. Il attendit, accroupi dans l'ombre, prêt à bondir. Il avait dû laisser son Tokarev sur le yacht de Mouna Al Khoury. S'il se faisait prendre avec à un passage de frontière, sans la protection de sa richissime patronne, alors qu'il était seul, cela risquait de se passer très mal, étant donné son pedigree.

Il guetta plusieurs minutes, mais personne ne sauta la palissade à sa suite. Rassuré, il s'engagea à travers le chantier. Il allait prendre un hôtel tranquille. Il avait un peu d'avance sur ceux qui s'intéressaient à lui. Il se dit que ce voyage à Berlin devait être le dernier. Il ne pourrait pas trouver une seconde fois d'excuses auprès de Mouna Al Khoury. Et de toute façon, il avait bien l'intention de faire comprendre à ses anciens employeurs qu'il fallait lui foutre la paix.

Pour cela, il n'y avait pas trente-six façons. Dans le taxi qui l'emmenait à l'Astoria, l'hôtel de Fasanenstrasse, où il s'était installé, il échafaudait un plan. Heureusement, il possédait encore quelques amis sûrs à Berlin.

* *

*

Malko avait téléphoné dix fois chez Dagmar, sans la trouver. Il finit par se rendre à Tempelhof. Une douzaine de clients faisaient la queue. Il observa la jeune femme. Elle portait une ecchymose à la tempe et semblait épuisée. Quand son tour arriva, il se pencha sur le comptoir.

— Dagmar, vous n'avez pas l'air d'aller.

— Si, si, mentit-elle. J'ai seulement mal dormi.

Les yeux émeraude semblaient éteints, comme de fausses pierres. Ses mains tremblaient légèrement. Malko insista.

— Vous m'aviez dit que Parviz se trouvait à Berlin, que vous alliez le voir.

— Je l'ai vu.

— Et alors ? Je souhaiterais l'interviewer. Vous lui avez demandé ?

— Oui. Mais il ne m'a pas encore donné sa réponse. Il doit me rappeler.

— Quand ?

— Aujourd'hui, je pense.

— À quelle heure terminez-vous ?

— Trois heures.

— Voulez-vous manger quelque chose ?

Elle se força à sourire.

— Non, non, ce n'est pas la peine, je vais prendre quelque chose dans un Imbiss(34), en sortant. Appelez-moi en fin de journée, chez moi.

Elle se désintéressa ostensiblement de lui. Malko ressortit de l'agence Lufthansa avec une certitude : Dagmar Hasen était bouleversée. Ses retrouvailles avec le mystérieux Parviz avaient dû mal se passer. Il était urgent de prendre quelques mesures simples...

Il conduisit d'une traite jusqu'à Dahlem, et stoppa devant le portail blanc de la maison qui abritait la station de la CIA. Fitzroy Mac Coy était à son bureau, impeccable comme une gravure de mode.

— Du nouveau ? demanda-t-il.

— Oui, dit Malko, Parviz Semiran n'a pas tué Dagmar, mais leurs retrouvailles semblent s'être mal passées.

Il lui fit le récit de sa visite à Tempelhof. L'Américain l'écouta, de toute évidence perturbé.

— Il faut absolument le neutraliser, conclut-il. Cette affaire

continue à se développer. Les gens de l'OTAN grimpent au mur. Ils exigent des résultats.

— Ils n'ont qu'à s'en occuper eux-mêmes, s'emporta Malko. En principe, je dois le voir, mais il vaut mieux prendre certaines précautions. Pouvez-vous, grâce à vos relations au BND et au Verfassungsschutz, faire établir une surveillance dans les aéroports ? Qu'on l'intercepte si besoin est. Je ne pense pas qu'il reparte par le train ou par la route.

L'Américain approuva avec enthousiasme.

— Oui, c'est possible. Mais on ne pourra pas le garder longtemps. Juste le temps de bavarder.

— Cela suffira, dit Malko. S'il ne parle pas tout de suite, il ne parlera jamais.

— Je m'en occupe, promet l'Américain.

Malko regagna le centre, Mitte Berlin. Cette fois, il touchait au but et allait enfin éclaircir la manip contre l'OTAN. Il avait à peine regagné sa chambre que le téléphone sonna. C'était Dagmar Hasen.

— Vous avez rendez-vous demain matin, annonça-t-elle, à 10 h 30.

— Où ?

— Sur une passerelle qui enjambe la Sprée, en continuation de la Wilhelmstrasse. C'est tout près de votre hôtel. Soyez à l'heure.

Elle avait raccroché et quand il voulut rappeler, il tomba sur le répondeur. Son premier réflexe fut d'avertir Fitzroy Mac Coy. Mais, la main sur le combiné, il renonça. Il tenait peut-être un moyen de mettre la CIA définitivement hors de cause. Ses deux rendez-vous – avec le général Brunns et avec l'ex-policier suédois, Göran Torsten – s'étaient tragiquement terminés par la mort de ceux qui pouvaient l'éclairer sur la mort d'Olaf Palme. Cette fois, il avait rendez-vous avec l'assassin présumé du Premier ministre suédois, potentiellement le plus dangereux personnage pour les « sponsors » de ce meurtre.

Actuellement, la CIA ignorait où celui-ci se trouvait à Berlin, tout comme Malko. C'était peut-être plus prudent de ne rien dire à personne.

Il était tellement énervé qu'il n'avait pas faim et resta dans sa chambre, devant la télé. Il eut du mal à trouver le sommeil et dormit mal ensuite, se réveillant fréquemment en sursaut.

Il était prêt à huit heures et décida d'aller reconnaître les lieux. Avant de partir, il fit monter une cartouche dans le canon de son pistolet extra-plat, repoussa doucement la culasse et ôta le cran de sûreté. L'arme glissée dans sa ceinture, il se sentit mieux. En une fraction de seconde, il pouvait dégainer et tirer.

Dieu sait ce qui l'attendait sur cette passerelle de la Sprée.

Parviz Semiran avança légèrement la tête pour observer la Sprée et la passerelle qui l'enjambait, reliant la Wilhelmstrasse et Luisenstrasse. Une construction métallique supportant des dizaines d'énormes conduites, avec, en son centre, pour les piétons, un passage d'un mètre cinquante de large encadré de grillages de deux mètres de haut. Tout le quartier était en travaux, de la place de la République où se dressait le Reichstag, à la Friedrichstrasse. À l'ouest, l'Iranien pouvait apercevoir la coupole du Reichstag, surmontée d'une grue. Sa Breitling Aérospace indiquait dix heures pile et il était là depuis sept heures du matin, au dernier étage d'un énorme immeuble en construction, au coin de la Wilhelmstrasse et du Reichstagufer, longeant la Sprée. Le futur siège de la télévision allemande. Le bâtiment était isolé par des palissades le séparant de la rue, qui ne laissaient, sur l'arrière du bâtiment, qu'un passage permettant aux ouvriers de gagner le chantier.

Le gros œuvre était terminé et les étages reliés les uns aux autres par des escaliers de ciment brut. C'est tout ce qu'il avait fallu à l'Iranien pour gagner le dernier étage. La veille au soir, il y avait déjà effectué une reconnaissance, après avoir tourné dans Berlin à la recherche de l'endroit idoine pour réaliser son projet. Les travaux dans cet immeuble étaient interrompus depuis quelques jours pour une raison inconnue et on y entrait comme dans un moulin. Il suffisait de pousser une barrière. Il est vrai qu'il n'y avait rien à voler. Tout était en ciment nu, les fenêtres et les portes n'étaient même pas encore posées. À côté, il n'y avait qu'un vieux bâtiment de brique noirâtre à force de saleté.

Parviz Semiran avait pu tranquillement explorer tout l'immeuble, étage par étage, cherchant où il serait le mieux. L'endroit qu'il avait choisi se trouvait face à la passerelle enjambant la Sprée, regardant l'Ouest. Le détail avait son importance. Le matin, on avait le soleil dans le dos...

L'Iranien recula un peu et prit l'arme posée sur une couverture, à même le sol. Une vieille carabine Mauser M. 98, même pas à répétition, munie d'une lunette Zeiss. Ce qui lui suffisait largement. Il l'avait trouvée chez un de ses vieux amis, Libanais installé à Berlin à qui, jadis, il avait fait gagner pas mal d'argent, comme fournisseur en munitions volées à l'Armée rouge. Celui-ci lui avait quand même vendu la vieille Mauser 5 000 DM. En Allemagne il était quasi impossible de se procurer une arme légalement, pour un étranger.

Avec la Mauser 98, abattre un homme immobile se tenant au plus à

une quarantaine de mètres en contrebas était un jeu d'enfant. Même la lunette était quasiment inutile. Parviz était un bon tireur, bien qu'il ne se soit pas entraîné depuis longtemps. À Beyrouth, il avait appris à guetter des appartements, immobile pendant des heures, et à tirer pendant la fraction de seconde où celui qu'il visait commettait une imprudence. Avec la coquetterie de lui faire éclater la tête.

Heureusement, le meurtre, comme la bicyclette, cela ne s'oublie pas.

La carabine à l'épaule, il ajusta la passerelle, suivit dans le viseur une femme qui traversait. Une péniche passa, remontant la Sprée. Il avait dû choisir un étage élevé à cause du grillage montant assez haut. D'où il était, c'était parfait : toute la partie supérieure du corps des piétons traversant la passerelle était visible. De plus, il n'avait aucun vis-à-vis, à perte de vue, jusqu'au Reichstag en travaux, à huit cents mètres environ.

Personne ne pourrait le repérer. Son intention était, le meurtre accompli, d'abandonner le Mauser 98 sur place et de reprendre son avion pour Madrid, puis Malaga. Il ne fallait pas indisposer sa patronne.

Il reposa la carabine, qui avait déjà une cartouche dans le canon, et alluma une cigarette. Encore vingt minutes à attendre. Il était sûr que l'homme de la CIA viendrait. Sur ce point, Dagmar n'avait pas menti. Mais il la soupçonnait d'en savoir plus sur les motivations des Américains. Cette histoire était trop bizarre. Il avait mûrement pesé le pour et le contre avant de se résoudre à cette solution extrême. Le regain d'attention à son égard ne pouvait signifier que des ennuis. Il avait quitté l'Iran depuis vingt ans et d'autres Iraniens pouvaient aider les Américains dans des opérations spéciales. Donc, il y avait autre chose.

La seule solution était de faire comprendre à la CIA qu'il n'était pas décidé à se laisser faire. Pour cela, une seule méthode. Lorsqu'on découvrirait le cadavre, on saurait que Parviz Semiran était toujours dangereux et on le laisserait en paix. C'était peut-être un raisonnement simpliste, mais il avait toujours fonctionné ainsi.

Les gens de la CIA savaient qu'il était un tueur. Ils ne tenaient sûrement pas à engager une lutte à mort avec lui. Donc, quelles que soient leurs raisons, ils allaient laisser tomber.

Il consulta à nouveau sa Breitling Aérospace : 10 h 25. Encore cinq minutes à attendre. Il avança un peu sous la fenêtre pour apercevoir la passerelle. Celle-ci était déserte. Malgré les apparences, il avait quand même les mains moites et son cœur battait la chamade.

Le soleil, déjà haut dans le ciel, brillait juste au-dessus de l'endroit où il se trouvait. Si l'homme de la CIA levait les yeux dans sa direction, il serait ébloui. Il prêta l'oreille : aucun bruit dans le

bâtiment inachevé. Il jeta encore un coup d'œil circulaire sur les chantiers qui cernaient le paysage. À part les ouvriers occupés à la réfection de la coupole du Reichstag qui ressemblaient à des fourmis, personne.

Il prit la carabine. Évidemment, il aurait aimé l'essayer, mais son ami lui avait affirmé qu'elle était parfaitement réglée. L'arme à bout de bras, il avança un peu vers la fenêtre et son cœur battit plus vite.

Un homme venait de s'engager sur la passerelle, venant de la Wilhelmstrasse. Il ne voyait que des cheveux blonds et une veste sombre. L'inconnu alla jusqu'à l'autre extrémité donnant sur Luisenstrasse, mais au lieu de redescendre vers la rue, il fit demi-tour et vint s'immobiliser au milieu, juste sous une pancarte accrochée à une énorme conduite métallique.

Le poulx de Parviz Semiran monta en flèche. Personne ne s'arrêtait sur cette étroite passerelle. Tous ceux qu'il avait observés la traversaient en hâte. Le bruit des engins de chantier était assourdissant et il n'y avait rien à voir, à part des grues et des excavations.

Avec précaution, il posa le canon de la carabine sur le rebord de ciment, la cala bien contre son épaule et abaissa progressivement le canon jusqu'à ce qu'il ait la poitrine de l'homme arrêté au milieu de la passerelle juste au milieu du viseur. Il devait abandonner sa coquetterie, tirer dans la tête. Il avait affaire à un professionnel. S'il le ratait, celui-ci allait plonger sur le sol et pourrait lui échapper, protégé par les conduites qui montaient à un mètre du sol.

Sa « cible » ne bougeait plus, appuyée à la rambarde, regardant le soleil. Parviz Semiran bloqua sa respiration et commença à appuyer sur la détente.

* *

*

Malko se demandait pourquoi l'ancien amant de Dagmar Hasen lui avait fixé rendez-vous sur cette passerelle, entre deux chantiers. Seuls les habitants du quartier et les ouvriers des différents chantiers l'utilisaient. Un camion était en train de décharger du ciment à l'entrée de Luisenstrasse, une péniche passa en-dessous de lui, remontant la Sprée vers le centre de Berlin.

À sa ceinture, le pistolet extra-plat pesait, rassurant. Il lui suffisait d'un geste pour s'en servir. Là où il se trouvait, entre deux grillages, il était à l'abri d'une surprise. L'étroite passerelle permettait tout juste à deux personnes de se croiser. Une jeune femme monta, le rejoignit, venant de la Wilhelmstrasse, un vélo accroché à l'épaule. Elle lui sourit au passage.

— Guten Morgen.

Malko lui répondit poliment. Il était un peu en avance. Machinalement, il laissa errer son regard sur le paysage qui l'entourait. De la coupole du Reichstag au grand building en fin de construction, à l'entrée de la Wilhelmstrasse, en passant par les innombrables grues.

À ce moment, au milieu du bruit des engins de chantier, il perçut un son plus sourd, comme si on avait laissé tomber quelque chose de lourd. Cela semblait venir de l'immeuble en construction. Il se mit à faire les cent pas. Les ouvriers d'un chantier en début de construction commençaient à lui jeter des regards étonnés. Drôle d'endroit pour un rendez-vous galant...

Il jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind : Onze heures moins dix.

Parviz Semiran était en train de lui poser un lapin. De son portable, il appela l'Adlon, pour savoir s'il avait un message.

Rien.

Furieux, il se dit que l'Iranien ne viendrait pas... Une fois de plus, sa piste s'évanouissait. Une demi-heure plus tard, il appela Dagmar Hasen. À sa grande surprise, la jeune femme était chez elle et répondit.

— Il n'est pas venu, annonça Malko.

L'Allemande marqua une surprise certaine.

— C'est bizarre, reconnut-elle, il tenait absolument à vous rencontrer. Attendez encore un peu.

— Vous ne savez pas où il est ?

— Non, il ne me l'a pas dit. Mais il va sûrement venir. Rappelez-moi.

Malko composa le numéro de Fitzroy Mac Coy. Il n'y avait pas une minute à perdre.

— Je crois qu'il faut activer nos dispositions, dit-il quand il eut l'Américain en ligne. Il m'a posé un lapin.

— C'est déjà fait, répondit le chef de station de la CIA. S'il part par Schönefeld, Tempelhof ou Tegel, il sera intercepté par le Verfassungsschutz. Ils sont d'accord pour nous le garder vingt-quatre heures, la durée légale de la garde à vue.

— Espérons que cela sera suffisant, soupira Malko.

Après avoir coupé sa communication, il reprit sa veille. Il était presque midi et les ouvriers des chantiers voisins cassaient la croûte. À midi, il décida que quatre-vingt-dix minutes d'attente, cela suffisait, et entreprit de regagner à pied l'Adlon, par ce qui restait de la glorieuse Wilhelmstrasse. C'est en passant devant l'immeuble en construction qu'il se souvint du bruit sourd qu'il avait entendu. Il avança le long de la palissade, cherchant des yeux des ouvriers. Personne. Une femme

sortit du vieil immeuble en brique noirâtre contigu au chantier et il s'approcha d'elle.

— Il n'y a personne là-dedans ? demanda-t-il en désignant l'immeuble en construction.

Elle secoua la tête.

— Pas en ce moment ; ils ont arrêté les travaux depuis deux semaines déjà. Je crois qu'ils attendent les menuiseries. Vous êtes du chantier ?

— Oui, dit Malko, je venais vérifier.

Elle prit l'air furieux.

— Vous devriez leur dire qu'on empêche les clochards de venir squatter ! Tout est ouvert ! La prochaine fois, j'appellerai la police. Il y avait encore un type qui rôdait hier soir. J'ai cru qu'il allait m'attaquer...

Malko l'assura de toute sa sympathie et pénétra dans le chantier. Pas un chat. Les immenses pièces nues avec leurs ouvertures béantes étaient inondées de soleil. Même pas de graffiti : on était en Allemagne. Il trouva un escalier de ciment nu sans rampe, et monta.

Patiemment, il explora chaque étage sans rien voir, sauf des sacs de ciment bien rangés.

C'est lorsque son regard arriva au niveau du dernier étage qu'il s'arrêta brusquement.

Il apercevait une chaussure. À vrai dire, une semelle verticale, appartenant à quelqu'un vraisemblablement couché à plat ventre. Sortant son pistolet extra-plat de sa ceinture, il avança avec précaution et découvrit un corps étendu à plat ventre dans l'angle de la pièce, face à l'ouest.

Il s'approcha. Une grande tache de sang s'élargissait dans le dos du blouson de daim marron. Il fit le tour du cadavre et regarda le visage calme dans la mort. Il ressemblait furieusement à Parviz Semiran. Il se baissa, effleura la joue du mort. Elle était encore tiède. Il n'avait pas été tué depuis longtemps... Le coup sourd qu'il avait entendu, c'était cela...

Il essaya de retourner le corps, aperçut une large tache sombre à la poitrine et le ciment imprégné de sang. On lui avait tiré dans le dos... Comme Olaf Palme, comme Göran Torsten, l'ex-policier suédois... Mais que faisait cet Iranien dans cet immeuble en construction, alors qu'il avait rendez-vous avec lui ? Il se pencha à la fenêtre et aperçut distinctement la passerelle, où il se trouvait quelques minutes plus tôt. Rapidement, il parcourut toutes les pièces de l'étage, sans trouver d'arme. Et pourtant, cela ressemblait à un guet-apens. Un double guet-apens, dont Parviz Semiran avait été l'ultime victime.

Au moment où il se redressait, il entendit soudain des sirènes de police. Se précipitant à la fenêtre, il aperçut deux voitures blanc et

vert de la police arrivant par la Wilhelmstrasse, barrée à la circulation normale. Dans deux minutes, elles seraient là. S'il se faisait coincer à côté de ce cadavre, avec une arme, Fitzroy Mac Coy risquait d'avoir du mal à l'arracher aux griffes de la Kripo.

Il se rua dans l'escalier, les oreilles vrillées par les sirènes. Il n'arriverait jamais en bas avant les policiers ! Au quatrième, il risqua un œil. Miracle, la voiture de police était immobilisée par un énorme camion jaune en train de décharger du ciment. Le policier avait beau protester, les ouvriers continuaient leur travail... Malko reprit sa descente, volant de marche en marche. Quand il atteignit le rez-de-chaussée, le camion commençait à reculer majestueusement...

Il eut tout juste le temps de gagner la passerelle d'un pas normal pour ne pas alerter les policiers. Il se retourna : leur véhicule venait de s'arrêter en face de l'immeuble en construction et quatre policiers en avaient jailli, courant vers le bâtiment.

Malko descendit de la passerelle et tourna à droite, suivant le Schiffbauerdamm le long de la Sprée. Son cœur battait la chamade. Il venait, une fois de plus, d'échapper à la mort. Sans même s'en rendre compte. Parviz Semiran lui avait donné rendez-vous pour le tuer, il en était pratiquement sûr. Mais quelqu'un était intervenu, l'abattant avant qu'il ne tue Malko et emportant son arme, ou la cachant dans le bâtiment. Qui était ce quelqu'un ? Il revit le visage basané du tueur de Stockholm.

Se pouvait-il qu'il s'agisse du même homme ?

Cinq cents mètres plus loin, il trouva un taxi sur la Friedrichstrasse et se fit conduire à l'Adlon.

Il monta dans sa chambre et se servit deux vodkas coup sur coup. Son cœur tapait à grands coups dans sa poitrine... Il était encore sous le choc lorsque son téléphone sonna.

— Ja ?

— C'est Gudrun, annonça la stringer de la CIA. Je crois que j'ai retrouvé votre ami.

À un autre moment, il lui aurait sauté au cou. Horst Grünow, le coiffeur-espion de l'OTAN, était à la base de toute l'histoire, de cette étrange opération Yggdrasil. Il se contenta de dire :

— Bravo. Où êtes-vous ?

— Retrouvez-moi pour dîner à Zur Letzten Instanz, dit-elle, derrière le Palais de Justice.

Malko, à peine eut-il raccroché, se replongea dans sa réflexion. Une seule personne savait qu'il allait rencontrer Parviz Semiran, et où : Dagmar Hasen. La CIA n'était pas au courant. Donc, sauf si Dagmar travaillait pour la CIA, ce n'étaient pas les Américains qui effaçaient les traces du meurtre d'Olaf Palme.

Il rappela le numéro de Dagmar Hasen. Cette fois, elle était sur

répondeur. Se pouvait-il qu'elle aussi ait été tuée ? De nouveau, le téléphone sonna. C'était le chef de station de la CIA. Hystérique.

— On a trouvé le cadavre de Parviz Semiran dans un immeuble abandonné, annonça-t-il. Assassiné ! Un correspondant anonyme a prévenu la Kripo. Et les journaux ! Je suis assailli de coups de téléphone. On me demande qui a bien pu abattre l'assassin d'Olaf Palme dénoncé par son ancienne maîtresse. Et, bien entendu, pour tout le monde, la réponse ne fait aucun doute : Nous. C'est épouvantable.

Tout à coup, pendant que l'Américain parlait, Malko eut une illumination. Il comprenait soudain le pourquoi de cet enchaînement en apparence incohérent. C'était clair dans sa tête ; seulement, pour sauver la réputation de l'OTAN, il fallait le prouver.

Et ça, c'était beaucoup moins facile... Tout allait dépendre de Gudrun Viet.

Fitzroy Mac Coy et Malko contemplaient la pile d'articles de presse consacrés aux accusations contre l'OTAN dans le meurtre d'Olaf Palme. Les derniers faisaient évidemment état de l'étrange assassinat de Parviz Semiran, découvert, une balle de 357 Magnum dans le dos, dans un immeuble en construction de la Wilhelmstrasse. Aucun élément ne permettait d'identifier le tueur. Mais, entre les lignes, c'était évidemment l'Amérique qu'on accusait. Les journalistes avaient interviewé Dagmar Hasen, d'après laquelle l'Iranien était venu à Berlin et se disait pourchassé par la CIA.

L'ambassade d'Iran avait apporté de l'eau au moulin de ceux qui le considéraient comme l'assassin d'Olaf Palme, en déclarant que Parviz Semiran avait toujours été un agent de la CIA en Iran et un tueur au service de la Savak. L'opération anti-OTAN battait son plein.

Le chef de station de la CIA, le menton plus lourd que jamais, lança à Malko :

— J'ai ici des rapports envoyés par plusieurs de nos stations dans les pays de l'Est. Tous concordent : les représentants de la Russie dans ces pays tentent de les dissuader de rejoindre l'OTAN. En s'appuyant sur cette campagne de désinformation. Or, nous vivons dans une société médiatisée à l'extrême. Cela compte.

— It fecit qui prodest ?⁽³⁵⁾ répliqua Malko, citant un vieil adage latin. Depuis que vous m'avez assigné cette mission, j'ai cru à plusieurs hypothèses. Après le meurtre de Parviz Semiran, il n'en reste qu'une : toute l'opération a été montée par les Russes, vraisemblablement la section « Désinformation » du SVR.

Fitzroy Mac Coy eut l'air choqué.

— Pourquoi, seulement après la mort de cet Iranien ?

— Yggdrasil aurait pu être la résultante de deux affaires distinctes. D'abord, une opération de l'OTAN contre Olaf Palme et, ensuite, la récupération de cette affaire par les Russes, pour discréditer l'OTAN. Les meurtres du général Brunns et du policier suédois Göran Torsten semblaient avoir pour objectif de supprimer des témoins gênants pour la CIA. Aujourd'hui, je suis pratiquement certain que c'est le même homme qui a tué le général Brunns, Göran Torsten et Parviz Semiran. Un « exécuter » travaillant pour le SVR. Et je pense aussi que Dagmar Hasen fait partie du complot. Et donc, travaille pour les Russes.

— Pourquoi ?

— Elle était la seule à connaître l'heure et le lieu de mon rendez-vous avec Parviz Semiran. Et lui aussi devait disparaître, sous peine de faire s'écrouler toute la manip.

— Mais le BND m’a juré qu’elle était claire ! protesta l’Américain.

Malko lui adressa un sourire ironique.

— Le BND n’a jamais débusqué tous les gens travaillant pour l’Est. Les interviews qu’elle a données avaient à mon avis deux objectifs. D’abord, achever de crédibiliser l’histoire d’Agathe Mertens. Ensuite, attirer Parviz Semiran à Berlin pour le liquider, en faire un témoin mort, donc peu susceptible de se rebiffer.

On frappa à la porte. C’était une secrétaire avec un exemplaire du BZ, le Berliner Zeitung, le grand quotidien populaire berlinois. Fitzroy Mac Coy le déplia aussitôt et sursauta.

— God damn it !

Il tendit le journal à Malko. Ce dernier ne vit d’abord qu’une grande photo de Dagmar Hasen. Le titre s’étalait sur huit colonne : « La CIA a fait assassiner l’homme que j’aime. »

Le reste de l’article n’était pas triste : Dagmar Hasen racontait la visite que lui avait fait un journaliste soi-disant envoyé par le Kurier de Vienne, à la recherche de Parviz Semiran. Elle précisait que l’Iranien avait accepté de rencontrer ce journaliste, justement tout près de l’endroit où il avait été assassiné. Elle pensait maintenant qu’il s’agissait d’un agent de la CIA se faisant passer pour journaliste, afin de préparer le meurtre de l’Iranien. Elle disait regretter amèrement d’avoir parlé de Parviz Semiran à la presse, déterminant son voyage à Berlin et sa mort.

À une question du journaliste du BZ, elle répétait que Parviz Semiran lui avait bien dit avoir assassiné Olaf Palme, onze ans plus tôt, pour le compte des services secrets américains.

— Si j’étais vous, fit amèrement Fitzroy Mac Coy, j’irais dire deux mots à cette...

Malko releva la tête.

— Je crains que ce ne soit déjà trop tard. Vous avez lu la fin de l’article : « Je quitte Berlin, je vais me cacher quelque temps, pour ne pas être assassinée, moi aussi. »

La boucle était bouclée. Le dernier acteur de la manip disparaissait. La CIA n’avait plus rien de concret à opposer à la fable de l’opération Yggdrasil. Malko était désormais certain que Dagmar Hasen avait couché avec lui pour renforcer sa conviction qu’il obtenait d’elle des informations parce qu’il lui plaisait... Du beau travail.

— Je vais quand même aller chez Dagmar, conclut Malko. Mais je n’y crois pas trop. Nous n’avons plus qu’une chance de retourner la situation. Que votre stringer Gudrun Viet ait vraiment retrouvé Horst Grünow. Et que l’ancien espion du HVA accepte de parler.

Malko leva les yeux vers la façade du numéro 38 Köthener Strasse. L'appartement du troisième n'était pas éclairé. Il appuya sur la sonnette, sans résultat. Puis sur celle du dessous, et ainsi de suite. À la quatrième, une voix de femme rogomme répondit enfin.

— Je cherche Frau Hasen, dit Malko.

— Elle est partie. Ce matin.

— Où ?

— Je ne sais pas. C'est une ambulance qui est venue la chercher. Il n'y a plus personne chez elle.

Clac. L'interphone venait d'être coupé. Malko retourna à sa voiture, découragé. La dernière piste se terminait en impasse. Sous prétexte d'échapper aux « tueurs » de la CIA, Dagmar Hasen avait filé. Peu de chance qu'on la revoie. Les anciens réseaux est-allemands existaient toujours. Son dernier espoir résidait en Gudrun Viet. Si elle avait vraiment retrouvé le coiffeur-espion de l'OTAN, Horst Grünow.

Il le saurait dans moins de deux heures.

* *

*

Malko avait tourné dix minutes dans les petites rues sombres entourant le Rathaus, avant de réaliser que Waisenstrasse, la petite rue où se trouvait Zur Letzten Instanz, avait été barrée et qu'il fallait s'y rendre à pied.

Tendu, il se retournait souvent. Certain désormais d'avoir été suivi dès le début. Si les organisateurs de la manip Yggdrasil savaient qu'il tentait de retrouver Horst Grünow, ils feraient tout pour l'en empêcher. Il poussa avec soulagement la porte du vieux restaurant berlinois. Cela sentait la choucroute, le tabac et la bière. Un garçon portant cinq énormes chopes de bière le bouscula. Ici, si l'atmosphère était pleine de Gemütlichkeit, le service était rugueux. Toutes les grandes tables de bois sombre étaient occupées. Beaucoup d'étrangers mêlés aux vieux Berlinoises. Depuis Napoléon, Zur Letzten Instanz était le restaurant le plus connu de Berlin.

Gudrun Viet l'attendait à une minuscule table dans la seconde salle, à côté de l'escalier menant aux salles du premier, où flottait une vague odeur de vomi. Vêtue d'un pull jaune à la propreté douteuse et d'une mini découvrant la plus grande partie de ses cuisses gainées de collants noirs s'enfonçant dans des bottes, elle lisait le BZ, ses grosses lunettes d'écaille sur le nez, comme un notaire, en fumant son cigare. Elle leva un regard agacé sur Malko.

— Vous êtes en retard. J'ai faim.

— Désolé, fit-il, je n'arrivais plus à trouver le restaurant.

Un garçon, aimable comme une porte de prison, avait surgi.

Gudrun commanda un Schweinshaxe(36) et Malko un Kassler Rippenspeer(37) avec deux Molle. Ici, la cuisine était légère comme du béton. Rassurée sur son estomac, Gudrun posa son journal et annonça :

— Ça a coûté mille marks. Ce que j'ai donné à un ancien fonctionnaire de la Stasi « blanchi » en 90. Il m'a donné la liste des fonctionnaires du MFS(38) qui touchaient des pensions après avoir été déclarés non coupables d'activités criminelles. À la lettre G, j'ai trouvé Horst Grünow. Je pense que c'est le vôtre. Il n'y en a qu'un.

— Bravo, fit Malko, au moment où le garçon posait sur la table deux assiettes exhalant une fumée nauséabonde.

Le jarret de porc de Gudrun était accompagné de saucisses grisâtres qui semblaient récupérées dans une poubelle. La jeune femme leur adressa un regard mauvais.

— On aurait dû fusiller tous ces salauds de la DDR ! dit-elle entre ses dents en coupant sa saucisse qui exhala aussitôt un fumet à faire tourner de l'œil un rat affamé.

Malko attendit que la stringer de la CIA ait avalé la moitié de sa saucisse pour demander :

— Avez-vous eu un contact avec Horst Grünow ?

La bouche pleine, elle inclina affirmativement la tête et, une demi-chope de bière plus tard, annonça :

— Oui. Dans la liste, il y avait son adresse et son téléphone. Je l'ai appelé.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que j'étais journaliste free-lance et que je faisais pour la chaîne télé ARTE un reportage sur les pensions des anciens fonctionnaires du HVA. Il a accepté de me voir quand je lui ai dit qu'il serait payé...

— Quand ?

— Demain. À sept heures. Dans un bistrot, le Kuokepan, à l'angle d'Erasmusstrasse et de Beusselstrasse. C'est à côté d'Invalidenstrasse. Il était assez méfiant, au départ, mais je lui ai proposé de vérifier auprès du bureau d'ARTE, à Berlin. J'y travaille vraiment. Ça l'a rassuré.

— Vous avez bien travaillé ! Mais le plus dur reste à faire. Qu'il me dise ce qu'il sait.

Le regard de Gudrun Viet s'alluma d'une lueur mauvaise.

— Faites-lui peur, à ce salaud. Ce sont tous des lâches. Au départ les hommes du HVA étaient choisis parmi les Vopos les plus zélés. Ceux qui tiraient sur les Allemands de l'Est essayant de franchir le Mur.

— J'ai peut-être mieux pour le faire craquer, avança Malko. Astrid Mertens, la fille de la femme qui a été assassinée à Bruxelles. Celle à qui Horst Grünow a rendu visite, très peu de temps avant que n'éclate l'affaire Yggdrasil. Devant elle, Horst Grünow ne pourra pas nier

certaines choses.

— Vous ne les connaissez pas, fit avec amertume Gudrun.

Ils terminèrent leur pâtée. Le café était encore plus infect que le reste. En dépit du cadre authentique, Zur Letzten Instanz était un authentique bouffe-merde. À peine dehors, Malko respira à pleins poumons l'air frais de la nuit.

— Si on allait boire un verre ? proposa Gudrun.

À l'idée de se retrouver dans le café de Chaussée Strasse, Malko en avait des sueurs froides.

— Très bonne idée, fit-il, allons à l'Adlon.

* *

*

Le barman eut visiblement du mal à arracher son regard des jambes de Gudrun, outrageusement croisées, et enregistra la commande de deux coupes de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989. Gudrun regardait les boiseries, le sol de marbre, la fontaine, le musicien embusqué dans sa mezzanine et les clients BCBG. Elle secoua la cendre de son cigare, mal à l'aise.

— C'est pas cool, ici, fit-elle. Et la musique est à chier.

Trois coupes de Champagne plus tard, elle était de meilleure humeur. Juste au moment où le pianiste s'arrêtait, horaire syndical oblige. Gudrun se rembrunit.

— C'est sinistros, on peut pas aller ailleurs ?

De nouveau, le spectre de l'enfer de Chaussée Strasse. En plaisantant, Malko proposa :

— À part ma chambre...

Gudrun était déjà debout.

— Prima ! Y a une télé ?

— Bien sûr.

— J'aime bien regarder la télé, le soir. On pourra continuer à boire du champagne.

— Je pense...

À peine dans la chambre, elle s'installa sur le lit et s'empara de la télécommande, zappant comme une folle sur les trente chaînes. Tandis que Malko extrayait du bar une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989 ! Elle ne tourna la tête qu'en entendant sauter le bouchon.

— J'ai trouvé un truc marrant, lança-t-elle. Regardez.

Le « truc marrant », c'était la chaîne 24 Pay-TV, avec un flamboyant film X... Gudrun observait, avec la concentration d'une entomologiste, une grande blonde se faire sodomiser par un Noir monstrueusement pourvu par la nature. Pendant un moment, elle

demeura silencieuse, se contentant de tendre sa coupe à Malko quand elle était vide. La bouteille de Taittinger descendait à vue d'œil.

— Venez, fit-elle.

Malko vint s'asseoir à côté d'elle. Aussitôt, Gudrun posa une main possessive sur sa cuisse et soupira.

— Vous avez vu ce qu'il lui met...

Apparemment, cela ne la laissait pas de marbre. Les pointes de ses seins trouaient le pull jaune canari. Derrière les grosses lunettes d'écaille, son regard avait des reflets troubles et sa poitrine se soulevait de plus en plus vite. Sa main glissa sur la cuisse de Malko et remonta, se referma sur lui. Elle lui glissa aussitôt un regard allumé...

— Hé ! Hé ! Ça vous intéresse aussi.

Il préféra ne pas lui dire qu'il pensait à Alexandra et à sa croupe somptueuse.

— Voulez-vous encore un peu de champagne ? proposa-t-il.

— Ruhe !⁽³⁹⁾

Elle tourna la tête, remonta ses lunettes qui avaient glissé et approcha son visage de Malko, une expression gourmande sur ses lèvres épaisses.

— J'ai bien bu, dit-elle, et je crois que je vais bien baiser.

Ses doigts s'étaient resserrés sur Malko et le massaient. Comme il ne se précipitait pas sur elle, Gudrun jeta d'un geste précis son cigare dans un cendrier, dégagea ce qui l'intéressait avec l'habileté d'une professionnelle et, sans ôter ses lunettes, l'enfonça dans sa bouche.

Malko ferma les yeux, se disant que c'était toujours une découverte, une bouche inconnue. La monture des lunettes frottait contre son ventre et il sentait son sexe augmenter de volume. Du coin de l'œil, Gudrun Viet continuait à suivre le déroulement du film, au scénario sans surprise... Cela dut lui donner des idées, car elle se redressa et ôta son pull jaune canari, découvrant son soutien-gorge bien rempli. Sa jupe suivit le même chemin. Elle ne portait pas de collants, mais des bas noirs. Allongée ensuite sur le dos, elle ouvrit largement les jambes pour l'accueillir. Elle donnait de grands coups de bassin, avec une brutalité masculine. Jusqu'à ce qu'elle le repousse, se retourne sur le ventre et lui jette :

— Fuck my ass.

Au ton de sa voix, Malko réalisa qu'elle était pétée comme un Petit Lu. Ce qui ne l'empêcha pas de lui obéir et de s'enfoncer dans ses reins, écartant ses lourdes fesses pleines de sensualité avec un plaisir animal. Elle grogna en se cabrant.

— Déchire-moi !

Il se déchaîna, recueillant des feulements ravis. Si elle avait gardé son soutien-gorge noir, Gudrun avait perdu ses lunettes. Malko accéléra encore avant d'exploser au fond de sa croupe. Ils restèrent

soudés un moment, Gudrun avait relevé la tête et regardait la fin du film. Après le générique de fin, elle se releva, alla prendre son cigare et le ralluma avec un Zippo flambant neuf. Elle poussa un soupir ravi.

— C'était une très bonne soirée... Tu n'as plus rien à boire ?

Il dénicha dans le mini-bar une ultime bouteille de Taittinger qu'il ouvrit. Gudrun but d'un trait, et en redemanda aussitôt.

— Il faudra que tu me donnes mille marks pour ce maquereau de Horst Grünow, dit-elle. Je préférerais lui mettre une balle dans la peau...

— Tu hais vraiment les gens de la DDR, remarqua Malko. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Gudrun Viet ôta son cigare de sa bouche et le regarda, soudain glaciale.

— Ce qu'ils m'ont fait ! dit-elle lentement. Tu as déjà été à Bernauer Strasse ?

— Oui, bien sûr.

Bernauer Strasse était une rue longeant le Mur, à l'Ouest. Un peu au nord de l'avenue du 17-Juin.

— Quand il y avait le Mur, de l'autre côté, se trouvait une église, Sainte-Élisabeth. À l'époque je vivais à l'Est. Avec un groupe d'amis, nous avons décidé de passer à l'Ouest. Nous sommes montés dans le clocher de cette église désaffectée et, grâce à une petite fusée, nous avons envoyé une corde par-dessus le Mur. On nous attendait. Des amis ont pris la corde et l'ont accrochée à la façade d'une des maisons de Bernauer Strasse. Nous avions une poulie pour nous permettre de passer au-dessus du Mur. Nous étions sept. Je suis passée la troisième. Cela prenait un peu de temps. Chaque fois, il fallait rappeler la poulie. Les Vopos ont allumé leurs projecteurs, ils ont tenté d'entrer dans l'église, mais nous nous étions barricadés. Il était deux heures du matin, mais toutes les fenêtres de Bernauer Strasse étaient éclairées, les gens criaient, insultaient les Vopos, nous encourageaient. Ils avaient tendu des matelas devant la façade pour qu'on ne se fasse pas mal. Et puis les Vopos se sont mis à tirer du mirador voisin. Il en restait deux à passer. Ma sœur a été touchée en pleine tête. Le dernier, touché aussi, est tombé dans le chemin de ronde entre les deux parties du Mur. Ma sœur est morte dans mes bras, avant que les ambulances arrivent. Il y a une croix avec son nom, en face du numéro 75 de Bernauer Strasse. L'église Sainte-Élisabeth a été rasée. Mais maintenant le Mur n'existe plus, Bernauer Strasse est une rue normale et tout le monde a oublié.

— Non, dit Malko. Pas tout le monde.

Lui aussi se souvenait des croix qui jalonnaient Bernauer Strasse, le long du Mur, là où étaient tombés les candidats à la liberté. Tous des jeunes. Gudrun se rhabilla, reprit son cigare et lui adressa un sourire

triste.

— Voilà pourquoi je travaille pour les Américains, dit-elle. Je n'ai jamais pu repasser Bernauer Strasse. À demain, sept heures et demie.

* *

*

À peine Gudrun eut-elle fermé la porte que Malko appela l'hôtel Amigo à Bruxelles. Il réveilla Astrid Mertens.

— J'ai retrouvé Horst Grünow, annonça-t-il. J'ai rendez-vous demain soir. Prenez le premier avion demain matin et rejoignez-moi ici. Que vos « baby-sitters » vous accompagnent jusqu'à l'avion. Je viendrai vous chercher à Tempelhof.

Après avoir raccroché, il appela l'Hôtel Stuttgarter Hof, où il avait logé Elko Krisantem. Le Turc devait veiller près du téléphone, car il décrocha avant même la fin de la première sonnerie...

— Elko, annonça Malko, je vais avoir besoin de vous demain. Pas pour servir à table.

La joie du Turc fut palpable. Depuis qu'il avait amené à Berlin la Rolls de Malko, ainsi que son pistolet, il se morfondait, le tourisme n'étant pas vraiment sa tasse de thé. Lorsque Malko l'avait connu, bien des années plus tôt, il exerçait la double profession de chauffeur de taxi et de tueur à gages, avec une nette préférence pour cette dernière. Chaque fois que Malko avait pu l'utiliser dans une de ses missions, il s'était montré aussi efficace que ravi. Avec son lacet d'étrangleur à l'efficacité prouvée et son vieux parabellum Astra, il rendait bien des services...

— Zu Befehl, Ihre Hoheit, fit le Turc, ravi.(40)

Malko, après avoir raccroché, se versa ce qui restait de la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. Il n'y avait plus qu'à prier.

* *

*

Malko passa lentement devant le bistrot situé au coin de Beusselstrasse et d'Erasmusstrasse. Rien de spécial. La nuit était tombée et la vitrine d'un salon de massage thaïlandais voisin brillait de tous ses néons. Il était sept heures.

— La salle de ce café est en L, expliqua Malko qui avait regardé à travers les rideaux. Elko, vous entrerez le premier et vous vous mettez au bar, face à la porte et vous surveillez tout nouvel arrivant.

— Bien, Ihre Hoheit, dit le Turc.

Engoncé dans sa canadienne, il ressemblait aux dizaines de milliers de Turcs qui traînaient dans Berlin. Malko fit demi-tour et stoppa pour

qu'il puisse descendre. Il le vit s'engouffrer dans le bistrot et alla se garer plus loin. Astrid Mertens était pâle et nerveuse. Elle alluma une Gauloise blonde et cela parut calmer un peu son angoisse.

— Astrid, expliqua Malko, je vais être obligé de vous laisser dans la voiture. D'ici, vous pouvez voir qui entre dans le bistrot. Je pense que vous reconnaîtrez Horst Grünow. Une fois qu'il sera entré, attendez un quart d'heure environ, et rejoignez-nous.

— Qu'est-ce que je dois dire ?

— Je veux d'abord que vous le reconnaissiez formellement. Ensuite, que vous lui rappeliez qu'il est venu à Bruxelles peu de temps avant la mort de votre mère. Il faudra bien qu'il dise pourquoi.

— Il ne va rien m'arriver ?

— Rien, promit Malko en descendant de la voiture.

Il gagna le bistrot. C'était très allemand. Des boiseries, des chopes de bière, des gravures. Une femme officiait au bar. La salle était vide, à part Elko Krisantem devant une bière au comptoir. Malko s'installa à la première table de gauche et commanda un café.

Cinq minutes plus tard, Gudrun Viet poussa la porte du bistrot. Sans cigare, enveloppée dans un manteau informe qui recouvrait en partie ses bottes noires. Il était 7 h 25. Malko, discrètement, déplaça la crosse de son pistolet extra-plat, afin de pouvoir le sortir rapidement.

— J'espère qu'il va venir, dit-il à mi-voix.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'un homme de haute taille entra. Il ressemblait, avec ses longs cheveux bruns tombant sur ses épaules, à un vieux hippie. De beaux traits, mais le teint gris. Il boitait légèrement. Son jean était usé jusqu'à la corde et il portait un gilet de corps grisâtre sous une veste en lainage. Gudrun Viet se leva, comme mue par un ressort.

— Herr Grünow ?

— Jawohl, fit le nouveau venu, examinant Malko d'un regard aigu. Gudrun Viet l'entraîna jusqu'à la table.

— Voici Herr Linge, qui travaille avec moi sur cette enquête.

Il se serrèrent mollement la main. Horst Grünow semblait nerveux et méfiant. Il commanda lui aussi une bière. Gudrun Viet se mit à parler sans arrêt, posant des questions idiotes auxquelles l'autre répondait par monosyllabes. À plusieurs reprises, Malko le vit parcourir la salle du regard. Il n'était pas à son aise.

À son tour, il entra dans la conversation.

— Herr Grünow, demanda-t-il, vous apparteniez à la Stasi ?

L'ancien espion corrigea aussitôt.

— Nein, nein, pas à la Stasi, au HVA.

— Vous n'avez pas eu d'ennuis, lorsque la DDR a cessé d'exister ?

— Pourquoi en aurais-je eu ? protesta aussitôt Horst Grünow. Je n'étais qu'un fonctionnaire qui servait son pays.

— Que faisiez-vous ?

— Je ne peux pas en parler. C'est du passé. Quand on m'a attribué ma pension, j'ai répondu à toutes les questions.

Il regarda sa montre à l'horrible bracelet de plastique vert.

— Combien touchez-vous ? demanda Malko.

— 356 DM.

— Vous ne pouvez pas vivre avec cela.

Horst Grünow secoua ses longs cheveux plutôt crasseux.

— Non, je travaille. Je fais des films.

Malko n'arrivait pas à détacher son regard des traits de l'ancien coiffeur de l'OTAN. L'homme qui était peut-être à l'origine de toute la manip sanglante qu'il tentait de démonter. Il ne payait pas de mine. On le sentait fermé, hostile. Qu'est-ce que faisait Astrid ?

La porte du bistrot s'ouvrit. Ce n'était qu'un vieil homme qui alla s'installer au fond de la salle.

— Je voudrais en savoir plus sur vous, dit Malko pour meubler le silence.

Au même moment, la porte se rouvrit. Cette fois, c'était Astrid Mertens.

Horst Grünow lui tournait le dos et elle dut faire plusieurs pas pour se trouver face à lui.

— Horst !

L'Allemand leva brusquement la tête. Malko vit ses prunelles rétrécir. Il était visiblement stupéfait. Muet. Astrid attira une chaise et s'assit en face de lui.

— Horst ! dit-elle, vous ne me reconnaissez pas ? Astrid Mertens, de Bruxelles.

Le regard de l'ancien agent du HVA dérapa et il bredouilla :

— Qui... Quoi ! Je ne connais pas cette femme.

Il esquissa le geste de se lever. Malko ne voyait pas comment le retenir. Avec son mètre quatre-vingt-dix, il était de taille à se défendre. Et tout à coup, il se passa une chose inouïe. Gudrun Viet se baissa comme si elle voulait ramasser quelque chose. Elle se redressa, un poignard à la main et, à toute volée, le planta dans la main de Horst Grünow, la clouant à la table !

Horst Grünow poussa un hurlement atroce et son visage devint blanc comme un linge. Devant Malko et Astrid pétrifiés, Gudrun Viet se pencha à travers la table.

— C'est un Schweinerei !(41) comme toi qui as tiré sur ma sœur quand elle essayait de franchir die Mauer(42). C'est peut-être même toi !

Sa voix se brisa. La patronne, affolée par le cri d'Horst Grünow, surgit, poussa une exclamation horrifiée, tourna les talons et se rua sur le téléphone accroché au mur, à côté du bar. Horst Grünow était livide. Il regarda le sang qui suintait de sa main, et balbutia, le visage tordu par la douleur :

— Je ne comprends pas, je n'ai rien fait, je ne connais pas votre sœur. Qui êtes-vous ?

À son tour, Astrid Mertens entra dans la danse.

— Moi, vous me connaissez ! lança-t-elle. Vous parlez français, n'est-ce pas ? Vous étiez l'amant de ma mère.

Horst Grünow baissa les yeux, cloué comme un papillon à la table.

Malko, horrifié par la violence de la jeune Allemande, jugea indispensable d'intervenir. Prenant le manche du poignard, il l'arracha de la table et de la main de l'ancien agent du HVA qui poussa un nouveau cri sourd. Malko lui tendit un mouchoir dont il enveloppa aussitôt sa main. Le tissu fut rouge en quelques secondes et le sang se mit à goutter par terre. Hystérique, la patronne cria du bar :

— Die Polizei kommt !(43)

Malko lança aussitôt à l'Allemand :

— Si vous voulez éviter de gros ennuis, il vaudrait mieux répondre à mes questions...

— Quelles questions ? cracha l'ancien agent du HVA en grimaçant de douleur. Je ne sais rien, je n'ai rien fait. Laissez-moi !

Tétanisé, il n'osait pas se lever. Malko reprit d'une voix calme :

— Herr Grünow, je connais tout de votre passé. Vous avez travaillé au QG de l'OTAN à Bruxelles, comme coiffeur, durant plusieurs années. Pour le compte du HVA ou du Mil-Nachrichtendienst. Comme espion. Mais cela est du passé. Vous avez eu la chance de ne pas être pris. Personne ne peut vous le reprocher. Mais vous êtes revenu à Bruxelles cette année, pour revoir une femme qui avait été votre « source » à l'OTAN, Agathe Mertens. Je veux que vous me disiez pourquoi.

Horst Grünow demeura silencieux, sonné. Il finit par relever la tête et jeta un regard affolé à Malko.

— Qui êtes-vous ?

— Je travaille pour le gouvernement américain. Vous êtes mêlé à une affaire extrêmement grave. Si vous refusez de me répondre, je vous ferai interroger par le Verfassungsschutz.

Serrant toujours sa main blessée, Horst Grünow se mit à trembler. La haine qu'il lisait dans les yeux de Gudrun Viet semblait le tétaniser.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il après un long silence.

Malko était sur des charbons ardents. À chaque seconde, il s'attendait à entendre une sirène de police.

— Pourquoi être revenu à Bruxelles ?

— J'ai vécu là-bas longtemps. Je voulais revoir la ville, les gens que je connaissais.

— Qui vous a payé le voyage ? cingla Malko. Vous n'avez pas d'argent.

Horst Grünow baissa la tête.

— Des amis, bredouilla-t-il.

Il cherchait à gagner du temps. Malko était comme une pile électrique. Son sixième sens lui disait qu'il touchait au but, qu'il avait enfin trouvé le fil à tirer pour comprendre cette longue manip sanglante. Il chercha à déstabiliser un peu plus l'ex-agent du HVA.

— Pourquoi avez-vous tué Agathe Mertens ? Elle pouvait vous compromettre...

L'Allemand sursauta.

— Agathe ! Mais je n'ai rien fait. Nous nous sommes revus, c'est tout. Je l'aimais bien. Elle est...

— Morte, compléta Malko. Écrasée par une voiture, quelques semaines après votre visite.

Horst Grünow baissa la tête.

— Je ne savais pas, je vous le jure...

— Pourquoi êtes-vous allé la voir ?

Pas de réponse. Malko se pencha vers Horst Grünow et martela :

— Vous lui avez apporté un dossier fabriqué par un service de renseignements, concernant l'assassinat d'Olaf Palme, il y a onze ans.

Toujours pas de réponse. Malko insista.

— Vous avez poussé Agathe Mertens à diffuser ce dossier qui est une fabrication. Un tissu de mensonges. Vous savez qu'Olaf Palme n'a jamais été assassiné sur l'ordre des Américains. Agathe Mertens était toujours amoureuse de vous. J'ignore ce que vous lui avez dit ou fait pour la convaincre, mais elle a accepté. Elle est morte à cause de cela ! Pour qu'elle ne puisse jamais parler de vous.

Un morceau du voile venait de se déchirer, là, dans ce petit bistrot minable de Berlin. Le meurtre d'Agathe Mertens obéissait à un double mobile : crédibiliser les accusations contre l'OTAN et éviter tout lien avec le HVA.

La patronne du bistrot avait repris son téléphone et suppliait la police de venir. Horst Grünow se crispa.

— Vous aurez beaucoup d'argent si vous parlez, insista Malko. Vous ne risquez rien. Je veux la vérité. Toute la vérité. Qui vous a donné ce dossier ?

Horst Grünow leva les yeux, hésitant. Il les rabaissa, en évitant le regard d'Astrid, rempli de dégoût.

— Je parlerai, murmura-t-il, je ne veux pas d'ennuis ! Mais pas maintenant. Laissez-moi, j'ai mal. Je dois aller à l'hôpital.

Malko posa une main sur son épaule, l'empêchant de se lever.

— Dites-moi que c'est vous qui avez fourni le dossier accusant l'OTAN d'avoir tué Olaf Palme.

— Oui, c'est moi ! avoua dans un souffle Horst Grünow. On me l'a donné.

— Qui, « on » ?

— J'ai mal, je vais me trouver mal, donnez-moi un cognac.

Malko tourna la tête vers le bar pour appeler la patronne et son cœur s'arrêta. Pendant la discussion, il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir. Un homme se trouvait au bar, devant Elko Krisantem, en face d'un café. Les mains dans les poches d'une sorte de caban noir. Il reconnut son visage en un éclair. C'était l'homme qui avait abattu l'explicier suédois Göran Torsten et avait failli le tuer.

* *

*

Tout se passa très vite.

L'inconnu et Malko réagirent simultanément. Le premier avec une fraction de seconde d'avance. Malko vit le gros revolver nickelé, le bras tendu ; il cria :

— Horst ! Vorsicht !⁽⁴⁴⁾

C'était trop tard. Trois détonations assourdissantes claquèrent, très rapprochées. La tête d'Horst Grünow éclata littéralement sous le choc des impacts, éclaboussant de sang et de matières cervicales Malko, Astrid et Gudrun Viet.

Comme dans un rêve, Malko vit Elko Krisantem sauter par-dessus le tueur, lui passant son lacet autour du cou. Impossible de tirer, il risquait de blesser le Turc. À moitié étranglé, l'homme gesticulait avec son revolver. Il tira encore deux fois, ne touchant personne. Malko parvint à lui saisir le poignet, le tordit violemment. Le revolver tomba à terre. D'un effort dément, le tueur recula, coinçant Elko Krisantem contre le comptoir. Sous la douleur, le Turc dut lâcher prise.

Aussitôt, le tueur bondit vers la porte et disparut dans Erasmusstrasse. Malko fonça à sa poursuite, le vit sauter dans une

voiture, phares éteints, qui démarra aussitôt. Il tira dans sa direction, deux fois, pulvérisant la lunette arrière, mais le véhicule continua sa course.

Écœuré, il revint dans le café. Horst Grünow était effondré sur la table, dans une mare de sang, devant Gudrun et Astrid figées d'horreur. La patronne vint lui jeter un torchon sur la tête, pour dissimuler l'affreux spectacle.

Malko composa le numéro de Fitzroy Mac Coy sur son portable. L'Américain répondit au moment où les premiers policiers pénétraient dans le bistrot.

* *

*

Malko n'en pouvait plus de faire l'aller-retour Dahlem-Adlon. Quatre jours s'étaient écoulés depuis le drame du Kuokepan. Les articles des journaux s'espaciaient. Personne n'avait relié le meurtre de Parviz Semiran à celui d'un ancien agent du HVA. Le BKA avait eu beau creuser le passé de Horst Grünow, il n'avait rien trouvé de passionnant. Celui-ci avait rejoint les rangs de la centrale du renseignement est-allemand en 1965, alors qu'il était très jeune. Sa trace se perdait entre 1978 et 1988. Les archives avaient été détruites. Il avait donc été affecté à un autre poste avant l'OTAN, à Bruxelles. Ensuite, il avait été « démobilisé », comme tous ses collègues, et avait vécu de petits boulots et de sa misérable pension. N'étant pas Vopo, il n'avait pas été inquiété. La Kripo avait perquisitionné dans son studio de Invalidenstrasse, sans trouver grand-chose, à part le talon d'un billet de train Berlin-Bruxelles et retour, aux dates où Astrid affirmait l'avoir vu. Il y avait également une somme de quinze mille marks en liquide, cachée sous le plancher. Il avait donc été « réactivé » pour une mission précise. Mais, par qui ?

Le HVA n'existait plus, ses responsables étaient dispersés et aucun ne se serait amusé à ce genre de chose. Donc, on arrivait forcément sur le SVR russe. Le président Boris Eltsine n'avait pas caché sa fureur devant l'élargissement de l'OTAN. Et cette manip était bien dans la ligne de la Desinformatzia pratiquée depuis toujours par Moscou.

Il fallait un grand service pour supprimer avec autant de sang-froid un des leurs, comme Horst Grünow, parce qu'il devenait dangereux.

Lorsque Malko fut introduit par la secrétaire dans le bureau du chef de station, Fitzroy Mac Coy était en train de compulser un dossier.

— Avez-vous du neuf ? demanda Malko.

— Toujours rien, avoua l'Américain. Votre tueur a disparu et son arme est en train de subir les tests balistiques à la Kripo. Quant à Dagmar Hasen, elle est introuvable. Pour la Lufthansa, elle est en

congé maladie longue durée.

— Quelle maladie ?

— Impossible de le savoir. Secret médical. Ici, on ne plaisante pas avec le secret professionnel...

— C'est probablement bidon, conclut Malko.

— Je me suis renseigné auprès de mes homologues du BND, dit l'Américain. Ils pensent, sans en être certains, que certains des agents du HVA et du MIL-ND ont été récupérés par le KGB en 1990. Ce qui expliquerait l'implication de ce Horst Grünow et de Dagmar Hasen.

— Et l'homme qui a liquidé Grünow, Göran Torsten et le général Brunns ?

L'Américain n'eut pas le temps de répondre, interrompu par la sonnerie du téléphone.

Sa conversation fut brève. Quand il raccrocha, il était transfiguré.

— C'était Otto Lahmer, le procureur-adjoint de Berlin. Il a quelque chose d'important à me communiquer au sujet du meurtre de Horst Grünow. Je vous emmène.

* *

*

Otto Lahmer cultivait le style policier prussien, avec un crâne rasé et un maintien si raide qu'il semblait engoncé dans une minerve invisible. Il introduisit Malko et Fitzroy Mac Coy dans un bureau aux boiseries sombres et au plafond haut de six mètres. Des meubles massifs, une lampe avec un abat-jour vert, une épaisse porte capitonnée de cuir qui étouffait tous les bruits... Il fit asseoir ses visiteurs et regagna son bureau.

— Nous avons découvert quelque chose d'intéressant sur l'arme qui a servi à abattre Horst Grünow, annonça-t-il. Elle a déjà été utilisée dans deux meurtres. Les balles trouvées dans les différents cadavres portent les mêmes rayures. La balistique est sûre de son fait à cent pour cent.

— Qui sont les deux autres victimes ? interrogea Malko.

— Deux Turcs, deux commerçants installés dans le quartier de Kottbusser Tor, qui avaient refusé de payer le racket du PKK...

Le PKK ! Malko lui aurait sauté au cou. L'utilisateur du Taurus était donc un exécutif du PKK, le Parti révolutionnaire kurde contrôlé par le KGB, bien des années plus tôt. On retombait sur les Russes. Bien sûr, le KGB n'existait plus, mais le SVR avait continué ses contacts avec le PKK, lui offrant toujours des facilités.

Si le tueur était membre du PKK, cela expliquait comment, à Stockholm, il ait pu se procurer facilement une arme, avec laquelle il avait tiré sur Göran Torsten et Malko. Du même calibre et du même

type que le Taurus utilisé pour abattre Horst Grünow.

— Il y a des empreintes sur ce revolver ? demanda Malko.

— Oui. Nous les avons comparées à celles des membres du PKK déjà interpellés. Elles ne correspondent pas. Il s'agit d'un individu qui n'a jamais été arrêté... Nous allons le rechercher, grâce à son signalement. Mais cela peut prendre du temps.

— Pouvez-vous me donner les noms des deux victimes ? demanda Malko.

— Certainement.

Il regarda le dossier.

— Voici : MM. Ziraat et Denizleri. Tous deux domiciliés dans Adalbert Strasse, n° 1 et 19.

Il les raccompagna, toujours aussi urbain. Dès qu'ils furent seuls, Malko se tourna vers Fitzroy Mac Coy.

— Je crois que je vais me mettre à sa recherche moi-même. Si vous vous souvenez bien, nous avons eu quelques contacts avec les Kurdes de ce quartier⁽⁴⁵⁾.

Lors de la traque du réseau Carlos, Malko avait été en contact avec Djamal Talanbani, le responsable du PKK pour Berlin, un gros Kurde roulant en Rolls, propriétaire de discothèques, de restaurants et de différents commerces. Un contact brutal et bref au cours duquel Malko l'avait forcé, sous la menace d'une arme, à transporter dans sa Rolls le défecteur syrien recherché par Malko ; jusqu'aux locaux de la CIA. Évidemment, ils ne s'étaient pas quittés en s'embrassant sur la bouche. Mais, au cours de son enquête dans le quartier turc, Malko avait pu mesurer la puissance de Djamal Talanbani. Fitzroy Mac Coy lui adressa un regard sceptique.

— Vous croyez que ce Talanbani va nous aider ? Il nous hait.

— Pas spontanément, reconnut Malko, mais j'ai une idée. Je vais le faire chanter...

— Chanter ?

— Oui. Suivez-moi. L'assassin du général Brunns, de Göran Torsten et de Horst Grünow appartient très vraisemblablement au PKK, puisque ses deux précédentes victimes identifiées par la Kripo ont été tuées parce qu'elles refusaient de se soumettre au racket du PKK. OK ?

— OK.

— Bien. Brunns, Torsten et Grünow n'ont rien à voir avec le PKK. Deux hypothèses. Ou bien, les organisateurs de la manipulation Yggdrasil ont traité directement avec Djamal Talanbani pour qu'il leur prête un tueur. Ou bien ce dernier, dont nous ignorons encore l'identité, a travaillé pour son compte. Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse.

— Et alors ?

— D'abord, Talanbani peut être furieux qu'on ait agi derrière son

dos. Ce qui me donne une arme : soit il me livre ce tueur, soit nous poussons la police allemande et la police suédoise à harceler le PKK.

Fitzroy Mac Coy demeura silencieux tout le temps qu'il manœuvra pour sortir de chez lui. Arrivé dans Clay allée, il hocha la tête.

— On ne risque rien à essayer.

— Déposez-moi à l'Adlon, demanda Malko.

Pour aller dans le quartier turc, il avait besoin d'Elko Krisantem. Ce dernier servait de « baby-sitter » à Astrid Mertens, installée dans une chambre voisine de celle de Malko, qui n'excluait pas totalement un attentat contre elle.

Il les trouva sagement installés devant la télé. Astrid Mertens n'était pas encore remise du choc du meurtre de Horst Grünow.

— Elko, annonça-t-il, nous allons à Kottbusser Tor.

Le visage du Turc s'éclaira. Kleine Ankara, le quartier turc de Berlin, lui rappelait Istanbul. Il glissa son vieil Astra dans sa ceinture et se leva. Astrid Mertens jeta un regard inquiet à Malko.

— Je viens aussi ?

— Il vaut mieux que vous restiez ici, ce n'est pas un quartier pour vous. N'ouvrez à personne. Nous ne serons pas longs.

* *

*

L'immense drapeau rouge frappé de l'effigie de Mao ne flottait plus sur la façade de l'immeuble d'Oranienplatz, voisin du building décrépi et noirâtre qui abritait la discothèque Trash et le QG du PKK à Berlin. Un néon cassé pendait au-dessus de la porte. Face à une Rolls bleue garée en face, chauffeur au volant. Étonnante dans ce quartier destroy.

— Il est là, remarqua Malko.

Malko et Krisantem s'engagèrent dans l'escalier sombre, l'ascenseur étant en panne définitive. Sur le palier du premier, trois mal-rasés, installés sur des pliants, interdisaient le passage.

Ils se levèrent sans un mot, en voyant arriver les deux hommes.

Elko s'adressa aussitôt à eux en turc.

— Nous venons voir Djamal Talanbani.

— Il n'est pas là.

— Sa voiture est en bas, remarqua le Turc sans élever la voix. Dites-lui que nous venons de la part d'un vieil ami, Nabil Tafik.

Les trois hommes se concertèrent à voix basse en kurde, puis l'un d'eux partit en courant dans les étages. Il réapparut très vite, faisant signe à Malko et à Krisantem de le suivre. Au troisième, ils pénétrèrent dans une immense salle de billard déserte. Au fond, quatre hommes veillaient devant une porte blindée. On les fouilla, les soulageant de leurs armes qu'on plaça sur un plateau de cuivre. Le service de

sécurité du PKK.

— On vous les rendra à la sortie, précisa, en turc, un des gardes à Elko. Il est interdit de voir le patron avec une arme.

Il s'excusait presque. C'est que chez les Kurdes, on s'égorgeait facilement. Djamal Talanbani tenait son parti d'une main de fer. Ils suivirent un couloir éclairé de néon rose. Encore deux hommes avec de courtes Kalach, et on les introduisit dans le saint des saints, le bureau de Djamal Talanbani. Ce dernier les attendait, massif, debout au milieu du bureau, un cigare entre ses gros doigts. Il grommela en voyant Malko.

— Je me doutais bien que c'était vous. Que voulez-vous ?

Ignorant sa question, Malko s'assit sur un canapé de cuir, laissant Elko debout.

— Vous rendre un service, fit-il paisiblement.

Djamal Talanbani esquissa un sourire mauvais.

— Un service. Lequel ?

Il dissimulait mal sa surprise.

— Je peux vous éviter, à vous et au PKK, pas mal de problèmes, expliqua Malko.

Djamal Talanbani le fixa avec un sourire qu'il voulait ironique, mêlé quand même d'une vague inquiétude.

— Expliquez-vous.

— Je suis à la recherche de quelqu'un, répondit Malko. Un Kurde qui appartient à votre organisation.

— Qui ?

— Je ne connais pas son nom.

Le gros Kurde lui jeta un regard méprisant.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas vraiment, dit Malko. Je vais vous donner des éléments qui vont vous permettre, à vous, de l'identifier facilement. (Il tira un bristol de sa poche et lut :) Il s'agit de l'homme qui a abattu de plusieurs balles de 357 Magnum deux commerçants, M. Ziraat, qui demeurait 1 Adalbert Strasse ; et M. Denizleri, qui habitait, lui, au 19 de la même rue. Ces deux commerçants, d'après la Kripo, ont été abattus parce qu'ils refusaient de payer l'impôt révolutionnaire au PKK. Et l'arme qui a servi à les tuer, un Taurus 357 Magnum, a justement été utilisé pour abattre sous mes yeux un informateur important pour moi. Avec ces éléments, vous devez pouvoir identifier cet homme. Ici, c'est un quartier que vous contrôlez, n'est-ce pas ? On n'y abat pas des commerçants sans votre feu vert.

Djamal Talanbani se laissa tomber sur un petit canapé à franges d'un vert criard, et oublia même d'allumer son cigare. Ses yeux semblaient avoir rapetissé et ses prunelles sombres ressemblaient à des agates brillantes et froides.

— Cette histoire ne me concerne pas, finit-il par dire d'une voix lente. J'ignore qui a tué ces deux commerçants qui étaient des amis et je ne sais rien de vos affaires.

Malko le fixa de ses yeux dorés. Un peu striés de vert, car Talanbani le dégoûtait.

— Moi, je crois que cela vous concerne, fit-il. Parce que si vous ne m'aidez pas à retrouver cet homme, mon organisation va mettre la pression maximum sur la Kripo et la police suédoise pour qu'ils s'intéressent au PKK. Vous savez qu'il y a un gentleman's agreement, en ce moment, tant que vous ne touchez pas aux intérêts des Allemands ou des Suédois. Mais ça peut changer. Très vite. Il y aura des enquêtes, des perquisitions, des expulsions.

Djamal Talanbani prit le temps d'allumer son cigare avec soin avant de répliquer :

— Je ne suis pour rien dans votre affaire, alors laissez-moi tranquille avec mes affaires.

Malko réussit à dissimuler sa satisfaction. Indirectement, Djamal Talanbani venait d'avouer qu'il n'était pas le commanditaire des trois meurtres qui l'intéressaient. Il sauta sur l'occasion.

— Je vous crois, dit-il. Cet homme a agi sans vous mettre au courant. En free-lance, en quelque sorte. Donc, c'est fâcheux pour votre autorité. Et encore plus si votre mouvement souffre de cet écart.

Djamal Talanbani tira à petits coups sur son cigare, le regard dans le vide. Mais il fixa Malko droit dans les yeux pour demander :

— Que me proposez-vous ?

— La paix, fit Malko. Si vous me permettez de retrouver cet homme, le statu quo avec la police allemande continuera.

— Que voulez-vous à cet homme ?

— Lui poser une question. Une seule. Le nom de celui qui l'a engagé pour cette série de meurtres.

Le Kurde demeura muet un long moment. Une jeune femme surgit de derrière une tenture, les cheveux cachés par un foulard, en pantalons bouffants d'odalisque, portant un plateau avec des verres de thé et des biscuits. Ils burent tous les trois en silence. Enfin, Djamal Talanbani secoua la cendre de son cigare et dit, en se levant :

— Je vais réfléchir. Je vous appellerai. Où puis-je vous joindre ?

— À l'Adlon.

Ils se séparèrent sans poignée de mains. Dans la salle de billard, on leur rendit leurs armes.

— Vous êtes satisfait ? demanda Elko Krisantem en remontant en voiture.

— Je le serai quand j'aurai le nom, fit Malko, mais Talanbani est pragmatique. Si ce tueur l'a doublé, il nous le donnera. Il ne fera rien qui puisse nuire au PKK.

Ils remontèrent Dresdener Strasse. Elko Krisantem ouvrait des yeux ravis. Les Imbiss débitant des chawermas, les boutiques de soieries aux couleurs violentes, les femmes voilées, les moustachus qui déambulaient partout, les stands de journaux turcs, tout lui rappelait son pays.

Malko se dit que l'homme qu'il recherchait vivait sûrement dans ce périmètre. Seulement, sans l'aide de Djamal Talanbani, il n'avait aucune chance de le trouver.

* *

*

La voix parlait visiblement d'un téléphone portable. On entendait les bruits d'une rue animée.

— Dans Oranienstrasse, il y a une boutique, Turc Export. En face, se trouve un immeuble bien en retrait. On l'atteint en traversant une cour. À la droite de ce bâtiment, une porte de fer donne sur un tripot clandestin. Celui qui le garde s'appelle Asmak. L'homme que vous cherchez vient y jouer tous les soirs vers sept heures.

La communication fut coupée. Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind : 17 h 50. Djamal Talanbani n'avait pas perdu de temps.

— On y va, dit-il à Elko Krisantem.

Astrid Mertens lui jeta un regard de reproche.

— Vous me laissez encore seule...

— Pas pour longtemps, promit Malko.

Vingt minutes plus tard, ils atteignaient la station du S-Bahn de Kottbusser Tor. Le métro aérien grondait au-dessus de leur tête. Ils trouvèrent facilement le magasin et la cour indiquée. Malko se gara.

— Allez voir dans ce tripot, demanda Malko à Elko.

— Ce type me connaît, objecta le Turc.

— Moi aussi, mais moi, je ne pourrai pas entrer là-dedans.

Elko s'éloigna, les mains dans les poches de sa canadienne. Il revint dix minutes plus tard.

— Je ne l'ai pas vu, annonça-t-il.

— On l'attend.

De la voiture, ils apercevaient l'entrée de la cour. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Une demi-heure plus tard, Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer. L'homme massif au teint basané qu'il avait déjà affronté deux fois remontait la rue. Il passa devant la voiture, le dos voûté, traversa et entra dans la cour. Malko ouvrit la portière.

— Elko, on y va.

Malko franchit le porche d'où pendait du lierre pratiquement sur les talons du tueur. Laissant Elko Krisantem en retrait, il le dépassa et fit volte-face, lui coupant la route, juste avant l'entrée du tripot. L'homme s'arrêta net. Son regard se figea en découvrant le pistolet extra-plat braqué sur lui. Malko lança en allemand :

— Sortez les mains de vos poches. Et ne bougez pas.

L'homme sortit lentement les mains de ses poches. Elles étaient énormes, de vrais battoirs. Malko lut dans son regard que le pistolet ne lui faisait pas peur. C'était la première fois qu'il le voyait bien. Un visage carré aux traits lourds, des sourcils très fournis, un nez important. Et de la glace dans les yeux.

Malko s'attendait à ce qu'il lui saute dessus, mais le tueur se contenta de lancer un appel à l'intention de l'homme veillant à la porte du tripot. Une fraction de seconde avant qu'Elko Krisantem ne lui passe son lacet autour du cou. Hélas, c'était trop tard. Le gorille à l'entrée du tripot avait ouvert la porte et appelait du renfort.

Elko et le tueur luttaient furieusement au milieu de la cour. À demi étranglé, ce dernier tomba à genoux, mais parvint néanmoins à glisser ses doigts entre le lacet et sa gorge.

Soudain, plusieurs hommes surgirent du tripot. Deux coururent jusqu'au portail et le fermèrent, les isolant de la rue. Malko fit face à trois moustachus format docker, qui marchaient sur lui. L'un avait un long couteau de boucher, l'autre un démonte-pneus, le troisième un morceau de chaîne. Le tueur lança quelques mots d'une voix cassée.

— Il dit que nous sommes du MIT(46), traduisit Elko Krisantem.

Le pire ennemi du PKK. Visiblement, les nouveaux venus avaient l'intention de leur régler leur compte sur-le-champ. Malko, évitant un coup de couteau, fit un pas en avant et posa le canon du pistolet extra-plat sur la tempe du tueur, toujours à genoux.

— S'ils avancent, je lui fais exploser la tête, menaçait-il.

Elko Krisantem traduisit fidèlement et les trois hommes s'immobilisèrent.

— Dites-leur que nous sommes des amis de Djamal Talanbani, dit Malko. Qu'ils le contactent.

Elko interpella le gardien du tripot. Il s'ensuivit une longue conversation en turc. Finalement, le Kurde sortit et s'éloigna un peu pour sortir un portable de sa poche. La conversation fut brève. Après avoir replié le portable, il lança un ordre et, après un moment de flottement, les cinq hommes rejoignirent le tripot, laissant le tueur seul au milieu de la cour. Celui-ci jeta un regard haineux à Malko. Le

lacet l'empêchait toujours de respirer.

— Elko, dites-lui de se relever. Nous partons. Expliquez-lui que je veux seulement lui parler. S'il essaie de s'enfuir, je lui tire une balle dans le genou.

Elko traduisit. L'homme se releva avec lenteur, en se dandinant, jetant des regards traqués autour de lui. Il se massait le cou, mais à peine le portail ouvert, sans crier gare, il fonça vers la rue. Malko n'hésita pas une seconde. La détonation sèche du pistolet extra-plat s'entendit à peine, mais le tueur roula à terre avec un hurlement de douleur et s'immobilisa en se tenant le genou. Elko l'aida à se relever et l'entraîna vers la voiture. Son pantalon était collé à sa jambe par le sang et il grimaçait de douleur, la rotule éclatée. Il s'écroula sur la banquette arrière et Elko monta à côté de lui.

— Fouillez-le, Elko, dit Malko.

Tout en conduisant, il composa le numéro de Fitzroy Mac Coy.

* *

*

Le chef de station de la CIA à Berlin épluchait le contenu des poches du blessé.

— Il s'appelle Ygal Teler, dit-il, né à Bagram, dans le Kurdistan. Entrepreneur. Permis de séjour en règle.

Ygal Teler, avachi sur une chaise, regardait le vide, les traits tirés par la douleur, le pantalon sur les chevilles, ses cuisses énormes émergeant d'un caleçon à fleurs. Un pansement de fortune imbibé de sang entourait le genou fracassé par la balle de Malko... L'Américain était en train de feuilleter son passeport. Il poussa une exclamation ravie.

— Voilà son visa d'entrée en Suède ! Et la sortie. Cela colle parfaitement. Il est arrivé le même jour que vous et parti le lendemain du meurtre de Göran Torsten.

— Qui vous a envoyé en Suède ? demanda Malko, en allemand.

Pas de réponse. Ygal Teler était un bloc de haine et de silence.

— Vous allez être accusé du meurtre de Horst Grünow et de celui de Parviz Semiran. Vous passerez le restant de vos jours en prison. Je vous ai vu tuer Horst Grünow.

Il vit le regard du Kurde vaciller. Il n'y avait plus la peine de mort en Allemagne, mais on y appliquait les lois sans faiblir. Perpétuité voulait vraiment dire perpétuité. Ygal Teler rompit enfin son silence, d'une voix rêche :

— Donnez-moi à boire. J'ai mal.

Fitzroy Mac Coy lui versa une solide rasade de Defender Douze ans, qu'il but d'un trait. Il demeura silencieux quelques instants, tâtant son

genou blessé avec précaution, puis demanda dans son allemand rocailleux :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Malko et l'Américain se regardèrent. C'était toujours un moment délicat. Il y avait une différence fondamentale entre un service de police et un Service tout court. La punition ne ressuscitait pas les morts. À part le général suédois, les trois hommes tués par Ygal Teler étaient eux-mêmes des tueurs.

— Si vous collaborez totalement, promit Malko, on vous mettra dans un avion pour la Turquie.

Le silence se prolongea d'interminables secondes. Le Kurde acheva son whisky et dit :

— Je ne veux pas aller en Turquie. Je veux rester ici.

— Si vous collaborez, on verra.

— Que voulez-vous savoir ?

— Qui vous a donné les ordres de liquider le général Brunns, Göran Torsten, Parviz Semiran et Horst Grünow ?

Le Kurde releva un peu la tête.

— Le colonel Liublimov.

— Qui est-ce ?

— Il est à l'ambassade russe de Berlin.

Malko et Fitzroy Mac Coy échangèrent un regard de triomphe. Enfin, ils arrivaient au bout du tunnel. À la racine de la manip Yggdrasil. C'était bien un grand service : le SVR russe.

— Vous le connaissez depuis longtemps, ce colonel Liublimov ?

— Oui. Plusieurs années.

— Il était au KGB ?

— Oui.

— Et maintenant, il appartient au SVR ?

— Je ne sais pas, grommela de mauvaise grâce Ygal Teler.

Malko exultait intérieurement.

— Racontez-moi tout depuis le début.

Le Kurde commença à parler d'une voix monocorde, dans son allemand tâtonnant. Discrètement, Fitzroy Mac Coy avait mis en route un magnétophone. Le récit dura longtemps, souvent interrompu par les questions de Malko. Lorsqu'il eut terminé, ils connaissaient le rôle exact du Kurde. Ce dernier avait été contacté par un colonel russe qui le « traitait » depuis longtemps et lui avait proposé une affaire. Un « contrat », ou plutôt une série de contrats. Les éliminations d'Agathe Mertens, du général Brunns, du policier suédois Göran Torsten et de Parviz Semiran. Enfin, de Horst Grünow. Dans chaque cas, son « traitant » lui avait fourni tous les renseignements nécessaires à ses missions, ainsi que de l'argent.

— Combien avez-vous été payé par « action » ? demanda Malko.

— 10 000 DM.(47)

— Pourquoi vous a-t-il choisi ?

— Il me connaissait bien. J'étais traqué en Turquie. Il m'a aidé à sortir du pays.

Un tueur professionnel. Qui ne pouvait pas refuser, après que les Russes lui eurent sauvé la vie... Cela éclaircissait une partie de l'histoire, mais pas tout.

— Vous connaissiez Horst Grünow, celui que vous avez abattu dans le bistrot ?

— Non, dit-il. On m'a donné son adresse et je l'ai suivi.

— Vous connaissez Dagmar Hasen ?

— Non.

Le silence retomba. Rompu par Fitzroy Mac Coy.

— Je crois que monsieur Teler pourrait encore nous rendre un petit service.

* *

*

L'Opera Café était toujours le salon de thé le plus en vogue de Berlin. Ygal Teler, qui se déplaçait avec des béquilles, avait pris une table face à la vitrine des pâtisseries. Il détonnait légèrement dans cette ambiance plutôt sophistiquée, mais ne semblait pas le réaliser. Il était là depuis vingt minutes, lorsqu'un homme aux cheveux très noirs, petit, le visage rond, le rejoignit.

Ils échangèrent une longue poignée de mains et commencèrent à discuter à voix basse. On leur apporta du thé et du café. Au bout d'une demi-heure, l'homme aux cheveux noirs regarda sa montre et se leva. Il n'alla pas loin.

Des gens souriants surgirent de partout, les entourèrent. L'un d'eux exhiba une carte barrée de noir, jaune, rouge.

— Verfassungsschutz, annonça-t-il. Voulez-vous nous suivre...

L'homme aux cheveux noirs se cabra et sortit à son tour une carte barrée de blanc, bleu, rouge.

— Je suis diplomate, répliqua-t-il. Attaché de défense adjoint de l'ambassade de Russie. Colonel Liublimov.

— Colonel, riposta le fonctionnaire allemand, vous vous trouvez en compagnie d'un criminel recherché pour meurtres. Votre conversation a été enregistrée et vous avez été photographié. Vous devez nous accompagner.

Le colonel russe baissa la tête et suivit l'Allemand sans un mot. Deux autres policiers aidèrent Ygal Teler à se lever, puis l'escortèrent jusqu'à une voiture de police stationnée sur le terre-plein de l'avenue Unter den Linden. En voyant un homme qui attendait sur le trottoir, le

Turc lui cria :

— Vous m’aviez promis ! Dites-leur de me relâcher !

Malko le regarda monter dans le fourgon vert et blanc. Sans répondre. Agathe Mertens, même si elle avait trahi, ne méritait pas de mourir.

Au moment de disparaître, Ygal Teler se retourna et hurla :

— Pezevenk !⁽⁴⁸⁾

Juste avant que les portes du fourgon ne se referment sur lui.

Malko avait envie de marcher et regagna l’Adlon à pied. La CIA avait marqué un point. Le SVR avait été pris la main dans le sac. Bien sûr, le colonel Liublimov n’était, lui aussi, qu’un exécutant. Ce n’était pas lui qui avait conçu cette manip diabolique.

La seule qui s’en sortait était Dagmar Hasen, qui, pourtant, avait envoyé Parviz Semiran à la mort. Comme le Kurde ne la connaissait pas, c’était probablement le colonel du SVR qui avait fait la liaison.

* *

*

— Nous allons passer à table, annonça Fitzroy Mac Coy en terminant son Cosmopolitan cocktail d’un rouge superbe, à base de Cointreau, de vodka, de jus de citron et de cranberry juice. Otto Lahmer, lui, vida d’un trait ce qui restait de son Defender Success. Malko avait depuis longtemps terminé sa vodka.

Un Marine droit comme un piquet, le crâne rasé, impeccable dans sa tenue blanche, venait d’annoncer que le chef de station était servi. Malko et le procureur Otto Lahmer le suivirent dans la salle à manger éclairée par un grand lustre de cristal. C’était un dîner d’hommes, pour fêter le démantèlement de la manipulation Yggdrasil. La table était superbe, presque aussi belle que celle de Liezen, se dit Malko. Tout ce qui se trouvait dessus était signé Central Intelligence Agency. La vaisselle, l’argenterie, les serviettes et un superbe briquet de table Zippo en argent massif. Le menu, présenté sur un carton pour chaque dîneur, était simple : Caviar Sevruga Petrossian, New York steak et sorbet. La CIA avait mis les petits plats dans les grands.

— Où en êtes-vous ? demanda le procureur à Fitzroy Mac Coy.

L’Américain lui adressa un sourire radieux.

— Votre gouvernement vient d’annoncer l’expulsion du colonel Liublimov au ministère des Affaires étrangères de Russie. Le dossier est accablant, entre la conversation que nous avons enregistrée à l’Opera Café et la confession d’Ygal Teler. Nous avons découvert un élément supplémentaire intéressant. Le colonel Liublimov était en poste à Stockholm, en 1986. Il était le numéro 2 de la Rezidentura du KGB. D’autre part, nous sommes en train de préparer un dossier,

d'abord à l'intention des différents services amis, qui démonte minutieusement la manipulation Yggdrasil. Nous le donnerons ensuite à tous les journalistes qui se sont fait « enfumer » de bonne foi. À commencer par le Belge, Alfred Jonnart. Grâce à l'extraordinaire enquête du prince Malko Linge, nous avons finalement gagné.

Malko but un peu de son Château Latour 1982 avant de préciser :

— J'ai eu aussi beaucoup de chance. D'après les procès-verbaux d'interrogatoire d'Ygal Teler, ce dernier n'est pas revenu à Bruxelles pour tenter de liquider Astrid Mertens. Celle-ci s'est affolée pour rien : une voiture qui l'a frôlée de trop près. Or, si elle ne m'avait pas parlé du rôle de sa mère comme informatrice du HVA, je n'aurais jamais pu remonter la piste de Horst Grünow.

— Elle mérite d'être récompensée, observa Fitzroy Mac Coy. Je vais voir ce que je peux faire...

— Savez-vous qui a monté cette manipulation complexe ? demanda Otto Lahmer, qui aurait visiblement préféré de l'estomac de truie à son New York steak.

Malko et l'Américain se regardèrent.

— Nous ne savons pas, firent-ils en chœur. Sûrement quelqu'un de très intelligent et créatif. Qui a eu l'idée de mettre en musique des informations anciennes colportées par cet agent de la DIA, d'y ajouter celles de Dagmar Hasen et, ensuite, de faire exploser l'affaire par Agathe Mertens. En faisant liquider ensuite tous ceux qui semblaient être impliqués dans le meurtre d'Olaf Palme, renforçant l'hypothèse de la culpabilité de la CIA. Ce doit être un vieux routier du Premier Directorate du KGB...

Otto Lahmer posa soudain la question, d'un ton détaché.

— Qui a tué Olaf Palme, finalement ?

— On ne le sait toujours pas de façon certaine, répliqua Fitzroy Mac Coy, mais notre COS à Stockholm a reposé la question. Beaucoup de policiers suédois pensent que c'est bien Christian Peterson, acquitté au bénéfice du doute.

Le dîner se termina sur une note euphorique. Le Marine réapparut avec une bouteille de cognac Gaston de Lagrange XO et des verres sur un plateau d'argent. Cependant, lorsque Malko regagna sa voiture, il était à peine plus de neuf heures. Ils avaient dîné à l'heure allemande.

Dans ce sens, on circulait bien, à cette heure-là. Pris d'une impulsion subite, au lieu de regagner l'Adlon où Astrid Mertens dînait avec Krisantem, il fit un léger détour, afin de repasser par Köthener Strasse. Dagmar Hasen l'intriguait. C'est elle qui avait eu le rôle le plus difficile dans la manipulation Yggdrasil. C'était aussi la seule qui s'en sortait. Il leva les yeux vers la façade du numéro 38 et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Il y avait de la lumière au troisième étage.

* *

*

Il se gara et courut presque jusqu'à l'immeuble. Il appuya sur l'interphone de l'appartement de Dagmar Hasen. Quelques instants s'écoulèrent avant qu'une voix de femme rogomme ne demande :

— Wer ist da ?(49)

— Dagmar ist da ?(50)

— Jawohl.

Le claquement du pêne lui apprit aussitôt que la porte venait de s'ouvrir. Il s'engagea dans le couloir, stupéfait et tendu. Que signifiait cette brusque réapparition de Dagmar Hasen ? Quelle nouvelle manip cela cachait-il ? Il réalisa qu'il n'était même pas armé, ayant laissé son pistolet extra-plat à l'Adlon pour dîner avec Fitzroy Mac Coy.

Tant pis. Il n'allait pas rebrousser chemin. Une vieille femme l'attendait devant une porte ouverte, au troisième. Elle bougonna :

— Dépêchez-vous, il est tard.

— Où est Dagmar ? demanda Malko, étonné par cet accueil bizarre.

— Au fond, là ! fit la vieille en désignant une porte ouverte.

Malko y fut en deux enjambées. La porte donnait sur une petite chambre, faiblement éclairée. Dagmar Hasen était allongée sur un lit, les mains croisées sur la poitrine, les yeux clos, vêtue d'un tailleur vert. Sans son immobilité et son teint cireux, on aurait pu croire qu'elle dormait.

* *

*

Malko contempla pensivement le visage figé par la mort, aux pommettes rosies artificiellement, la poitrine gonflant le tailleur. On avait l'impression que Dagmar Hasen allait se réveiller. Un détail le frappa : ses cheveux très courts, presque en brosse. Il n'en revenait pas de ce dénouement inattendu. Lorsqu'il se retourna, la vieille l'observait. Il fouilla dans sa poche et lui glissa un billet de cent marks.

— Qu'a-t-elle eu ? demanda-t-il.

Elle lui jeta un regard surpris.

— Vous ne saviez pas ? Un cancer. On la soignait depuis longtemps ; quelquefois, on aurait dit qu'elle n'avait rien. On lui a fait des rayons, elle avait perdu ses cheveux. Et puis, en huit jours, ça a été très vite...

— Quand ?

— Ils l'ont ramenée ce matin du Charité Krankenhaus.

— Qui êtes-vous ?

— Je faisais le ménage chez elle et dans deux autres appartements de l'immeuble.

— Elle n'a pas de famille ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un s'est occupé d'elle. Il a payé pour qu'elle ait une chambre seule. Ça doit être un parent. Il sera sûrement demain à l'enterrement.

— Où l'enterre-t-on ?

— Dans le cimetière Sankt-Marien-Nikolai, l'entrée est sur Prenzlauer Allee.

— Merci, fit Malko en se retirant.

La femme de ménage le suivit. Au passage, elle attrapa quelque chose sur une chaise qu'elle montra à Malko.

— Elle n'a pas voulu qu'on l'enterre avec sa perruque. C'est dommage, cela lui allait bien.

* *

*

Une brume légère flottait sur le cimetière Sankt-Marien-Nikolai, qui s'étendait sur un terrain en pente, entre Prenzlauer Allee et Mollstrasse. Aucun signe n'indiquait, sur Prenzlauer Allee, l'entrée encadrée par deux piliers en brique en partie effondrés. Malko s'engagea dans une allée qui descendait en pente douce vers une chapelle tout en longueur, de briques roses patinées. Il se demandait si la femme de ménage n'avait pas fait une erreur.

Le cimetière semblait abandonné. Les arbres n'étaient pas taillés, l'herbe avait envahi la plupart des tombes, certaines s'écroulaient, rongées par l'humidité. Aucune n'était entretenue et la plupart des décès remontaient à une dizaine d'années. Ces arbres et ces hautes herbes formaient un fouillis de verdure, une sorte de forêt pour Contes de Grimm, en plein cœur de Berlin. Un royaume fantomatique à quelques mètres d'Alexanderplatz. Soudain, au détour d'une allée, il aperçut un nom gravé sur une pierre tombale : Bertolt Brecht. L'histoire de ce cimetière lui revint. Il se composait de deux parties : Saint-Marien et Saint-Georgen. Brecht, le célèbre dramaturge, était enterré là. Sa maîtresse, morte après lui, avait été inhumée dans le cimetière jumeau – Saint-Georgen – sur l'ordre de sa femme, afin qu'ils soient séparés pour l'Éternité...

Malko arriva à la chapelle et en fit le tour. En Allemagne, les cérémonies funèbres n'avaient pas lieu dans les églises, mais dans ces chapelles que chaque cimetière possédait. Il aperçut enfin un signe de vie : les deux portes de la chapelle étaient ouvertes et il vit un petit groupe à l'intérieur. Pas plus d'une quinzaine de personnes. Il

s'avança. Le cercueil de Dagmar Hasen était placé devant l'autel, entouré de quatre gros cierges. Le pasteur était en train de finir l'office. Malko resta un peu en retrait, pensant aux superbes yeux émeraude de Dagmar, fermés à jamais.

Elle l'avait somptueusement mené en bateau. C'est sur elle que reposait la partie la plus délicate de la manip Yggdrasil. Comme au bon vieux temps de la guerre froide, le tsar Boris Eltsine avait déchaîné ses forces occultes. Bien que se sachant perdue, Dagmar avait joué sa partition, en bon petit soldat.

L'office se terminait. Les assistants se dirigèrent vers la sortie. Parmi eux, se trouvait la femme de ménage qui avait reçu Malko la veille. En passant près de Malko, elle lui glissa à voix basse :

— C'est lui, l'ami de Frau Hasen.

Elle désignait un homme de haute taille, certainement très âgé, au front dégarni, les traits marqués, sanglé dans un vieux trench-coat, qui méditait devant le cercueil.

Il se détourna enfin et descendit l'allée centrale, passant près de Malko. Ce dernier se dit que ce visage ne lui était pas inconnu. Il suivit l'inconnu qui tourna à gauche, dans Prenzlauer Allee, descendant vers Alexanderplatz. Il la traversa du même pas lent et régulier et s'engagea dans Karl-Liebknecht Strasse, la prolongation de Unter den Linden. Quelques centaines de mètres plus loin, il arriva à la hauteur d'un des ponts enjambant la Sprée. Juste avant, un escalier menait au quai en contrebas, bordé de quelques immeubles restaurés. L'homme que suivait Malko pénétra dans un immeuble jaune aux fenêtres carrées et n'en ressortit pas.

Brutalement, au moment où il disparaissait, Malko sut qui il était et tout s'éclaira. Il nota l'adresse, tandis qu'un bateau mouche passait derrière lui. C'était sûrement un des endroits les plus agréables de Berlin, un peu comme l'Ile Saint-Louis à Paris.

* *

*

— Connaissez-vous l'adresse de Markus Wolf à Berlin ? demanda Malko à Fitzroy Mac Coy.

— Je l'ai dans l'ordinateur, dit aussitôt l'Américain.

Il enfonça quelques touches et annonça quelques instants plus tard :

— 6, Spreeufer.

L'« ami » de Dagmar Hasen était donc Markus Wolf, l'ancien patron du HVA, l'homme qui avait lutté toute sa vie pour le communisme, un des espions les plus intelligents de son temps. Il avait dirigé les services de renseignements de la DDR de 1958 à 1987. En 1990, après l'effondrement du Mur, il s'était enfui à Moscou. Il possédait d'ailleurs

un passeport soviétique et le grade de colonel dans l'Armée rouge, et avait vécu en URSS de 1934 à 1945.

On avait dit à l'époque que Markus Wolf avait cédé ou vendu au KGB tous ses réseaux du HVA. Depuis, il était revenu vivre à Berlin. Agé de soixante-quinze ans, il avait officiellement pris une retraite bien méritée et vivait théoriquement avec sa pension de 802 marks(51) ! Fitzroy Mac Coy regardait pensivement son ordinateur.

— Vous pensez que c'est lui, l'instigateur de la manipulation Yggdrasil ?

Malko sourit.

— Peut-être. Cela lui ressemble bien. Et n'oubliez pas que la Russie est sa seconde patrie. Peut-être s'est-il contenté de fournir au SVR Dagmar Hasen, qui avait dû appartenir à ses réseaux. D'ailleurs, je suis stupide. J'aurais dû deviner tout de suite qu'elle travaillait ou avait travaillé pour l'Est.

— Comment ?

— Son logement, dans Köthener Strasse. Avant la chute du Mur, Köthener Strasse était une « rue-frontière », un de ses côtés formé par le Mur. Or, la Stasi n'autorisait que les gens sûrs à habiter dans un endroit semblable.

— Quel montage ! soupira Fitzroy Mac Coy, quand même admiratif.

En sus de la brutalité froide qui avait consisté à sacrifier délibérément cinq vies humaines, il y avait dans la manipulation Yggdrasil une créativité véritablement satanique.

— Ils ont vraiment fait feu de tout bois, conclut Malko. Même mort, Olaf Palme, compagnon de route des communistes, leur a encore servi, une dernière fois. Et Dagmar Hasen a donné ses dernières semaines de vie. Peut-être simplement pour être seule dans une chambre d'hôpital.

Le chef de station de la CIA s'ébroua et sortit une grosse enveloppe de son tiroir.

— C'est pour Astrid Mertens, dit-il. Il y a 50 000 marks. Je crois qu'elle les a bien mérités.

* *

*

Astrid Mertens était éblouissante dans une robe Alaya noire ultracourte qui semblait peinte sur elle. Son décolleté carré offrait ses seins laiteux comme sur un plateau. Avec Malko, elle avait passé une partie de la journée à dévaliser les boutiques élégantes du Kurfürstendamm, grâce aux 50 000 marks de la CIA. Ils venaient de finir de dîner dans la salle à manger calme et cossue du Kempinski. Le

garçon leur versa les dernières gouttes de la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989.

— À quoi pensez-vous ? demanda Malko.

— Que je vais être triste de quitter Berlin.

Depuis le début du dîner, elle avait une attitude naïvement provocante, des regards trop directs, des moues trop appuyées. Elle se penchait sur la table, comme pour lui faire admirer ses seins libres sous la robe en stretch.

— Vous reviendrez ? fit Malko.

— Ce soir, je voudrais que vous me montriez le Mur, enfin, ce qu'il en reste.

Ils sortirent du Kempinski et elle lui prit spontanément la main. Elko Krisantem attendait au volant de la Rolls, au coin du Kurfürstendamm. À mi-chemin, Astrid se rapprocha brusquement de Malko et l'embrassa avec une fougue incroyable. Il sentait son corps trembler contre le sien. Quand ils se séparèrent, elle murmura :

— Vous avez été si gentil avec moi.

En passant devant l'Église du Souvenir – les restes de la Kaiser-Wilhelm-Kirche détruite pendant la guerre –, Astrid se coula à nouveau contre Malko. Leur flirt dura toute la traversée vers l'Est, plus de cinq kilomètres. Astrid ne regardait qu'occasionnellement le paysage, d'ailleurs sans intérêt, de quartiers neufs. Serrée contre Malko, elle l'embrassait à perdre haleine, sans souci d'Elko Krisantem, heureusement de l'autre côté de la glace de séparation.

À demi couchée sur lui, ses seins échappés du décolleté, elle gémissait comme une chatte en plein bonheur. Le dernier virage de la Rolls, pour franchir le pont de Skalitzer Strasse, acheva de l'incruster à lui. Elko tourna à gauche, s'engageant dans Mühlenstrasse, qui suivait la Sprée sur plusieurs kilomètres, bordée d'un côté par le Mur. Là, il était toujours debout, sur deux kilomètres. Elko arrêta la voiture, face au mur. Seul signe de vie : le néon de l'East End Hotel.

— Voilà le Mur, annonça Malko.

Seul le silence lui répondit. Astrid était en train d'enfoncer son sexe dans sa bouche avec une gloutonnerie amoureuse. Discret, Elko Krisantem se glissa hors de la voiture. L'endroit, à cette heure, était absolument désert. Allongée sur la banquette, Astrid, la robe remontée sur les fesses, semblait bien décidée à faire jouir Malko dans sa bouche. Il eut une autre envie. S'arrachant au fourreau exquis, il se plaça derrière la jeune femme, qui aussitôt se cambra pour lui faciliter la tâche. Écartant le voile de nylon qui la protégeait, il s'enfonça en elle d'une seule poussée, arrachant à Astrid un soupir ravi.

Bien sûr, la position n'était pas très confortable. À travers la glace de la portière arrière, Malko apercevait, de l'autre côté de Mühlenstrasse, le Mur barbouillé de dessins. Astrid, elle, le visage

dans le cuir, ne voyait rien, mais s'en moquait. D'un dernier coup de boutoir, il se vida en elle. Astrid gémit, se cambra en sentant sa semence l'envahir. Quelques instants plus tard, elle se redressa, remit ses seins en place, tira sur sa robe et demanda :

— Maintenant, montre-moi le Mur.

Ils sortirent de la Rolls et parcoururent une centaine de mètres, admirant les panneaux de béton décorés par différents artistes. Ce qui avait été le symbole d'un État-prison était devenu une exposition d'art moderne.

Dans cette immense artère rectiligne et déserte, le Mur semblait encore nuire. Astrid frissonna sous une rafale glacée soufflant de l'Est.

— C'est sinistre, ici, murmura-t-elle, mais je suis contente de l'avoir vu.

Ils regagnèrent la voiture. Malko ne pouvait s'empêcher de penser que, si le Mur était tombé, la lutte continuait entre les deux géants, l'Amérique et la Russie.

Impression réalisée par
BROCARD ET TAUPIN
à la Flèche (Sarthe), le 27-06-2012
Mise en page : Firmin-Didot

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél : 01-40-70-95-57
N° d'impression : 69802
Dépôt légal : juin 2012
Imprimé en France

-
- 1 : Témoin unique, témoin nul.
 - 2 : Defense Intelligence Agency.
 - 3 : Intelligence Threat Assessment Center.
 - 4 : Police politique du shah d'Iran.
 - 5 : Littéralement, arrière-garde.
 - 6 : Je plaisantais.
 - 7 : Voir SAS n° 128. Zaïre adieu.
 - 8 : Voir SAS n° 92. Les Tueurs de Bruxelles.
 - 9 : Asseyez-vous et prenez un verre.
 - 10 : DST suédoise.
 - 11 : Voir SAS n° 86. La Madone de Stockholm.
 - 12 : Environ 3 francs.
 - 13 : Bourgeois socialiste.
 - 14 : Impossible.
 - 15 : Fourgons.
 - 16 : Hôpital Sabbatberg.
 - 17 : Environ 40 francs.
 - 18 : Le Chien Andalou.
 - 19 : Il vient de tuer quelqu'un ! Attrapez-le !
 - 20 : Haupt Verwaltung für Aufklärung.
 - 21 : Voir SAS n° 125. Vengez le Vol 800 et SAS n° 126. Une lettre pour la Maison-Blanche.
 - 22 : Étouffement d'une affaire.
 - 23 : Vous avez disjoncté !
 - 24 : Bundesnachrichtendienst. Service de Renseignement fédéral.
 - 25 : Service de protection de la Constitution.
 - 26 : Bundeskriminalamt, FBI allemand.
 - 27 : Renseignement militaire.
 - 28 : Bonne chance.
 - 29 : Déviations.
 - 30 : Voir SAS n° 116. La traque Carlos.
 - 31 : Déviation.
 - 32 : Chope de bière.
 - 33 : Possibilité pour une femme de contracter à volonté les muscles de son vagin.
 - 34 : Snack.
 - 35 : À qui profite le crime ?
 - 36 : Jarret de porc.
 - 37 : Côtes de porc fumées.
 - 38 : Ministère pour la Sécurité d'État.
 - 39 : Tais-toi !
 - 40 : À vos ordres, Votre Altesse.
 - 41 : Salopard.
 - 42 : Le Mur.
 - 43 : La police arrive.
 - 44 : Attention !
 - 45 : Voir SAS n° 116. La traque Carlos.
 - 46 : Services de renseignements turcs.
 - 47 : Environ 35 000 francs.
 - 48 : Maquereau.
 - 49 : Qu'est-ce que c'est ?
 - 50 : Dagmar est-elle là ?

51 : Environ 2 800 Francs.